CANADIANA

CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresedifiante10toul

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME DIXIÈME.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME DIXIÈME.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

CSP

BV
2290
.A2
1810
V.10

PRÉFACE
DES MÉMOIRES
DE L'INDE.

LA Mission de l'Inde offre encore un vaste champ à notre curiosité et à notre édification. Ce pays autrefois si connu par ses richesses et même par ses lumières, était presque oublié de l'Europe ; ce n'était que par de longs détours qu'on pouvait y arriver, et la Perse était comme le canal et l'unique entrepôt de ses épiceries, de ses toiles, de ses pierreries, etc.

Les Portugais qui dans les 15.e et 16.e siècles se signalèrent par tant de découvertes et d'entreprises, pénétrèrent dans ces contrées par une route plus courte et plus facile.

Leurs conquêtes brusques et rapides étonnèrent des peuples lents, timides, et la plupart mécontens de l'espèce d'esclavage dans lequel ils gémissaient ; il y en eut qui pour en être délivrés se jetèrent entre leurs bras. Mais ces nouveaux Colons, presque tous aventuriers, qui n'avaient d'estimable que leur bravoure, appesantirent encore leur joug, et enchérirent quelquefois sur les vexations, sur la cruauté des Maures et des Marattes, qui ravageaient tour-à-tour ces belles et fertiles régions. Ils ne respectèrent point assez les usages et les préjugés nationaux, ils attentèrent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux.

Aussi les habitans de l'Inde en conçurent-ils une haine, un mépris, une horreur qui s'est conservée et qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indistinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vastes contrées de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversé du Nord au Midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au Nord la Grande Tartarie, dont elle est séparée par le mont Caucase, la Chine à l'Orient, au Midi l'Océan oriental, et la Perse à l'Occident. On la divise en trois parties, qui sont l'Inde septentrionale ou l'Empire du Mogol, appelé communément l'Indoustan; la presqu'île occidentale deçà le Gange, et la presqu'île orientale delà le Gange.

Les Marattes régnaient autrefois dans ces deux dernières parties; le Mogol les en a presqu'entièrement chassés, mais l'on y voit encore quelques-uns des anciens Souverains sans cesse exposés aux courses désastreuses ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens se sont établis sur les côtes, où ils ont des villes et des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richesses qu'y recueillirent les Portugais, et qu'ils firent passer en Europe après leurs premières expéditions, devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignorait la route qui conduisait dans ces régions, et pour y parvenir on ne tirait aucune lumière des Portugais, que l'intérêt et la politique empêchaient de publier les Journaux de leurs voyages. On tenta cependant, on essaya de leur dérober ou du-moins de partager un commerce si lucratif.

Il y eut dès le 16.e siècle plusieurs associations pour aller à la découverte. L'amour du gain ne se rebuta pas des malheurs des premières entreprises, et plusieurs Puissances maritimes parvinrent enfin à se former des établissemens, soit

aux dépens des Portugais, soit aux dépens des Princes qui régnaient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la suite, et après beaucoup d'autres Nations de l'Europe, et la Compagnie des Indes y fit l'acquisition de Pondichery et de quelques autres Places dans le Bengale et sur la côte de Coromandel.

Louis XIV qui n'avait pas moins de zèle pour la Religion que pour la perfection des arts et la sûreté du commerce de ses sujets, s'occupa du soin d'y envoyer des Missionnaires chargés d'entretenir chez les Français l'amour et le goût de la vertu, et de porter chez les Nations infidèles les lumières de l'Evangile. M. Colbert, ce Ministre si sage, si zélé pour la gloire de son Maître et les intérêts de la Religion, regarda la conversion de tant de Peuples plongés dans les ténèbres de la gentilité, comme une entreprise

utile à la France, et glorieuse au grand Prince qui l'honorait de sa confiance.

Il songeait à faire passer dans l'Inde des Missionnaires animés du desir du salut des ames et habiles dans les sciences de l'Europe. Sa mort retarda l'exécution d'un si noble projet ; mais M. le Marquis de Louvois, plein du même esprit et de la même ardeur, voulut, quelques années après, se servir de l'occasion de l'Ambassade qu'on envoyait à un des plus puissans Rois des Indes (le Roi de Siam) pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des Ouvriers apostoliques aux Supérieurs des Jésuites ; et comme leurs Colléges, sur-tout ceux où les jeunes Jésuites fesaient leurs études de théologie, étaient comme autant de fervens Séminaires des Missions étrangères, on trouva à Paris, dans le seul Collége de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand

nombre de Missionnaires qu'il n'y avait de places sur les vaisseaux.

On en choisit six que leur vertu et leur habileté dans les mathématiques rendaient propres pour cet important dessein. Louis XIV voulut qu'ils partissent avec le titre honorable d'Académiciens ; et par un privilége unique et qui ne devait pas tirer à conséquence, les fit recevoir à l'Académie des Sciences avant leur départ. C'étaient les Pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet et Visdelou.

Le mérite de ces premiers Missionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer quinze autres ; ceux-ci furent suivis quelque temps après par plus de soixante, qui se sont répandus dans presque tous les Royaumes des Indes, et qui ont été successivement remplacés tant que la Société a subsisté. Ce sont leurs lettres que nous pré-

sentons de nouveau au public, et que nous espérons qu'il accueillera et qu'il lira avec intérêt.

Chaque Mission a ses peines, et est parsemée de croix qui lui sont particulières. Celle des Indes paraît les réunir toutes ; étude des langues, solitude, habitation incommode, climat brûlant, courses fréquentes et dangereuses, vie austère, usages singuliers, privation de toutes les douceurs, de tous les agrémens et de presque tous les besoins nécessaires en quelque sorte à l'entretien de la vie, et par-dessus tout, une prévention dans les Indiens qui rend leur conversion extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit, il faut devenir Indien soi-même, en prendre le ton, les manières, l'habillement, la nourriture, et leur cacher sur-tout qu'on est Européen.

C'est pour se mettre à couvert d'un pareil soupçon, qu'après avoir appris

la langue et les coutumes du pays, ils s'habillent à la façon des Pénitens Indiens, et qu'ils se disent *Sanias Romabouri*, c'est-à-dire, Prêtres ou Religieux Romains venant du Nord. C'est pour cela qu'ils s'assujétissent à tous leurs usages, quelque gênans et quelque rebutans qu'ils soient ; qu'ils s'asseyent à terre les jambes croisées, qu'ils mangent aussi à terre, sans rien toucher de la main gauche, ce qui serait, selon l'opinion de ces Peuples, tout-à-fait contraire aux règles de la politesse et de la bienséance; qu'ils observent un jeûne continuel, ne fesant qu'un seul repas par jour, qui consiste en quelques fruits, quelques légumes, et un peu de riz cuit à l'eau ; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs et le poisson, qui sont les alimens ordinaires des autres Nations, sont absolument interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers

Missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur, leur zèle eût été très-infructueux, et ils n'auraient pas converti, comme ils ont fait, plusieurs Brames, et plus de cent cinquante mille Idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens, et en prenant les mêmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la Religion dans les Indes, ont souhaité d'avoir là-dessus un éclaircissement que je me fais un plaisir de leur donner, et qui servira à faire mieux connaître le génie et les mœurs de la nation Indienne.

Pour cela il faut supposer deux choses qu'on a touché légèrement dans plusieurs lettres de ce recueil.

La première, que les Indiens sont

partagés en diverses classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Castes. Il y en a trois principales : la Caste des *Brames*, qui est celle de la haute noblesse ; la Caste des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse ; et la Caste des *Choutres*, c'est-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la Caste des *Parias*, qui comprend la plus vile populace ; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infame, avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *Paria* va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé, et est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur est pas permis d'habiter les villes ; ils doivent s'en éloigner, et placer leurs

villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui lui sont subordonnées, et dont les unes sont plus nobles quel es autres. La Caste des *Choutres* renferme le plus de ces Castes subalternes : on comprend sous le nom de *Choutres*, les Castes des Marchands, des Laboureurs, des Orfèvres, des Charpentiers, des Maçons, des Peintres, des Tisserands, etc. Chaque métier est renfermé dans une même Caste, et il n'y a que ceux de cette Caste qui puissent s'y employer.

Ainsi un Charpentier serait rigoureusement puni s'il se mêlait du métier d'un Orfèvre. Il y a pourtant certaines professions auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque Caste qu'il soit parmi les *Choutres*, telles que sont celles de Soldat, de Marchand et de Laboureur. Mais il y en a d'autres qui ravilis-

sent infiniment ceux qui les exercent ; par exemple, en plusieurs endroits de l'Inde, on met au rang des *Parias*, les Pêcheurs, les Pâtres, les Cordonniers, et généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La seconde chose qu'il est bon de remarquer, c'est qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une Caste qui est inférieure à la sienne, ni manger ce qui aurait été apprêté par un homme de cette Caste. Ainsi il faut que ce soit un *Brame*, et non pas un *Choutre*, qui prépare à manger à un autre *Brame*.

Il en est de même du mariage, que personne ne peut contracter hors de sa Caste. Celui qui se serait allié avec ceux d'une Caste inférieure, serait déshonoré à jamais, regardé comme un infame, et chassé pour toujours de sa propre Caste.

Enfin on ne peut exprimer jus-

qu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, et le mépris qu'ils ont pour les lois et pour les usages de toutes les autres Nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observèrent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle distinction de Castes, ils se mêlèrent indifféremment parmi les *Parias*, ils en prirent même à leur service, et dès-lors le mépris que les Indiens avaient pour les *Parias*, passa jusqu'aux Portugais, et s'est toujours perpétué depuis ce temps-là. Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils

ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre, et en Hollande, sans se contraindre et sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvaient, aux usages de la Nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entr'eux, leurs excès dans l'usage du vin, et la familiarité avec laquelle ils traitaient les Ministres de leur Religion; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, et qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maîtres et de Docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens, à l'égard des Européens, cette aversion extrême dont il est parlé si souvent dans les lettres des Missionnaires. Ce sont ces tristes préjugés qui entretiennent dans son aveuglement un peuple qui paraît avoir d'ailleurs d'assez heureuses dispositions pour la vertu.

Les Missionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre sainte Religion, ni à leur faire sentir l'extravagance de leurs superstitions ; ils n'ont pas même de grands sacrifices à leur demander ; presque tous sont trop pauvres pour entretenir deux femmes, et rien n'égale leur modération et leur sobriété ; ils ne sont pas riches, ils craignent même de le paraître, et ils n'ont pas par conséquent la plupart des vices que produisent et qu'entretiennent le luxe et l'opulence. Mais le respect humain les arrête, ainsi que l'amour de leur *Caste*, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chassés ou méconnus.

Cependant malgré ces obstacles, les Missionnaires avaient réussi à y établir plusieurs Chrétientés ferventes et nombreuses. A force de soins, de travaux, de patience, et sur-tout de prières à celui qui

donne l'accroissement, et sans le secours duquel on arroserait en vain de ses sueurs ces terres arides et incultes, ils avaient fait luire et goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers est bien diminué dans cette abondante moisson. Dieu veuille leur donner des coopérateurs, et enfin des successeurs qui les remplacent, et qui les surpassent en vertu et en talens.

Au reste il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir du zèle et de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On doit y apporter de la disposition pour l'étude des langues, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit pour répondre aux objections des Brames, qui ne manquent pas de subtilité; de la netteté, de la douceur, de la patience, et une sorte d'industrie pour exposer utilement et d'une manière sensible, noble

et frappante, nos dogmes sacrés; des connaissances dans les mathématiques, dans la physique, et même dans la médecine; un esprit d'observation et d'analyse pour s'instruire soi-même et profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau et de singulier, et sur-tout un grand courage qui ne s'étonne point des persécutions, et qui sache se passer des succès sans se ralentir, sans rien perdre de son ardeur.

Quels hommes pour les talens et pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les Legac, et tant d'autres qui ont travaillé dans ces Missions, et qui nous les ont fait connaître!

Aussi, quoi qu'on en dise, quand il s'agissait d'aller aux Missions étrangères, les Supérieurs des Jésuites se refusaient-ils presque toujours aux instances de ceux qui n'avaient montré que des talens

médiocres, persuadés que quoique les succès dans ce saint ministère dépendent principalement de la grâce, ils devaient faire de leur côté tout ce qui dépendait d'eux, pour coopérer et concourir à la bonne œuvre qu'on voulait entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu rassembler sur Manille et les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les Missionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec assez de détail tout ce qu'on peut desirer de savoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs usages, de leur Religion, de leur police.

On verra avec une sorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richesses, et où elle porte elle-même tant d'argent, n'est

habité que par un peuple indigent et misérable ; que l'or qu'on y amasse est presque tout enfoui, et qu'on n'y voit par-tout que l'image triste et dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du despotisme et de l'anarchie ! le Christianisme qui est opposé à tout ce qui est mauvais, est bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la supporter patiemment, et nous pouvons assurer que les moins malheureux sont ceux qui ont embrassé la Doctrine évangélique, et qui en suivent fidèlement les saintes et sublimes maximes.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Père Lainez, de la Compagnie de Jésus, Supérieur de la Mission du Maduré, le 10 *Février* 1693, *aux Pères de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission ; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Père Jean de Brito.*

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

P. C.

JE ne sais si nous devons nous affliger de la mort de notre cher Compagnon, le Père Jean de Brito, et pleurer la perte que cette Chrétienté vient de faire d'un Pasteur plein

de zèle et d'un Missionnaire infatigable, ou si nous devons nous réjouir des avantages que cette Eglise naissante retire de la mort d'un généreux Confesseur de Jésus-Christ, qu'elle vient de donner au Ciel. Car s'il est vrai, comme dit un Père, que le sang des Martyrs est une semence féconde de nouveaux Chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'espérer que cette Chrétienté va fructifier au centuple, et s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient?

Permettez-moi donc, mes Révérends Pères, de vous inviter à remercier Dieu avec moi, d'avoir donné des Martyrs à cette Eglise, et d'avoir fait la grâce à un de nos frères de répandre son sang pour la Religion de Jésus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous, si nous étions destinés nous-mêmes à une semblable mort! Tâchons de ne pas nous en rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle, travaillons avec plus de courage et plus de ferveur que jamais au salut de ces infidèles rachetés par le sang du Sauveur, et regardons le martyre de notre saint Compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer, et de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grâce.

Vous savez qu'il y a environ six ans que *Ranganadadeven*, Prince de *Maravas* (1),

(1) Le *Maravas* est un petit Royaume entre le *Madure* et la côte de la Pêcherie.

après avoir fait souffrir de très-cruels tourmens au Père Jean de Brito, lui défendit, sous peine de la vie, de demeurer et de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéissait à ses ordres. Le Serviteur de Dieu, qui était alors Supérieur de la Mission, pour ne pas irriter ce Prince infidèle, se retira sur-le-champ du *Maravas*, dans le dessein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvait se résoudre d'abandonner entièrement une nombreuse Chrétienté qu'il avait établie avec des soins et des fatigues incroyables; et bien loin de craindre les menaces qu'on lui fesait, il regardait comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défense de la Foi. Mais Dieu se contenta alors de sa bonne volonté. Comme il était sur le point de retourner au *Maravas*, nos Supérieurs l'envoyèrent en Europe en qualité de Procureur-Général de cette Province. Il obéit, et arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le Roi de Portugal, dont il était connu, et auprès duquel il avait eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joie de son retour, et voulut le retenir à sa Cour pour des emplois importans. Mais le saint homme, qui ne respirait que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement. *Votre Majesté*, dit-il au Roi avec respect, *a dans ses Etats une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer : Mais la*

Mission du Maduré a très-peu d'ouvriers; et quand il s'en présenterait un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage, par-dessus ceux qui s'y consacreraient, de savoir déjà la langue du pays, de connaître les mœurs et les lois de ces Peuples, et d'être accoutumé à leur manière de vie, qui est fort extraordinaire.

Le Père de Brito, ayant ainsi évité le danger où il était de demeurer à la Cour de Portugal, et ayant terminé les affaires dont il était chargé, ne pensa plus qu'à partir de Lisbonne, et qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa (1), il prit des mesures pour revenir dans cette Mission, dont on l'avait nommé visiteur. Comme il brûlait du zèle de la maison de Dieu, il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage, ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avait eue sur les vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venait de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans le *Maduré*. Ensuite, il se rendit auprès des *Maravas*, ses chers enfans en Jésus-Christ, qui fesaient toutes ses délices. Il y a, comme vous savez, plusieurs Eglises répandues dans les forêts de ce Pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable,

(1) C'est la Ville capitale des Etats que les Portugais possèdent dans les Indes.

et avec de grandes incommodités. Les Prêtres des Gentils se déchaînèrent contre lui, et leur haine alla si loin, qu'il était chaque jour en danger de perdre la vie, et qu'il ne pouvait demeurer deux jours de suite dans le même lieu, sans courir de grands risques. Mais Dieu le soutenait dans ces dangers et dans ces fatigues, par les grandes Bénédictions qu'il daignait répandre sur ses travaux Apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le *Maravas* depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille Catéchumènes, et de convertir un des principaux Seigneurs du Pays. C'est le Prince *Teriadeven*, à qui devrait appartenir la principauté de *Maravas*; mais ses ancêtres en ont été dépouillés par la famille de *Ranganadeven*, qui y règne à présent. Comme la naissance et le mérite de *Teriadeven*, le font considérer et aimer de tous ceux de sa Nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, et fut l'occasion de la mort du Père de Brito. Ce Prince était attaqué d'une maladie que les Médecins du pays jugeaient mortelle. Réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux Dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des Chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le Père de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un Catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il avait, disait-il, toute sa confiance.

Le Père ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandait. Un Catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui le saint Evangile, et au même instant le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si évident augmenta le desir que *Teriadeven* avait depuis long-temps de voir le Prédicateur d'une loi si sainte et si merveilleuse ; il eut bientôt cette satisfaction. Car le Père ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce Prince, contre lequel il avait été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son Gouvernement, et comme ce lieu n'était point encore suspect aux Prêtres des Idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette solennité se passa avec une dévotion extraordinaire de la part des Chrétiens, et avec un si grand succès, que le Père de Brito baptisa ce jour-là de sa propre main, deux cens Catéchumènes. Les paroles vives et animées du serviteur de Dieu, son zèle, la joie que fesaient paraître les nouveaux Chrétiens, la majesté des cérémonies de l'Eglise, et sur-tout la grâce de Jésus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion de *Teriadeven*, pénétrèrent si vivement le cœur de ce Prince, qu'il demanda sur-le-champ le saint Baptême. *Vous ne savez pas encore*, lui dit le Père, *quelle est la pureté de vie qu'il faut garder dans la profession du Christianisme. Je me rendrais coupable devant Dieu, si je vous accordais la grâce*

du Baptême, avant que de vous avoir instruit, et disposé à recevoir ce Sacrement.

Le Père lui expliqua ensuite ce que l'Evangile prescrit touchant le mariage. Ce point était sur-tout nécessaire, parce que *Teriadeven* avait actuellement cinq femmes et un grand nombre de concubines.

Le discours du Missionnaire, bien loin de rebuter le nouveau Catéchumène, ne servit qu'à l'animer et qu'à faire paraître sa ferveur et son empressement pour le Baptême. *Cet obstacle sera bientôt levé*, dit-il au Père, *et vous aurez sujet d'être content de moi.* Au même instant, il retourne à son Palais, appelle toutes ses femmes, et après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avait reçue du vrai Dieu par la vertu du saint Evangile, il leur déclara qu'il était résolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant et d'un si bon maître; que ce souverain Seigneur défendait d'avoir plus d'une femme; qu'il voulait lui obéir, et n'en avoir dorénavant qu'une seule. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçait, qu'il aurait soin d'elles, que rien ne leur manquerait, et qu'il les considérerait toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu, jeta ces femmes dans une terrible consternation; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prières, ni larmes pour gagner son mari, et pour lui faire changer de résolution; mais voyant que ses efforts

étaient inutiles, elle ne garda plus de mesures, et résolut de venger sur le Père de Brito, et sur les Chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui fesait. Elle était nièce de *Ranganadadeven*, Prince souverain de *Maravas*, dont j'ai déjà parlé. Elle va le trouver pour se plaindre de la légèreté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle était réduite, et implore l'autorité et la justice de son oncle. Elle lui dit que la résolution de *Teriadeven* ne venait que de ce qu'il s'était abandonné à la conduite du plus détestable Magicien qui fût dans l'Orient; que cet homme avait ensorcelé son mari, et qu'il lui avait persuadé de la répudier honteusement, et toutes ses autres femmes, à la réserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une manière encore plus vive et plus pressante aux Prêtres des Idoles, qui cherchaient, depuis long-temps, une occasion favorable pour éclater contre les Ministres de l'Evangile.

Il y avait parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures, et par la haine irréconciliable qu'il portait aux Missionnaires, et sur-tout au Père de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une si belle occasion de se venger de celui qui détruisait l'honneur de ses Idoles, qui lui enlevait ses Disciples, et qui par-là le réduisait avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres *Brames*, et déli-

bère avec eux sur les moyens de perdre le saint Missionnaire, et de ruiner sa nouvelle Eglise. Ils furent tous d'avis d'aller ensemble parler au Prince. Le Brame *Pompavanan* se mit à leur tête, et porta la parole. Il commença par se plaindre qu'on n'avait plus de respect pour les Dieux; que plusieurs Idoles étaient renversées, et la plupart des Temples abandonnés; qu'on ne fesait plus de sacrifices ni de fêtes, et que tout le Peuple suivait l'infame secte des Européens; que ne pouvant souffrir plus long-temps les outrages qu'on fesait à leurs Dieux, ils allaient tous se retirer dans les Royaumes voisins, parce qu'ils ne voulaient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irrités étaient prêts à prendre et de leurs déserteurs, et de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléraient avec tant de scandale.

Il n'en fallait pas tant pour animer *Ranganadadeven*, qui était déjà prévenu contre le Père de Brito, et vivement pressé par les plaintes et par les larmes de sa nièce, et qui d'ailleurs n'avait pas, à ce qu'il croyait, sujet d'aimer le Prince *Teriadeven*. Il ordonna sur-le-champ qu'on allât piller toutes les maisons des Chrétiens, qui se trouvaient sur ses terres; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureraient fermes dans leur créance, et sur-tout qu'on brulât toutes les Eglises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très-grand nombre de familles Chrétiennes furent entièrement

ruinées, parce qu'elles aimèrent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la Foi. La manière dont on en usa avec le Père de Brito, fut encore plus violente. *Ranganadadeven* qui le regardait comme l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en saisît, et qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendait, par la rigueur avec laquelle il le traiterait, intimider les Chrétiens, et les faire changer de résolution.

Ce jour-là, qui était le huitième de Janvier de cette année 1693, le saint Missionnaire avait administré les Sacremens à un grand nombre de fidèles, et soit qu'il se doutât de ce qu'on tramait contre lui, soit qu'il en eût une connaissance certaine par quelque voie que nous ne savons pas, il conseilla plusieurs fois aux Chrétiens assemblés de se retirer, pour éviter la sanglante persécution dont ils étaient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avançait pour s'assurer de sa personne; il alla au-devant d'eux avec un visage riant, et sans faire paraître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils se jetèrent sur lui impitoyablement, et le renversèrent par terre à force de coups. Ils ne traitèrent pas mieux un *Brame* Chrétien nommé Jean, qui l'accompagnait; ils lièrent étroitement ces deux Confesseurs de Jésus-Christ, qui étaient bien plus touchés des blasphèmes qu'ils entendaient prononcer contre Dieu, que de ce

qu'on leur fesait souffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens, qui avaient suivi le Père de Brito, et dont le plus âgé n'avait pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçait sur lui, et par les opprobres dont on le chargeait, en furent si animés et si affermis dans leur Foi, qu'ils coururent, avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme dans les chaînes, et ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces et les coups ne servaient de rien pour les éloigner, garrottèrent aussi ces deux innocentes victimes, et les joignirent ainsi à leur Père et à leur Pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état; mais le Père de Brito, qui était d'une complexion délicate, et dont les forces étaient épuisées par de longs et pénibles travaux, et par la vie pénitente qu'il avait menée dans le *Maduré* depuis plus de vingt ans, se sentit alors extrêmement affaibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las et si accablé, qu'il tombait presque à chaque pas. Les Gardes, qui voulaient faire diligence, le pressaient, à force de coups, de se relever, et le fesaient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglans et horriblement enflés.

En cet état qui lui rappelait celui où se trouva son divin Maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les Confesseurs de Jésus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour

faire plaisir au Peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les *Brames* ont coutume de porter par les rues leurs Idoles comme en triomphe, et on les y laissa un jour et demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim et de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer, dont on les avait chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité et la fureur de ce Peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers *Ramanadabouram*, où le Prince de *Maravas* tient sa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confesseur de Jésus-Christ. C'était le Catéchiste *Moutapen*, qui avait été pris à *Candaramanicom*, où le Père l'avait envoyé pour prendre soin d'une Eglise qu'il y avait fondée. Les soldats, après s'en être saisis, brûlèrent l'Eglise, abattirent les maisons des Chrétiens, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, et conduisirent ce Catéchiste étroitement lié à la ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joie à tous les serviteurs de Dieu, et le Père de Brito se servit de cette occasion pour les animer à persévérer avec ferveur, dans la confession de la Foi de Jésus-Christ. *Ranganadadeven*, qui était à quelques lieues de sa ville Capitale, lorsque ces glorieux Confesseurs y arrivèrent, ordonna qu'on les mît en prison, et qu'on les gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le Prince *Teriadeven*, ce zélé

Catéchumène, qui était l'occasion innocente de toute la persécution, s'était rendu à la Cour, pour y procurer la grâce de celui à qui il croyait être redevable de la vie du corps et de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avait traité le serviteur de Dieu pendant tout le chemin, il pria les Gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considérait. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce Prince. On ne traita plus le Père avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, et de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnait une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des Idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jésus-Christ. Ils se présentèrent en foule au Palais, vomissant des blasphèmes exécrables contre la Religion chrétienne, et chargeant le Père de plusieurs crimes énormes. Ils demandèrent au Prince, avec de grands empressemens, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignait. Le généreux *Teriadeven*, qui était auprès du Prince de *Maravas*, lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré et s'emporta vivement contre les Prêtres des Idoles qui en sollicitaient l'exécution. Il s'adressa ensuite à *Ranganadadeven*, et le pria de faire venir, en sa pré-

sence, les *Brames* les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau Docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce serait un moyen sûr et facile de découvrir la vérité.

Le Prince fut choqué de la liberté de *Teriadeven*. Il lui reprocha en colère qu'il soutenait le parti infâme d'un Docteur d'une loi étrangère, et lui commanda d'adorer sur-le-champ quelques Idoles qui étaient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, répliqua le généreux Catéchumène, *que je commette une telle impiété; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint Evangile : comment, après cela, oserais-je y renoncer, pour adorer les Idoles, et perdre en même-temps la vie de l'ame et du corps ?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Prince ; mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adressa à un jeune Seigneur qu'il aimait, nommé *Pouvaroudeven*, et lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avait aussi été guéri par le Baptême, quelque temps auparavant, d'une très-fâcheuse incommodité, dont il avait été affligé durant neuf ans, balança d'abord ; mais la crainte de déplaire au Roi, qu'il voyait furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt et si terrible le fit rentrer en lui-

même ; il eut recours à Dieu qu'il venait d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix ; il se jeta à ses pieds, il demanda très-humblement pardon du crime qu'il venait de commettre, et conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même-temps qu'il aurait compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit exaucé ; son mal cessa tout de nouveau, et il ne douta point que celui qui lui accordait, avec tant de bonté, la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, et ne lui pardonnât sa chûte.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifiait aux Idoles, le Prince de *Maravas* s'adressa une seconde fois à *Teriadeven*, et lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur ; mais *Teriadeven* lui repartit généreusement qu'il aimerait mieux mourir que de commettre une si grande impiété ; et pour lui ôter toute espérance de le gagner, il s'étendit sur la vertu du saint Evangile, et sur les louanges de la Religion chrétienne. Le Prince, outré d'une réponse si ferme, l'interrompit, et lui dit d'un ton moqueur : *Hé bien ! tu vas voir quelle est la puissance du Dieu que tu adores, et quelle est la vertu de la loi que ton infâme Docteur t'a enseignée. Je prétends que dans trois jours ce scélérat expire par la force seule de nos Dieux, sans même qu'on touche à sa personne.*

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fît, à l'honneur des Pa-

godes, le sacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci*. C'est une espèce de sortilége, auquel ces infidèles attribuent une si grande force, qu'ils assurent qu'on n'y peut résister, et qu'il faut absolument que celui contre lequel on fait ce sacrifice, périsse. De là vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *Santourovesangaram*, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemi. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, fesant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup. Quelques Gentils qui étaient présens, et qui avaient quelquefois entendu les exhortations du Confesseur de Jésus-Christ, avaient beau lui représenter que toutes ses peines seraient inutiles, que tous les maléfices n'auraient aucune vertu contre un homme qui se moquait de leurs Dieux. Ces discours irritèrent furieusement ce Prince; et, comme le premier sortilége n'avait eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance, ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice, sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux Ministres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras et de l'extrême confusion où il était, lui demandèrent permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel, selon eux, il n'y avait point de ressource. Ce sortilége est le *Salpechiam*, qui a, disent-ils, une vertu si infaillible, qu'il n'y a nulle puissance, soit divine, soit humaine, qui en puisse éluder la force; ainsi, ils assuraient

que le Prédicateur mourrait immanquablement le cinquième jour. Des assurances si positives calmèrent un peu *Ranganadadeven*, dans le désespoir où il était de se voir confondu, aussi-bien que tous ses Dieux, par un seul homme qu'il tenait dans les fers et qu'il méprisait.

Mais ce fut pour lui et pour les Prêtres des Idoles une nouvelle confusion, lorsque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirés, le saint homme qui devait être entièrement détruit, n'avait pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi était un des plus grands Magiciens qui fût au monde, et qu'il n'avait résisté à la vertu de tous leurs sacrifices, que par la force de ses enchantemens. *Ranganadadeven* prit aisément ces impressions; il fit venir devant lui le Père de Brito, et lui demanda, en lui montrant son Bréviaire, qu'on lui avait ôté lorsqu'on le fit prisonnier, si ce n'était point de ce livre qu'il tirait cette vertu, qui avait rendu jusqu'alors tous leurs enchantemens inutiles? Comme le saint homme lui eût répondu qu'il n'en fallait pas douter : *Hé bien*, dit le Tyran, *je veux voir si ce livre te rendra aussi impénétrable à nos mousquets.* En même-temps il ordonna qu'on lui attachât le Bréviaire au cou, et qu'on le fit passer par les armes. Déjà les soldats étaient prêts à faire leurs décharges, lorsque *Teriadeven*, avec un courage héroïque, se récria

publiquement contre un ordre si tyrannique ; et, se jetant parmi les soldats, il protesta qu'il voulait lui-même mourir, si on ôtait la vie à son cher maître. *Ranganadadeven*, qui s'aperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutait pas que *Teriadeven* ne trouvât encore plusieurs partisans, qui ne souffriraient pas qu'on insultât ouvertement ce Prince. Ces considérations arrêtèrent l'emportement de *Ranganadadeven*; il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avait donné, et commanda qu'on remît en prison le Confesseur de Jésus-Christ.

Cependant, dès ce jour-là même, il prononça la sentence de mort contre lui ; et, afin qu'elle fût exécutée sans obstacle, il fit partir le Père secrètement sous une bonne garde, avec ordre de le mener à *Ouriardeven*, son frère, Chef d'une peuplade située à deux journées de la Cour, pour le faire mourir sans délai. Quand on signifia cet arrêt au serviteur de Dieu, la joie de se trouver si près de ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfans en Jésus-Christ, qui étaient en prison avec lui. Cette séparation lui fut si sensible, qu'il ne put retenir ses larmes en leur disant adieu. Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre, et les anima chacun en particulier à la constance par des motifs pressans, et conformes à la portée de leurs esprits et à l'état où ils étaient. Ensuite leur

parlant à tous ensemble, il leur fit un discours touchant et pathétique pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la Foi, et à donner généreusement leur vie pour le véritable Dieu, de qui ils l'avaient reçue. Les Gentils, qui étaient présens, en furent attendris jusqu'aux larmes, et ne pouvaient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu fesait paraître pour ses disciples, pendant qu'il paraissait comme insensible aux approches de la mort qu'il allait souffrir. Ils n'étaient pas moins surpris de la sainte résolution des quatre autres Confesseurs de Jésus-Christ, qui montraient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi, le Père sortit de la prison de *Ramanadabouram*, suivi des vœux de ses disciples, qui demandaient avec instance de le suivre et de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval; mais on l'en descendit bientôt après. Il marchait nu-pieds, et ses chûtes fréquentes lui déchirèrent tellement les jambes, qu'il avait fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang. Il fesait effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvait plus du tout se sou-

tenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, et ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait, de sorte que les Païens même s'étonnèrent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme du voyage, et que les Chrétiens attribuèrent la chose à une faveur particulière de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apostolique arriva le 31 de Janvier à *Orejour*, où devait s'accomplir son martyre. *Orejour* est une grande bourgade située sur le bord de la rivière de *Pambarou*, aux confins de la Principauté de *Maravas* et du Royaume de *Tanjaour*. Dès que *Ouriardeven*, frère du cruel *Ranganadadeven*, et encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il était, depuis quelques années, devenu aveugle et paralytique des pieds et des mains, et comme il avait souvent ouï parler des merveilles que Dieu opérait par le saint Evangile, il conçut quelque espérance que le Docteur de la nouvelle Loi étant en son pouvoir, ne lui refuserait pas une grâce que tant d'autres avaient reçue; c'est pourquoi, après lui avoir marqué assez de douceur dans cette première audience, où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain

toutes ses femmes, qui se prosternèrent aux pieds du Confesseur de Jésus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari. Le Père de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeler en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur. D'abord il promit, s'il lui accordait ce qu'il lui demandait, que non-seulement il le tirerait de prison; et le délivrerait de la mort, mais encore qu'il le comblerait de riches présens. *Ce ne sont pas de semblables promesses*, lui repartit le fervent Missionnaire, *qui pourraient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étais le maître; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grâce.*

Le barbare, choqué de cette réponse, commanda aussitôt qu'on ramenât le prisonnier à son cachot, et qu'on préparât incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment qu'il serait mort de faim et de misère. Le 3 Février, qui fut la veille de son martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une lettre, qui était adressée à tous les Pères de cette Mission, et que je garde comme une précieuse relique. Il n'avait alors ni plume ni

encre. Ainsi, il se servit pour l'écrire d'une paille et d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre :

MES RÉVÉRENDS PÈRES et très-chers Compagnons,

P. C.

Vous avez su du Catéchiste *Canaguien* ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant, qui fut le 28 de Janvier, on me fit comparaître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étais déjà arrivé au lieu destiné à cette exécution, et tout était prêt, lorsque le Prince de *Maravas* appréhendant quelque émotion, ordonna qu'on me séparât des autres Confesseurs de Jésus-Christ, mes chers enfans, pour me remettre entre les mains de son frère *Ouriardeven*, à qui on envoie ordre en même-temps de me faire mourir sans différer davantage. Je suis arrivé avec beaucoup de peine à sa Cour le dernier jour de Janvier, et ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en sa présence, où il y a eu une grande dispute : après qu'elle a été finie, on m'a ramené en prison, où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'espérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vrai

qu'il m'en a coûté pour l'obtenir ; mais la récompense que j'espère de celui pour qui je me sacrifie, mérite toutes ces peines, et de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vrai Dieu, et qu'on n'adore plus les Idoles. Qu'il est glorieux de souffrir la mort pour un tel crime ! C'est aussi là ce qui fait ma joie, et ce qui me remplit de consolation en Notre-Seigneur. Les soldats me gardent à vue, ainsi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes Pères, je vous demande votre bénédiction, et me recommande à vos saints sacrifices.

*De la prison d'*Ourejour, *le* 3 *de Février* 1693.

De vos révérences,

Le très-humble serviteur en J. C.
JEAN DE BRITO.

C'était dans ces sentimens et avec ce grand courage que l'homme de Dieu attendait l'heureux moment de son martyre. *Ouriardeven*, qui avait eu des ordres exprès de le faire mourir incessamment, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir pour sa guérison, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pièces, et l'exposer à la vue du Peuple après qu'il serait mort.

A une portée de mousquet d'*Ourejour*, on avait planté un grand pieu ou une espèce de poteau fort élevé au milieu d'une vaste

campagne, qui devait servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4 Février, vers midi, on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de Peuple qui était accouru de toutes parts, dès que la nouvelle de sa condamnation se fut répandue dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui donner un moment pour se recueillir, ce qu'ils lui accordèrent; alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand Peuple, et étant tourné vers le poteau, auquel son corps, séparé de sa tête, devait être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvaient être les sentimens de ce saint Religieux dans une semblable conjoncture, persuadé qu'il allait dans quelques momens jouir de la gloire des Saints et s'unir éternellement avec son Dieu. Les Gentils furent si touchés de la tendre dévotion qui paraissait peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entr'eux condamnaient hautement la cruauté dont on usait envers ce saint homme.

Après environ un quart-d'heure d'oraison, il se leva avec un visage riant, qui montrait assez la tranquillité et la paix de son ame; et s'approchant des bourreaux, qui s'étaient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection et une joie qui les surprit. Ensuite s'étant relevé : *Vous pouvez à présent, mes frères*, leur dit-il, *vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant

ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur et de charité qu'on n'a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi-ivres se jetèrent sur lui, et déchirèrent sa robe, ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais, ayant aperçu le reliquaire qu'il avait coutume de porter au cou, ils se retirèrent en arrière, saisis de frayeur, et se disant les uns aux autres que c'était assurément dans cette boîte qu'étaient les charmes dont il enchantait ceux de leur Nation qui suivaient sa Doctrine, et qu'il fallait bien se donner de garde de la toucher, pour n'être pas séduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée, un d'eux prenant un sabre pour couper le cordon qui tenait le reliquaire, fit au Père une large plaie, dont il sortit beaucoup de sang. Le fervent Missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il était sur le point d'achever. Enfin, ces barbares, persuadés que les charmes magiques des Chrétiens étaient assez puissans pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache, dont on se servait dans leurs temples, pour égorger les victimes qu'on immolait aux idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, et la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête penchée sur l'estomac pendant qu'on lui déchargerait le coup.

L'homme de Dieu se mit aussitôt à genoux devant les bourreaux, et levant les

yeux et les mains au Ciel, il attendait en cette posture la couronne du martyre, lorsque deux Chrétiens de *Maravas* ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étaient embrasés, fendirent la presse et s'allèrent jeter aux pieds du saint Confesseur, protestant qu'ils voulaient mourir avec leur charitable Pasteur, puisqu'il s'exposait avec tant de zèle à mourir pour eux ; que la faute, s'il y en avait de son côté, leur était commune, et qu'il était juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, et ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart ; et, après s'en être assurés, ils retournèrent au Père de Brito, et lui coupèrent la tête. Le corps, qui devait naturellement tomber sur le devant, étant penché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenait encore, les yeux ouverts et tournés vers le Ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc, de peur, disaient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui coupèrent ensuite les pieds et les mains, et attachèrent le corps avec la tête au poteau qui était dressé, afin qu'il fût exposé à la vue et aux insultes des passans.

Après cette exécution, les bourreaux menèrent au Prince les deux Chrétiens qui étaient venus s'offrir au martyre. Ce barbare

leur fit couper le nez et les oreilles, et les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes reliques; et, après avoir ramassé dévotement les pieds et les mains qui étaient dispersés de côté et d'autre, il les approcha du poteau, où étaient la tête et le corps, et y demeura quelque temps en prières avant que de se retirer.

Voilà, mes Révérends Pères, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le Révérend Père Jean de Brito. Il soupirait depuis long-temps après cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, et que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous en faire la grâce, et que de notre côté nous n'y mettions aucun obstacle! La Chrétienté des *Maravas* se trouve dans une grande désolation, par la perte de son saint Pasteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prières aux nôtres, afin que le sang de son premier Martyr ne lui soit pas inutile, et qu'elle retrouve par les intercessions de ce nouveau Protecteur, d'autres Pères aussi puissans que lui en œuvres et en paroles, qui soutiennent et qui achèvent ce qu'il a si glorieusement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de l'em-

prisonnement de notre glorieux Confesseur, je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'assister, et lui rendre tous les bons Offices dont je suis capable. Je marchais avec une diligence incroyable, et j'avais déjà fait une partie du voyage, lorsqu'on m'apporta des nouvelles sûres de son martyre. Je résolus de passer outre ; mais les Chrétiens qui m'accompagnaient, et les Gentils même qui se trouvèrent présens, me représentèrent que si j'entrais plus avant dans le *Maravas*, j'exposerais, sans espérance d'aucun succès, cette Chrétienté désolée à une nouvelle persécution. Cette crainte me fit changer de dessein ; je me retirai dans une bourgade voisine, pour être plus à portée de secourir ceux qui étaient encore en prison, et pour tâcher de retirer les reliques du saint Martyr, ou de les faire décemment ensevelir.

Si je vous marque ici, mes Révérends Pères, moins de choses que vous n'en désireriez savoir, soyez assurés que je ne vous mande rien que je n'aie appris de gens dignes de foi, qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la suite quelque chose de plus, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

LETTRE

Du Père Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Villette, de la même Compagnie.

A Balassor, dans le Royaume de Bengale, le 30 Janvier 1699.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P C.

ON m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ai ressenti en recevant ces marques de votre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez, d'apprendre, dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, et que pendant que nous combattons, ils lèvent les mains au Ciel, et nous aident de leurs prières. J'en ai eu, je vous assure, un très-grand besoin depuis que je vous ai quitté, et je me suis trouvé dans des occasions qui vous paraîtraient bien délicates et bien difficiles, si je pouvais vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes Supérieurs. Je vous avouerai que je n'ai eu

aucun regret de quitter la Perse, mon attrait étant pour une autre Mission, où je croyais qu'il y avait encore plus à souffrir et plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchais plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, et retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du Mahométisme. Quelque envie qu'eussent ces infidèles de savoir qui nous étions, le Père Beauvollier mon compagnon et moi, ils n'en purent venir à bout, et ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompait, c'est qu'ils nous voyaient lire des livres Turcs et Persans. Nous les laissâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement Chrétiens, mais toujours sans dire notre Pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur imposteur Mahomet ; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le vaisseau, quoiqu'il appartînt à des Maures. Ils nous menèrent à terre, et nous mirent en prison. Ils nous firent comparaître plusieurs fois, le Père et moi, devant les Magistrats, pour tâcher de nous séduire ; mais nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes et constans, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, et envoyèrent un exprès au Gouverneur de la Province pour savoir ce qu'ils feraient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Européens.

Ils ne soupçonnèrent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turc, et que le Père Beauvollier ne lisait que des livres Arabes, et moi des livres Persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, et nous en fûmes quittes pour la prison, et pour quelques autres mauvais traitemens.

De là nous vînmes à *Surate* (1) où le Père Beauvollier demeura pour être Supérieur de la maison que nous y avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas, mais je passai dans le *Bengale* (2) après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandais.

Sitôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume qui est sous la domination des Mahométans, quoique presque tout le Peuple y soit idolâtre, je m'appliquai sérieusement à apprendre la langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, et me jeter dans une fameuse Université de Brames (3). Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort légères connaissances de leur Religion, nos Pères souhaitaient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pouvoir m'en instruire à fond. J'en avais pris la résolution, et j'étais

(1) C'est la plus fameuse ville des Indes Orientales pour le commerce. Elle appartient au grand Mogol.

(2) Ce Royaume est à l'Orient de l'Indostan, et appartient au Grand Mogol.

(3) Ce sont les Docteurs des Indiens.

prêt à l'exécuter, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une si furieuse guerre entre les Mahométans et les Gentils, qu'il n'y avait de sûreté en aucun lieu, sur-tout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occasion, donne une force qu'on ne comprend pas. Comme je n'appréhendais presque pas le danger, mes Supérieurs me permirent d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa*, (1), où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passaient l'âge de soixante ans.

J'espérais, avec la grâce de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espèce de Paroisse érigée dans la principale habitation que la Royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne manque pas d'ouvriers, nos Supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos Pères à *Pondichery* (2), l'unique place un peu fortifiée que les Français aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandais s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle Eglise, dont nous allons nous remettre en possession en même-temps que les Français rentreront dans la place.

Nous serons là, mon cher Père, à la

(1) Ce Royaume est sur le golfe de Bengale, en-deçà du Gange.

(2) Elle est située au milieu de la côte de Coromandel.

porte de la Mission de *Maduré* (1), la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jésuites, presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits et des peines incroyables. Ces Pères me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pu disposer de moi, j'aurais pris volontiers ce parti ; mais nos Supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de notre côté des Missions Françaises, et que dans ces vastes Royaumes nous occupions les Pays que nos Pères Portugais ne peuvent cultiver à cause de leur petit nombre. C'est ce que notre Supérieur-Général le Révérend Père de la Breuille, qui est présentement dans le Royaume de *Siam*, vient de me marquer dans sa dernière lettre. Il me charge de la Mission de *Pondichery*, et me fait espérer qu'en peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je souhaite depuis long-temps.

Par les dernières lettres qu'on a reçues d'Europe, on mande qu'on me destine pour la Chine ; mais je renonce sans peine à cette Mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de *Maduré*, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que

(1) *Maduré* est un Royaume situé au milieu des terres dans la grande Péninsule de l'Inde, qui est en-deçà du Gange.

je fus en Perse, je portai souvent mes vœux vers ce Pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens et conçus de si loin, ne venaient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître et s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, et qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le Père Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit que cette dernière année il en a baptisé deux mille pour sa part, et qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cens ; ensorte que les bras lui tombaient de faiblesse et de lassitude. Au reste, ce ne sont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'après de grandes épreuves, et trois et quatre mois d'instruction. Quand une fois ils sont Chrétiens, ils vivent comme des Anges, et l'Eglise de *Maduré* paraît une vraie image de l'Eglise naissante. Ce Père nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les confessions de plusieurs villages, sans y trouver personne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce soit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conscience à ce sacré tribunal ; ils s'en approchent

aussi-bien instruits que des Religieux, et avec une candeur et une simplicité de Novice.

Le même Père marque qu'il est chargé de la conduite de plus de trente mille ames, de sorte qu'il n'a pas un moment de repos, et qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui serait impossible, aussi-bien qu'aux autres Pères, vu leur petit nombre, de vaquer à tout par eux-mêmes. C'est pourquoi ils ont chacun huit, dix, et quelquefois douze Catéchistes, tous gens sages et parfaitement instruits de nos mystères et de notre sainte Religion. Ces Catéchistes précèdent les Pères de quelques jours, et disposent les Peuples à recevoir les sacremens, ce qui en facilite beaucoup l'administration aux Missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joie et de consolation, quand on voit l'empressement qu'ont ces Peuples pour la parole de Dieu, le respect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, pour se prévenir dans leurs besoins, pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres Peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens, dont quelques-uns ont gâté et corrompu par leurs débauches et par leurs mauvais exemples presque toute la Chrétienté des Indes. Leur vie est extrêment frugale; ils ne font

point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre et pour se vêtir.

La vie des Missionnaires ne saurait être plus austère ni plus affreuse, selon la nature. Ils n'ont souvent pour tout habit qu'une longue pièce de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des sandales bien plus incommodes que les soques des Récollets; car elles ne tiennent que par une espèce de grosse cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abstiennent absolument de pain, de vin, d'œufs, et de toutes sortes de viande, et même de poisson. Ils ne peuvent manger que du riz et des légumes sans nul assaisonnement, et ce n'est pas une petite peine de conserver un peu de farine pour faire des hosties, et ce qu'il faut de vin pour célébrer le saint sacrifice de la Messe. Ils ne sont pas connus pour être Européens : si l'on croyait qu'ils le fussent, il faudrait qu'ils quittassent le Pays; car ils n'y feraient absolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens a plus d'une cause. On a fait souvent de grandes violences dans leurs Pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes sortes de débauches et de vices; mais ce qui les frappe particulièrement, c'est que les *Français*, ainsi qu'ils les nomment, s'enivrent et mangent de la chair, chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infames ceux qui le font.

Ajoutez à la vie austère que mènent les Missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseraient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent et qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames du Nord*, c'est-à-dire, Docteurs venus du Nord pour enseigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils soient obligés de pratiquer une pauvreté très-rigoureuse, et qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catéchistes, et subvenir à une infinité de frais et d'avanies qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persécutions. Il n'y a guères que quatre ans qu'un de nos plus célèbres et saints Missionnaires fut martyrisé (1). Le Prince de *Maravas* (2) lui fit couper la tête pour avoir prêché la Loi de Jésus-Christ. Hélas, oserais-je jamais espérer une telle faveur! Je vous conjure, mon très-cher Père, de ne cesser par vous-même et par vos amis, de demander à Notre-Seigneur qu'il me convertisse véritablement à lui, et que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

---

(1) Le vénérable Père Jean de Brito, Jésuite Portugais.

(2) C'est un petit Royaume qui est entre le Maduré et la Côte de la Pêcherie.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante Mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connaître par moi-même. S'il y avait quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voie du Seigneur, qui voulussent contribuer dans ces Pays à sa gloire, en y fondant la pension de quelques Catéchistes, je vous assure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un Catéchiste nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'est beaucoup pour nous, c'est peu de chose en France), et nous pouvons compter que chaque Catéchiste gagne par an à Jésus-Christ cent cinquante ou deux cens ames. Mon Dieu, il y a tant de personnes zélées qui donneraient volontiers leur sang pour en retirer une seule des mains du démon; du moins on le dit souvent au pied de l'Oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un si petit secours nous aider à remplir la bergerie du Père de famille? Je connais votre zèle pour la conversion des ames, mon très-cher Père; vous vous êtiez sacrifié pour aller en Grèce ramener au troupeau de Jésus-Christ les pauvres Schismatiques qui s'en sont séparés depuis si long-temps. Votre santé faible obligea les Supérieurs de vous faire retourner sur vos pas. Vous aurez sans doute rapporté dans votre Province tout le zèle qui vous en avait fait sortir si généreusement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des

Missionnaires et des Catéchistes. Je n'avais pas jusqu'ici écrit une seule lettre pour inviter personne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyais point sur mon passage de moisson qui n'eût assez d'ouvriers. Maintenant que je découvre des campagnes entières dans une parfaite maturité ; des infidèles par milliers, qui ne demandent qu'à être instruits, je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie d'Europe des secours d'hommes et d'argent, de bons Missionnaires et des fonds pour leur donner des Catéchistes, et je me crois obligé en conscience d'intéresser dans une si bonne œuvre tous ceux que je connais propres à nous aider. Je ne vois personne, mon Révérend Père, qui puisse mieux que vous entrer dans de si pieux desseins. Si vous nous trouvez quelques secours, envoyez-les à Paris au Père qui a soin de nos Missions des Indes Orientales et de la Chine.

Le Père Bouvet a mené à la Chine, l'année 1698, une florissante recrue de Missionnaires. L'escadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très-choisie, qui est destinée aussi pour ce vaste empire : elle est composée des Pères Fouquet, Pelisson, et d'Entrecolle, et des frères Rhodes et Fraperie, qui sont très-habiles dans la Médecine et dans la Chirurgie. Ils valent tous infiniment, et méritent véritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le Père d'Entrecolle s'est fait admirer par son zèle et par sa charité dans le vaisseau sur lequel il a passé.

L'escadre du Roi a été affligée dans les Indes (1) d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri ; j'étais à cent lieues de l'endroit où elle est venue aborder. Aussitôt que j'appris un si grand malheur, je me jetai dans une chaloupe avec le Père d'Entrecolle, pour aller la secourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux Aumôniers morts, tous les Chirurgiens des vaisseaux morts aussi ou malades ; de sorte qu'il nous fallut pendant deux mois servir de Médecins, de Chirurgiens, d'Aumôniers et d'infirmiers. La *Mousson* (2) pressa le Père d'Entrecolle de partir avec le Père Fouquet et le Frère Fraperie, qui étaient aussi venus depuis nous au secours des vaisseaux du Roi ; de sorte que je me trouvai presque seul pendant assez long-temps, ayant sur les bras plus de cinq cens malades, dont plusieurs étaient attaqués de maladies contagieuses. Deux autres de nos Pères vinrent ensuite partager un si saint travail, et profiter d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de servir si utilement les Français, nos chers compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux ; c'est une espèce de miracle qu'on ait pu sauver les vaisseaux du Roi, je ne dis pas tous, car l'Indien, un des plus beaux, alla s'échouer sur les côtes du *Pe-*

(1) A Négrailles, île près des côtes du Pegou.
(2) C'est la saison propre pour aller des Indes à la Chine, lorsque les vents d'Ouest soufflent.

gou (1), où les autres prirent la maladie ; il n'y a eu que celui qui se sépara pour porter à *Mergui* (2) les Pères Tachard et de la Breuille qui ait été préservé d'accident. Un si grand fléau a touché plusieurs de ceux qui étaient sur la flotte, et servi à les mettre dans la voie du salut. Il y avait parmi eux quelques nouveaux convertis qui étaient plus attachés que jamais à leurs erreurs ; j'ai eu la consolation de recevoir leur abjuration, et de les voir mourir avec de grands sentimens de componction et de pénitence. L'escadre, quoique diminuée d'un vaisseau, est présentement en bon état.

Nous allons en peu de jours prendre possession de *Pondichery* ; Dieu me fasse la grâce de n'y rester qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du Pays, qui m'est nécessaire pour ma chère Mission de *Maduré*. Cette langue est toute différente du Turc, du Persan, du Maure et du Bengale que j'ai déjà apprises ; le Persan et le Maure me serviront beaucoup, à cause d'un grand nombre de Mahométans qui sont répandus dans les terres. La langue Portugaise me sera encore nécessaire pour traiter avec nos Pères de cette Nation ; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me suis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes,

(1) C'est un Royaume qui est à la côte Orientale du golfe de Bengale au-delà du Gange.

(2) C'est une Ville du Royaume de Siam, sur le golfe de Bengale.

qui se trouvèrent abandonnés de leur Pasteur pendant plus de six mois.

Dans le temps que j'en avais la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint-Thomé* (1) de publier le Jubilé, et de le leur faire gagner; ces bonnes gens ne savaient ce que c'était que Jubilé. Je travaillai pendant plus d'un mois à les mettre en état de profiter du trésor que l'Eglise leur ouvrait; je fesais deux sermons par jour, et deux catéchismes; le matin était destiné à l'instruction des adultes Catéchumènes, et l'après-dinée à celle des Chrétiens; la moitié de la nuit se passait à entendre les confessions des hommes, et depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures que je disais la Messe, j'entendais les confessions des femmes. Ce grand travail me dédommageait des quatre années que j'avais passées sans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me sens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de *Maduré*, parce que je suis convaincu qu'elle me sera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de Français qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces Missions, et pour vous demander le secours de vos prières. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous séparâmes, et comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte Messe, j'ai pensé nommément à vous.

---

(1) Cette Ville qu'on appelle aussi Meliapor, est sur la côte de Coromandel.

Aidons-nous tous deux mutuellement à nous sanctifier ; et quoique nous fassions si loin l'un de l'autre notre Sacrifice, unissons-le toujours dans celui pour lequel seul nous le fesons. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien de la même Compagnie.

A Camien-Naixen-Patty, dans le Royaume de Maduré, le 1.er de Juin 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous ai marqué dans mes dernières lettres le desir que j'avais de me consacrer à la Mission de Maduré. Je cherchais les moyens d'exécuter un dessein que Dieu m'avait inspiré depuis long-temps, lorsque le Père Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels sentimens je fus pénétré en voyant cet excellent Missionnaire qui, dans l'espace de douze années, a eu le bonheur de baptiser plus de trente mille ames. Je ne pouvais l'entendre parler des travaux de nos Pères Missionnaires, de la ferveur des Chrétiens, du grand nombre de

conversions qui se font tous les jours dans cette Eglise naissante, sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers Evangéliques, et d'aller prendre part à leurs travaux.

Les sentimens de mes supérieurs se trouvèrent conformes à mes vues. Ils pensaient à établir une nouvelle Mission dans les Royaumes de Carnate, de Gingi et de Golconde, comme on vous l'a déjà mandé, et de la former sur le modèle de celle que nos Pères Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu, et si avantageuse à l'Eglise, il était nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos Pères Français dans cette ancienne Mission, où ils pussent apprendre la langue, s'instruire des coutumes et des usages de ces Peuples, former des Catéchistes, lire et transcrire les livres que le vénérable Père Robert de Nobilibus et nos autres Pères ont composés; en un mot, recueillir tout ce que le travail et l'expérience de tant d'années avaient donné de lumières à ces sages ouvriers, et tâcher d'en profiter dans une entreprise toute semblable à la leur. On jeta les yeux sur le Père Mauduit et sur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le Père Mauduit, après avoir été à Meliapor visiter le tombeau de l'Apôtre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprès

du Père François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irais par mer trouver le Révérend Père Provincial des Jésuites Portugais, qui était alors dans le Royaume de *Travancor*, afin de lui demander, pour mon compagnon et pour moi, la permission d'aller travailler pendant quelque temps dans la Mission de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année 1699, sur un vaisseau de guerre Français, monté par M. le Chevalier des Augers, qui commandait une petite escadre, et qui m'offrit très-obligeamment de me mettre à terre à la côte de *Travancor*. Il ne fallait que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin, si le vent avait été favorable: mais il nous fut si contraire, que, pendant plus d'un mois, nous ne fîmes que lutter contre des orages et des tempêtes. Outre cette première disgrâce, la maladie se mit dans nos équipages qui n'étaient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avaient souffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que six ou sept personnes, par le soin qu'eut M. des Augers de procurer aux malades les secours dont ils avaient besoin. Cet Officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, songeait également à l'ame et au corps ; de sorte que la fête de la Toussaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ses dévotions, et me donna la consolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, sains et malades. Enfin, après quarante jours de

navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap de Comorin, si fameux par les premières navigations des Portugais.

J'avais résolu d'y prendre terre ; mais le vent s'étant considérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépassé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois et qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos Pères, que M. de la Roche-Hercule, autre Capitaine de notre petite escadre, avait eu l'honnêteté de recevoir sur son bord. Ces deux Pères, l'un Italien et l'autre Portugais, allaient à *Travancor*, aussi-bien que moi, demander la permission de travailler dans la Mission de Maduré. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, et pour nous défendre, s'il était nécessaire, des corsaires qui infestent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guère à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes que nous aborderions aisément : mais, à mesure qu'on approchait du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer brisait par-tout avec violence, et l'on ne voyait aucun endroit sûr pour nous débarquer : de sorte que l'Officier qui commandait la chaloupe, et qui était neveu de M. des Augers, nous eût ramenés au vaisseau, si, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût aperçu enfin dans le bois une assez grosse fumée, et, peu de temps après, un pêcheur assis

sur un *catimaron*, c'est-à-dire, sur quelques grosses pièces de bois liées ensemble en manière de radeau.

Comme ce pêcheur se laissait aller avec ses filets au gré des flots, on alla droit à lui; et quoiqu'il fît tous ses efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corsaires, on l'atteignit bientôt d'assez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joie extraordinaires, quand il aperçut dans notre chaloupe trois Pères semblables à ceux qui ont soin des Chrétiens de la côte de Malabar, et qu'il vit un chapelet que je lui présentai. Il le baisa mille fois, et fit, à diverses reprises, le signe de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme était Chrétien. Il nous marqua qu'il fallait mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe se briserait infailliblement, si l'on approchait plus près du rivage. Il nous fit entendre que, dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avait une petite bourgade dont la plupart des habitans étaient Chrétiens; qu'il allait les avertir de notre arrivée, et qu'ils viendraient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes plusieurs hommes sortir du bois, et se mettre en mer avec un canot soutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empêcher qu'il ne tournât. La précaution était nécessaire; car, sans cet appui, nous n'eussions jamais osé nous hasarder sur ce fragile vaisseau. Ce n'était qu'une écorce

d'arbre large de deux pieds, et longue de huit à dix au plus. On n'y mettait le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureusement il n'y avait encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous assure que m'étant trouvé souvent exposé à de très-grands dangers sur la Méditerranée, sur la mer Noire et sur celle des Indes, je ne me suis jamais vu plus en péril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étaient venus au-devant de nous, se jetaient à l'eau, et emportant tout à la fois le vaisseau, le Pilote et le Missionnaire, ils nous conduisaient au rivage sur leurs épaules. C'est de cette manière que nous abordâmes à la côte de *Travancor*.

Etant tous trois débarqués, nous remerciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conservés, et nous baisâmes cette terre sanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des Indes saint François-Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le soleil avait déjà mis en feu les sables sur lesquels il fallait marcher. Ils étaient si brûlans, que nous n'en pûmes long-temps soutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous fesions, elle devint si violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de dessus la tête, et nous les mettre sous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le soulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtait cher à la tête. Les Indiens,

nos

nos guides, voyant que nous n'en pouvions presque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre et l'air n'y étaient pas si échauffés ; mais en échange c'étaient des broussailles et des épines qui nous entraient dans les pieds, et nous déchiraient toutes les jambes. Le Père Italien qui ne fesait que de relever de maladie, souffrit beaucoup plus que mon compagnon et moi. Enfin, après avoir traversé le bois, nous arrivâmes à une petite Eglise, dont le dedans était très-propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre, et couverte de paille. Une petite image de la sainte Vierge fesait tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu, et pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau et de quelques cocos que les Chrétiens nous présentèrent, nous nous remîmes sur le soir en chemin, et au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le Père Emmanuel Lopez de notre Compagnie, lequel a soin d'une partie des Chrétiens de la côte de *Travancor*.

Il y a plus de cinquante ans que ce Missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Père Robert de Nobilibus fonda cette fameuse Mission sur le pied qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture et la demeure, soit pour les autres usages

qui ne sont point contraires à la Foi et aux bonnes mœurs ; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paraître en ces terres en habit Européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience, que cette conduite était très-préjudiciable à la Religion, et à la propagation de la Foi, par l'aversion et le mépris que ces Peuples ont conçus contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté et de la propreté de l'Eglise du Père Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre et de la piété des Fidèles qui sont sous sa conduite, et qui se distinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, et par une Foi vive et animée. Aussi cette Chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante de la côte de *Travancor*. Le Père Lopez nous reçut avec des transports de joie qui nous marquèrent son bon cœur : mais il ne put retenir ses larmes, ni s'empêcher de jeter de profonds soupirs, quand je lui dis que j'allais trouver le Père Provincial pour demander permission d'entrer dans la Mission de Maduré. *Ah ! que vous êtes heureux, mon cher Père*, me dit-il en m'embrassant tendrement ! *que ne puis-je vous y accompagner ! Mais hélas ! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints qui y sont employés.* Quoique ce Père eût de grands talens et un zèle égal pour la conversion des ames, ses Supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette Mission, et d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru

pendant plusieurs années comme Européen, il n'aurait pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu, ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces Peuples, ainsi peut-être que tous les autres qu'on aurait soupçonnés d'être du même pays, et d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte, qui me parut assez peuplée; mais, d'un si grand Peuple, il n'y a guère que la *caste* des pêcheurs qui ait embrassé la Religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de *caste*, je ne sais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'île de Ceylan et dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, et dont nous parlons maintenant. Il y a quatre *castes* principales. La *caste* des *Brames*, qui passe sans contredit pour la première et la plus noble. La *caste* des *Rajas*, qui prétendent être descendus de diverses familles royales. La *caste* des *Choutres* et celles des *Parias*. Chacune de ces *castes* est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles et plus élevées que les autres. La *caste* des *Choutres* est la plus étendue, et celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous

le nom de *Choutres* sont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tisserands et autres. Chaque métier est renfermé dans sa *caste*, et ne peut être exercé que par ceux dont les parens en fesaient profession. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre tailleur. Il y a cependant certains emplois qui sont communs à toutes les *castes*. Chacun, par exemple, peut être marchand ou soldat. Il y a aussi diverses *castes* qui peuvent s'appliquer à labourer et cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la *caste* des *Parias* qui passe pour infame, et dont ceux qui la composent ne peuvent presque entrer dans aucun commerce de la vie civile, il y a cependant certains métiers qui abaissent ceux qui les exercent presque jusqu'au rang des *Parias*. Ainsi un cordonnier et tout homme qui travaille en cuir, et en plusieurs endroits les pêcheurs, et ceux qui gardent les troupeaux, passent pour *Parias*.

Les Portugais ne connaissant point dans les commencemens la différence qu'il y a entre les *castes* basses et celles qui sont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes et avec les autres, de prendre à leur service des *Parias* et des pêcheurs, et de s'en servir également dans leurs divers besoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, et devint très-préjudiciable à notre sainte Religion: car ils regardèrent dès-lors les Peuples de

l'Europe comme des gens infames et méprisables, avec lesquels on ne pouvait pas avoir commerce sans se déshonorer. Si on eût pris dès ce temps-là les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siècle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces Peuples à la Nation Portugaise premièrement, et ensuite à Jésus-Christ : au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux Ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impossible à ceux qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles.

De tous les hommes apostoliques que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour la conversion des Nations, on peut assurer que saint François Xavier a été le plus puissant en œuvres et en paroles. Il prêcha dans la grande péninsule de l'Inde, en un temps où les Portugais étaient dans leur plus haute réputation, et où le succès de leurs armes donnait beaucoup de poids à la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatans, et cependant il n'y convertit aucune *caste* considérable. Il se plaint lui-même dans ses lettres de l'indocilité et de l'aveuglement de ces Peuples, et marque que les Pères qu'il employait à leur instruction, avaient peine à soutenir parmi eux le dégoût causé par le peu de fruit qu'ils y fesaient. Ceux qui connaissent le caractère et les mœurs de ces Peuples, ne sont point si surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trou-

vent la Religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, et ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Européens qu'ils regardent comme les gens les plus infames et les plus abominables qui soient au monde.

Aussi a-t-on vu jusqu'à présent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois sortes de personnes qui aient embrassé la Religion chrétienne, lorsqu'elle leur a été prêchée par les Missionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que saint François Xavier vînt dans les Indes, se disaient Chrétiens, quoiqu'ils ne le fussent que de nom. Ce fut pour les instruire de la Religion qu'ils avaient embrassée presque sans la connaître, que ce grand Apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec des travaux incroyables. En second lieu, ceux que les Portugais avaient subjugués sur les côtes par la force des armes, professèrent d'abord à l'extérieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salsette* et des environs de Goa, et des autres places que le Portugal conquit sur la côte occidentale de la grande péninsule de l'Inde. On les obligeait à renoncer à leurs *castes*, et à prendre les mœurs Européennes, ce qui les irritait extrêmement, et les mettait au déses-

poir. Enfin, la dernière espèce d'Indiens, qui se firent Chrétiens dans ces premiers temps, furent, ou des gens de la lie du Peuple, ou des esclaves que les Portugais achetaient dans les terres, ou des personnes qui avaient perdu leur *caste* par leurs débauches et par leur mauvaise conduite. Ce fut principalement à l'occasion de ces derniers, qu'on recevait avec bonté comme tous les autres, lorsqu'ils voulaient se faire Chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une sujétion forcée, et peut-être au souvenir de quelques expéditions militaires où il s'était glissé un peu de cruauté, a fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir, et il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être se persuadera que c'est faute d'ouvriers ou de zèle dans les ouvriers, que les Gentils des Indes, qui sont au milieu des terres, n'ont pas embrassé la Foi. On en sera détrompé, si l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presqu'autant de Prêtres et de Religieux que de Séculiers Européens ; les cérémonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité et d'appareil que dans les premières Cathédrales de l'Europe ; le corps de saint François Xavier, toujours entier, y a été jusqu'ici un miracle continuel, et une preuve authentique de la vérité de notre sainte Religion ;

et, cependant, quoiqu'on compte dans cette grande Ville plus de quarante ou cinquante mille Idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la plupart des Orphelins, qu'on arrache par ordre du vice-Roi d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers ou faute de connaissances et de lumières dans les Gentils. Plusieurs d'entr'eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu ; mais ce serait une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils et souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules et abominables. C'est ce que les Missionnaires qui venaient d'Europe dans les Indes, furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils se contentèrent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter remède. Il n'y en a point d'autre, et l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, et d'embrasser celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la règle pleine de sagesse que leur en a donnée la sacrée Congrégation de la propagation de la Foi.

C'est donc en menant parmi eux une vie austère et pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, et s'y naturalisant ; enfin, en ne leur laissant aucun soupçon qu'on soit de la race des *Pranguis*, qu'on peut espérer d'introduire

solidement et avec succès la Religion chrétienne dans ce vaste Empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens; car, sur le bord de la mer, où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le Christianisme des côtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans on s'en est flatté vainement; c'est dans le centre et dans le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, et ensuite l'étendre vers la circonférence, et jusques sur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas Peuple qui soit Chrétien. Le Père Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant proche parent du Pape Marcel II, et neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage et par le zèle des ames dont il brûlait, fut le premier qui, au commencement du siècle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils qui ont embrassé depuis ce temps-là, et qui embrassent encore tous les jours notre Religion dans les Royaumes de *Maduré*, de *Tanjaour*, de *Marava* et de *Maissour*, marque assez que le Ciel suscita cet admirable Missionnaire, non-seulement pour procurer par lui-même, et par ses frères qui l'imitent, la conversion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais aussi pour convaincre tous les autres Missionnaires qui voudraient se consacrer au salut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne restait point d'autre

moyen pour gagner à Jésus-Christ ces Peuples innombrables de l'Inde. Enfin, sans sortir du Royaume de *Travancor*, nos Pères que j'y ai vus m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour se faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arrosent tous les jours ces sables brûlans de leurs sueurs à l'exemple de saint François Xavier, qui souffrit sur cette côte tant de persécutions ; mais ils n'en recueillent presque que des épines ; et si on en excepte les Chrétiens de *Reytoura*, dont j'ai parlé, et de quelques autres Eglises, tous les autres font souvent gémir les ouvriers Evangéliques par leur indocilité ou par leurs entêtemens. En voici un trait qui était tout nouveau quand je passai.

Un Chrétien de la *Caste* des Pêcheurs mourut, non-seulement sans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais même après avoir appelé les Prêtres des Idoles pour invoquer le démon sur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin si funeste, ses parens prétendaient qu'il fût enterré dans l'Eglise. Le Père leur représenta que ce serait la profaner, et qu'un homme mort dans l'impénitence, et même dans l'apostasie, ne pouvait pas être mis en terre sainte, ni avoir part aux suffrages des Fidèles. Ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit des parens du coupable ; ils se mirent en devoir de porter son corps à l'Eglise. Le Père en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres résolurent de revenir, en grand nom-

bre, les enfoncer le lendemain ; et, en attendant, déposèrent le corps dans une maison voisine, sans laisser personne pour le garder. Le jour suivant ils furent fort surpris lorsque, voulant prendre ce corps pour le porter à l'Eglise, ils trouvèrent que les *Adibes*, qui sont une espèce de renards, l'avaient dévoré, et qu'il n'en restait que la carcasse. Ces animaux avaient creusé et percé la muraille, qui n'était que de terre, et s'étaient assouvis des entrailles et des chairs de ce malheureux. Cet accident jeta la consternation dans le Village ; tous les habitans, et même les parens du défunt, crurent reconnaître la Justice divine sur ce réprouvé ; ils vinrent, avec de grands cris, se jeter par terre à la porte de l'Eglise pour implorer la miséricorde de Dieu ; ils firent avec soumission la pénitence que le Père leur imposa, et allèrent jeter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'évènemens pour réveiller la crainte des Chrétiens, et les rendre plus dociles et plus soumis : cela ne serait pas nécessaire dans nos Missions de Maduré.

En traversant le Royaume de *Travancor*, où l'idolâtrie est si enracinée, ce ne me fut pas une petite consolation de voir le long de cette côte des Croix plantées de tous côtés sur le rivage, et un grand nombre d'Eglises où Jésus-Christ est adoré. Les principales sont : *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* et *Cuvalan*. Outre ces Eglises, il y

en a plusieurs autres qui sont comme des Succursales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy* que je rencontrai le P. André Gomez, Provincial de la Province de Malabar, homme d'un mérite distingué, et qui était Supérieur de la maison Professe de Goa, lorsqu'il fut choisi pour gouverner la Province de Malabar. Il fesait, selon la coutume, la visite de toute cette Chrétienté; mais ayant su que nous devions bientôt arriver, mon compagnon et moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonstrations de joie et de charité très-grandes, et nous conduisit au *Topo*, qu'on appelle le Collége de *Travancor*, et qui est sa demeure ordinaire.

Ce Collége est situé dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'est bâti que de terre, et n'est couvert que de feuilles de palmier sauvage. L'Eglise dédiée à la sainte Vierge est aussi simple que la maison; et la vie que les Pères mènent répond parfaitement à la pauvreté de l'une et de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge et par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeler universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu, qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix et dans une tranquillité parfaite, quoiqu'exposés d'ailleurs aux insultes des Idolâtres des terres et aux courses des Pirates qui infestent ces mers, et qui sont venus plus d'une

fois renverser leurs cabanes, et piller le peu de meubles qui s'y trouvaient.

Aussitôt que le Père Provincial m'eut accordé la Mission de Maduré, que j'étais venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou *Malabare*, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions de Missionnaire. Car c'est un ordre que les Pères de cette Province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la Mission de Maduré, qu'il ne sache la langue du pays. Sans cette précaution, on verrait bientôt qui nous sommes, et tout serait perdu. Le *Topo* n'était pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitais : on ne parle pas assez bien *Tamul* sur les côtes, qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers et sans politesse. Le Père Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvais trouver moins de distraction et plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontrai le Père Mainard, qui avait soin de l'Eglise de cette Ville. Comme il est né dans les Indes d'un père et d'une mère Français, il sait parfaitement les deux langues ; la nôtre, qu'il a retenue de ses parens, et la Malabare, qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays, et qui lui est devenue comme naturelle.

Cotate est une assez grande Ville, située au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en est éloigné que d'environ quatre lieues. Elle est devenue fameuse en Europe

et dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a opérés, et qu'y opère encore tous les jours saint François Xavier. Cette Ville, qui termine le Royaume de *Travancor*, du côté du Sud, n'est pas plus à couvert que le reste du pays, des courses des *Badages*, qui viennent presque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du Roi de *Travancor*. La plaine où saint François-Xavier, le Crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux lieues de *Cotate*, du côté du Nord. Je ne sais si lorsque le Saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* étaient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui; mais, à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François Xavier mit en fuite les barbares, n'avait assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand Roi*, puisqu'il est un des plus petits Princes des Indes, et qu'il est tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paie ce tribut que malgré lui, les *Badages* sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui serait cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, et de rendre même son Royaume inaccessible de ce côté-là; car les *Badages* ne peuvent guères entrer dans le *Travancor*, que par un défilé de montagnes. Si l'on fermait ce passage par une bonne muraille, et qu'on y postât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne

pourraient le forcer, ce qui délivrerait *Cotate*, et le reste du pays d'un pillage presque annuel, sans quoi le Roi de *Travancor* ne saurait tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une fois par leur imprudence. Le fait est assez singulier pour devoir trouver ici sa place.

Les *Badages* avaient pénétré jusqu'à *Corculam*, qui est la Capitale et la principale forteresse de *Travancor*, et le Roi lui-même, par un trait de politique, qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avait livré la citadelle. Ce Prince se sentant plus d'esprit et de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, était au désespoir de voir son Royaume entre les mains de huit Ministres, qui, de temps immémorial, laissant au Prince le titre de Souverain, en usurpaient toute l'autorité, et partageaient entr'eux tous les revenus de la Couronne. Pour se défaire de ces sujets impérieux, devenus ses maîtres, il fit un traité secret avec les *Badages*, par lequel il devait leur livrer quelques-unes de ses terres, et leur remettre sa forteresse, pourvu qu'ils le délivrassent des Ministres, qui le tenaient en tutelle. Il y aurait eu en lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi dans le cœur de ses Etats, et de vouloir, en rompant huit petites chaînes, s'en mettre une au cou infiniment plus pesante, s'il n'eût pris en même-temps des mesures justes pour chasser les *Badages* de son Royaume après qu'ils l'auraient aidé à devenir véritablement Roi. Les *Badages* entrèrent à l'ordi-

naire sur les terres, sans trouver presque aucune résistance, et pénétrèrent jusqu'à la ville Capitale. Là le Prince, avec des troupes qu'il avait gagnées, se joint à eux et les met en possession de la place. On fait mourir un ou deux des huit Ministres qui le chagrinaient; les autres prennent la fuite, ou sauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait aussi semblant d'avoir peur; mais, au lieu de se cacher, il ramasse les troupes qui s'étaient dispersées, et vient fondre tout d'un coup sur la forteresse de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendaient point à être attaqués, sont forcés; on en tue un grand nombre dans la Ville, et le reste gagne en désordre le chemin par où ils étaient venus. Le Prince les poursuit, le Peuple s'unit à lui, et on fait main-basse de tous côtés sur les Badages, avant qu'ils aient le temps de se reconnaître, ensorte qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui purent retourner chez eux. Après cette victoire, le Roi de *Travancor* rentra dans sa Capitale triomphant, et prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençait à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ces anciens Ministres, auxquels il avait épargné le dernier supplice, et laissé du bien pour vivre honnêtement, conjurèrent contre lui, et le firent assassiner un jour qu'il sortait de son Palais. Ce vaillant Prince vendit chèrement sa vie. Il tua deux de ses assassins et en blessa un troisième grièvement; mais, à la fin, il succomba percé

de mille coups, et mourut fort regretté de tous ses sujets, et particulièrement des Chrétiens, qu'il aimait et qu'il favorisait en tout.

Les Ministres qui avaient été les auteurs de la conspiration, se saisirent de reehef du Gouvernement, et pour conserver quelque idée de la Royauté, mirent sur le Trône une sœur du Roi, dont ils ont fait un fantôme de Reine. Un seul fait vous fera juger de son crédit, et en même-temps de la grandeur et de la puissance de cet Etat. Des pêcheurs ayant pris un buffle qui s'était jeté dans la mer, je ne sais par quel hasard, prétendaient le vendre et en profiter; mais les Officiers de la Reine s'en saisirent, et l'envoyèrent à cette Princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse; car, un des Gouverneurs en ayant eu envie, le lui envoya fièrement demander. La Reine, quoique surprise du procédé peu honnête du Ministre, n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle, et de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avait que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'était jouée, quand j'arrivai à *Cotate*. Cette Ville, l'une des principales de ce petit Etat, est partagée entre les Ministres du Royaume, sans que la Reine y ait, à ce que je crois, la moindre autorité. Notre Eglise se trouve située dans le quartier du principal de ces Ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir, quoiqu'elle l'eût pu être dans

six mois, parce que ces Officiers, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt, fesaient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent; de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé, le sanctuaire et l'autel étant placés à l'endroit même qu'occupait la cabane où saint François Xavier se retirait le soir, après avoir prêché le jour à ces Peuples. C'est à cette cabane que les Gentils mirent le feu une nuit, pensant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres, sans que le Saint, qui y resta toujours en prières, reçût la moindre atteinte du feu. Les Chrétiens, pour honorer un lieu si saint et si miraculeux, y plantèrent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bientôt fameuse parmi les Idolâtres mêmes, par un très-grand nombre de miracles. Il me souvient d'en avoir lu autrefois plusieurs, que le Père Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, aussi-bien que celui des lampes suspendues devant l'image du Saint, dans lesquelles l'eau brûlait, comme si c'eût été de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps aussi imprimé dans la mémoire des Gentils, et j'ai trouvé encore sur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais, pour les lampes, je fus bien surpris de n'en point voir dans l'Eglise ce grand nombre qui y brûlaient autrefois; il n'en reste qu'une qu'on entre-

tient jour et nuit ; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, et je crois qu'ils en usent bien autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avait dit aussi que la statue du saint Apôtre était toute couverte de perles ; je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner ; les fréquentes révolutions qui arrivent en ce Royaume donnent lieu aux Gentils de piller impunément l'Eglise, comme le reste du pays ; et les *Paravas*, qui habitent la côte de la Pécherie, sont devenus si pauvres et si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guère de quoi orner la statue de leur Saint. Le diadême qui est sur sa tête, n'a été, pendant plusieurs années, que de plomb, et ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchassé quelques diamans du Temple, dont on m'avait fait présent, et que j'ai volentiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à *Cotate* peu de jours avant la fête de saint François Xavier ; j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du Peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solennité. On y accourt de vingt et trente lieues à la ronde : il semble que toute la côte de la Pêcherie et celle de *Travancor* y soient venues fondre cette année. Les Pères de notre Compagnie, qui ont soin des Eglises de ces deux grands rivages, s'y trouvèrent avec leurs Chrétiens, et furent occupés à entendre les confessions, tant que la

veille et le jour de la fête purent durer.

J'avais une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un si saint ministère, faute de savoir la langue du pays ; mais j'eus la consolation, pendant qu'ils confessaient, de donner la communion à plus de huit cens Chrétiens. Quand l'heure de la grand'Messe fut venue, on fit sortir de l'Eglise les Gentils, et alors un des plus fameux Missionnaires du pays étant monté en chaire à l'une des portes de l'Eglise, pour être entendu également au-dedans et au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir exposé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la Foi au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin et à la côte de la Pêcherie, il s'étendit sur les prodiges qu'il avait faits, et qu'il continuait de faire chaque jour dans l'Eglise de *Cotate*. Il prit ensuite à témoin tous les assistans d'un miracle qui venait d'y arriver encore, il n'y avait pas plus d'une heure, et qu'il raconta avec toutes ses circonstances.

Un Idolâtre voyant qu'un de ses enfans, qu'il aimait tendrement, perdait les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adressa au saint Apôtre, et fit vœu de donner à son Eglise de *Cotate* huit *fanons*, qui font environ quarante sous de notre monnaie, si son fils pouvait être délivré d'une incommodité si fâcheuse. L'enfant guérit parfaitement, et le père vint à *Cotate* pour y accomplir son vœu. Il y apporta son fils et le présenta au Saint ; mais au lieu de donner huit *fanons*,

comme il s'y était engagé, il n'en donna que cinq, et se mit en devoir de se retirer. A peine était-il à la porte de l'Eglise, que, regardant l'enfant qu'il tenait entre ses bras, il remarqua que ses yeux, qui étaient beaux et sains quand il l'avait apporté à l'Eglise, se trouvaient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saisi d'un évènement si funeste, et ne doutant point que ce ne fût un châtiment du saint Apôtre, pour avoir usé de mauvaise foi dans l'accomplissement de sa promesse, il se prosterne au pied de l'Autel, avoue et publie à tout le monde la faute qu'il a commise, et l'accident qui lui est arrivé; il offre les trois *fanons* qu'il avait retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui est suspendue devant l'image du Saint, et sortant ensuite de l'Eglise, il voit avec joie que les yeux de son fils sont sans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il est exaucé; il rentre; il se prosterne de rechef au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grâce qu'il vient de recevoir une seconde fois par son intercession. Tous les Chrétiens et les infidèles qui se trouvèrent assemblés, se convainquirent du miracle. Le Père, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux Chrétiens que le bras de Dieu n'était pas raccourci dans ces derniers temps, et les porta à le louer et à le remercier de ce qu'il avait bien voulu opérer cette merveille en leur présence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même-

temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avait été fait, de reconnaître le Dieu tout-puissant, et de se rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatans.

Je ne doutais nullement qu'une guérison si authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le père de cet enfant ne demandât à se faire instruire sur l'heure même avec toute sa famille. Je fus étrangement surpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuse multitude d'infidèles, qui ne pouvaient nier un fait si public et si frappant, ne pensa pas seulement à se faire Chrétien. Ils regardent saint François Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Père*, et il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fausses divinités, malgré le soin qu'on a de les instruire du culte qui lui est dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, et quand nous les pressons, ils se contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur Religion pour prendre celle d'une *Caste* aussi basse et aussi méprisable que celle des *Pranguis*.

Ce fut presque dans le même temps qu'une femme Chrétienne vint aussi s'acquitter d'un vœu qu'elle avait fait. Il y avait plus de quatorze ans qu'elle était mariée sans avoir d'enfans, ce qui l'affligeait sensiblement; car la stérilité n'est guère moins honteuse parmi

ces Peuples, qu'elle l'était autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, et fit une neuvaine au saint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui présenta par avance pour être son esclave. C'est la manière de vouer les enfans en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amène à l'Eglise à un certain âge, et on les déclare publiquement pour esclaves du Saint, par l'intercession de qui ils ont reçu la vie, ou par qui ils ont été préservés de la mort; après quoi le Peuple s'assemble, l'enfant est mis à l'enchère comme un esclave, et les parens le retirent en payant à l'Eglise le prix qu'en a offert le plus haut enchérisseur. La femme Chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit son vœu, elle l'éleva avec un grand soin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offrirait fût plus considérable, et qu'ainsi son offrande fût plus forte. Elle vint ensuite, selon la coutume, la présenter à l'Eglise. L'argent qui revient de ces espèces de rançons, s'emploie d'ordinaire à faire nourrir des Orphelins, ou à donner à manger aux pauvres qui viennent de fort loin en pélerinage à *Cotate*.

Je ne puis passer sous silence une autre espèce de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Eglise du Saint peu de jours après sa fête. Ces Peuples ont coutume de s'associer assez souvent, tantôt cinq cens, tantôt mille, pour faire entr'eux une manière de loterie. Ils mettent tous les mois dans une bourse chacun

un *fanon*, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq sous de notre monnaie. Quand la somme, dont on est convenu, se trouve amassée, les associés s'assemblent au jour et au lieu marqué. Chacun écrit son nom dans un billet séparé, et tous ces noms sont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballotés, en présence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, et celui dont le nom sort le premier, emporte toute la somme. Par ce moyen, qui est fort innocent, des gens, de très-pauvres qu'ils étaient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aise, et pour toujours hors de la nécessité. Un Gentil, qui avait mis à deux loteries, souhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Eglise de *Cotate*, et promit d'y donner cinq *fanons*, si le Saint daignait bien le favoriser à la première loterie. Plein de confiance, il se rendit avec les autres dans la place publique où l'on était assemblé, et publia tout haut le vœu qu'il avait fait le jour précédent au *Grand Père*. La chose se tourna en raillerie; mais on fut bien surpris quand on vit que le premier billet tiré était le sien. Il emporta la somme, et alla sur-le-champ à l'Eglise remercier son bienfaiteur, et s'acquitter de la dette qu'il avait contractée. Il ajouta que s'il était assez heureux pour obtenir l'autre lot par son intercession, il redoublerait de grand cœur la même offrande qu'il venait de faire. La confiance dont il se sentit

sentit pénétré fut si grande, que, s'étant rendu dans la place pour la seconde fois, il dit à ses compagnons d'une voix assurée, qu'ils n'avaient que faire de rien espérer, parce que le grand Père des Chrétiens, qui l'avait favorisé dans la première loterie, l'aiderait encore dans celle-ci. Quelques-uns, en effet, craignirent le pouvoir du Saint; d'autres s'en moquèrent, et plusieurs gagèrent avec lui qu'il n'aurait rien. Il emploie à ces gageures toute la première somme qu'il avait gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les brouille, l'enfant les tire, et celui de cet homme revient encore le premier, au grand étonnement de tous les assistans, qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leur loterie. Il s'en mit peu en peine, ayant déjà gagné des sommes considérables; mais il ne manqua pas de venir à l'Eglise s'acquitter aussi fidèlement que la première fois du vœu qu'il avait fait, et il donna même plus qu'il n'avait promis. On lui parla, comme vous pouvez croire, de changer de Religion, et de reconnaître le Dieu par la vertu de qui le grand Père l'avait si libéralement et si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avoue, mon très-cher Père, qu'on est pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces Idolâtres, et que le démon, pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens, par qui seuls le salut leur peut

venir. Car on ne peut pas douter, encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainsi qu'ils nous appellent, ne soit la vraie cause de leur obstination ; puisque dans le Maduré, et dans les autres Royaumes, où les Ministres de l'Evangile ne passent pas pour Européens, il se convertit un si grand nombre d'Infidèles.

Après la Fête de saint François Xavier, je retournai au *Topo*, étant convenu que je reviendrais à *Cotate* à Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps, parce que le Père Maynard, dont j'ai parlé, eut la bonté de me l'enseigner avec une assiduité et des soins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Missionnaire, nous ne baptisâmes que sept ou huit Adultes, de *Caste* assez basse ; le plus considérable était le Maçon qui avait bâti notre Eglise. Comme il était docile, d'un naturel doux, et qu'il n'avait point de vices, Dieu lui fit la grâce de pénétrer les vérités de la Foi à travers les nuages du *Pranguinisme*, dont elles sont comme éclipsées aux yeux des Gentils, qui nous connaissent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la consolation d'apprendre le Catéchisme et les Prières chrétiennes en langue Malabare.

Mais la chose la plus singulière que je vis à *Cotate* pendant mon séjour, ce fut l'aventure d'un fameux Pénitent Idolâtre qui cou-

rait tout le Pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme était dans un état à donner de la compassion. Il s'était fait mettre au cou une espèce de collier fort extraordinaire. C'était une plaque de fer de trois pieds et demi en carré, épaisse à proportion, au milieu de laquelle il y avait une ouverture assez large. Après y avoir passé la tête, il avait fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer, qui venait lui serrer le cou, et qui tenait à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger quand il voudrait d'un fardeau si pesant et si incommode. Cette large plaque ainsi enchassée au cou, l'empêchait de pouvoir se coucher ou appuyer sa tête contre quoique ce soit. Ainsi quand il voulait prendre un peu de repos, il fallait dresser des supports pour soutenir ce vaste collier des deux côtés : il s'était lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant par le Pays, une somme d'argent qu'il destinait à creuser un *Tarpa culam*, c'est-à-dire, un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, et où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif. Car c'est une dévotion de ce Peuple, une manière d'honorer leurs Dieux, et une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens qui présentent de l'eau à boire aux passans, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer et se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne

Universitas CANADIANA

pouvoir s'attirer plus d'aumônes, qu'en paraissant dans l'état digne de pitié, où je viens de vous le représenter. Il y avait sept ou huit jours que je l'avais rencontré dans les rues de *Cotate*, accablé sous le poids de son énorme collier, et recevant les aumônes que les Gentils lui fesaient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie, et des manières de demander plus modestes et plus soumises, que n'ont d'ordinaire les Pénitens qui courent le Pays. Dans ce moment, je me sentis inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui serait capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il savait l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer et de ne servir que lui seul. Je ne sais si Dieu eut égard à mes faibles prières : mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre Eglise le Pénitent au collier qui demandait à parler au *Gourou*, c'est-à-dire, au Père. Je crus qu'il cherchait quelque aumône, et je tâchai de lui faire entendre qu'il ne devait rien espérer de nous, pour le sujet qui le fesait quêter : mais comme je parlais fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendait pas. On me fit comprendre qu'il cherchait autre chose que de l'argent. J'avertis le Père Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, et s'approchant du Pénitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Eglise des Chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, et qui êtes l'esclave des Démons?*

Le Pénitent répondit avec modestie : *c'est parce qu'on m'a dit que c'était ici la Maison du vrai Dieu que j'y viens, pour voir si je trouverai en lui plus de consolation que je n'en ai trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne suis guère satisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu, et apprendre à le connaître, pour mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, qui est depuis long-temps agité. N'est-ce pas ici,* ajouta-t-il, *le temple de l'Être Souverain, Créateur du ciel et de la terre, qui récompense ceux qui le servent, et qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui? Je n'ai jusqu'ici adoré et servi mes Dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grands qu'eux : mais si vous me pouvez faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, et je les abandonne pour jamais.*

Ces paroles nous touchèrent vivement, et nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible : *Si vous voulez*, lui dîmes-nous, *connaître le Souverain Seigneur, et apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues Divinités, il faut commencer par ôter de votre cou cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, et que vous ne portez que*

pour vous distinguer, et pour rendre honneur à l'ennemi de l'Être Souverain; car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter. J'avais quelque scrupule de l'obliger à quitter son habit de Pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matière, et de le disposer davantage à ce que l'on voudrait, et je craignais que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je suis prêt,* nous dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connaître le Souverain bien, mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un serrurier.* Certainement le fameux Siméon Stilite (s'il est permis de comparer un si grand Saint à un homme qui était encore Idolâtre), ne montra pas plus de soumission et de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des Pères du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il se fesait honneur parmi les Gentils. Le serrurier vint, et ce ne fut qu'avec bien du temps et une peine extrême qu'il dériva les clous qui tenaient attaché le petit collier au grand. Celui qui les avait mis ne prétendait pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. Ce fut dans l'Eglise même de Saint-François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre esclave de Satan, du joug que son redoutable Maître lui avait imposé. La plaque était si pesante, que je ne la pouvais soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes

à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, et une des plus précieuses offrandes qu'on eût peut-être jamais fait au saint Apôtre. Dès que le Pénitent se vit libre, la joie parut peinte sur son visage, peut-être du plaisir que l'on venait de lui faire, peut-être de l'espérance qu'il avait qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer sur la science du salut. Sans perdre de temps le Père Maynard commença à lui expliquer les Mystères de notre sainte Religion, et moi à lui apprendre les Prières et le Catéchisme, ne sachant pas assez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parût content de nos instructions, et qu'il fût charmé sur tout de ce que nous lui disions de la grandeur de Dieu et de son amour pour les hommes, nous lûmes plus d'une fois dans ses yeux qu'il roulait quelques pensées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avaient connu dans la Ville, avant qu'il s'adressât à nous, lui fesaient de sanglans reproches, non pas précisément de ce qu'il changeait de Religion, mais de ce qu'il se fesait disciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui était d'une des meilleures *Castes* de tout le Pays. C'était en effet cette idée du *Pranguinisme*, qui lui causait toute sa peine. Dès que nous le sûmes, nous prîmes la résolution de l'envoyer dans le Maduré se faire baptiser par quelqu'un de ceux qui y vivent sous l'habit de *Sanias*. (1) Nous lui

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Castes* basses, qui sont sur les côtes, et qu'il lui convenait à lui, qui était homme de qualité, de s'adresser, aux Docteurs des hautes *Castes*, qui sont dans les terres, et de se mettre au nombre de leurs disciples ; qu'il trouverait dans le Maduré ces Docteurs, qui lui enseigneraient la Loi du vrai Dieu ; qu'il les allât trouver ; et qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettraient au nombre des fidèles. Ce bon homme qui avait pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposions : mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'était son avantage, il nous crut, et s'en alla trouver un de nos Pères de la Mission de Maduré, qui le baptisa et le renvoya ensuite dans son Pays travailler à la conversion de ses parens pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zèle et de tendresse.

J'avançais cependant dans l'étude de la langue Malabare ; et le desir d'entrer au plutôt dans la Mission de Maduré, fesait que je tâchais d'y paraître bien plus savant encore que je n'étais en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Père Emmanuel Lopez, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, étant tombé malade sur la fin du mois de Février, et ne se trouvant personne qui pût desservir ses Eglises pendant le Carême qui approchait, le Père Provincial m'appela au *Topo*, et

me proposa d'aller passer le Carême au Nord de la côte de *Travancor*, pour avoir soin du Père malade, et aider les fidèles en son absence, m'engageant sa parole qu'après Pâques immédiatement il m'enverrait dans la Mission de Maduré, qui fesait l'objet de tous mes vœux. Je représentai que je n'étais guère capable encore d'une pareille commission, sur-tout dans le temps de Carême et de Pâques, où il faut confesser tout le monde: que pour les Eglises qui sont au Nord du Royaume de *Travancor* je ne pouvais pas absolument m'en charger, parce que la langue Malabare y est fort corrompue et mêlée avec la langue qu'on nomme *Malcamel*: que si cependant on manquait d'ouvriers pour assister les Chrétiens dans le temps Pascal, je croyais qu'on pouvait prendre un tempérament, qui était d'envoyer au Nord du Royaume de *Travancor* un des Pères, qui travaillait à la côte de la Pêcherie, et de me faire occuper sa place, parce que les Chrétiens de cette côte parlant fort distinctement la langue *Tamul*, je pouvais les entendre, et me faire entendre aussi plus facilement. Le Père Provincial agréa la proposition, et m'envoya à *Tala*, sur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, et je remarquai dans mon voyage de terre, deux choses que je n'avais point observées quand je doublai par mer le cap de Comorin. La première, est une Eglise bâtie en l'honneur de la sainte Vierge, sur la pointe Méridionale de ce cap, et au-dessous de cette pointe un rocher, qui

s'avance dans la mer, et qui y forme une espèce d'île : c'est sur ce rocher que se retirèrent autrefois les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les poursuivaient vivement. Ce lieu leur servit d'asile plusieurs mois, pendant lesquels ils ne se nourrirent que du poisson qu'ils pêchaient, et des coquillages qu'ils pouvaient ramasser au pied de ce rocher. Depuis on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est une grande pagode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'Eglise de la sainte Vierge, quoiqu'elle soit sur la même pointe. Comme cette pagode est Nord et Sud, et directement opposée aux montagnes qui séparent le Royaume de *Travançor* de celui de Maduré, si l'on tirait une ligne à travers la Pagode et ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue et demie, on aurait une division juste de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'étend le long de la côte Occidentale, celui de Maduré sur la côte Orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du Nord.

C'est précisément au cap de Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espèce de baie, qui a plus de quarante lieues depuis le cap de Comorin, jusqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'île de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent

que ce pont est l'ouvrage des Singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux, plus braves et plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la Terre-Ferme en l'île de Ceylan ; qu'ils s'en rendirent maîtres, et délivrèrent la femme d'un de leurs Dieux qui avait été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer, dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là ; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens fort plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux d'Europe, parce que la mer y brise terriblement, et il n'y a que *Tutucurin* où les navires puissent passer l'hiver, cette rade étant couverte par deux Iles, qui en font la sûreté. Comme la côte de la Pêcherie est renommée par tout le monde, je m'imaginais y trouver plusieurs grosses et riches bourgades : il y en avait autrefois un grand nombre, mais depuis que la puissance des Portugais s'est affaiblie dans les Indes, et qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvait de considérable a été abandonné et détruit. Il ne reste aujourd'hui que de misérables Villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, et quelques autres. J'excepte toujours *Tutucurin*, qui est une Ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrétiens et partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les

Indes, les *Paravas*, qui sont les Peuples de la côte de la Pêcherie, gémissaient sous la domination des Maures, qui s'étaient en partie rendus maîrres du Royaume de Maduré. Dans cette extrémité, leur chef résolut d'implorer le secours des Portugais, et de se mettre avec toute sa *Caste* sous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établissement de la Religion Chrétienne, la leur accordèrent : mais à condition qu'ils embrasseraient le Christianisme, à quoi les *Paravas* s'obligèrent. Dès que ce traité eut été conclu, les Portugais chassèrent les Maures de tout le Pays, et y firent divers établissemens. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une florissante Chrétienté par les travaux si connus de saint François Xavier, qui bâtit partout des Eglises, que nos Pères ont cultivées depuis ce temps-là avec un très-grand soin.

La liberté que les *Paravas* avaient, sous les Portugais, de trafiquer avec leurs voisins, les rendait riches et puissans, mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, et réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, et qu'ils échangent avec le riz et les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entièrement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux et d'un sable aride et brûlant ; car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieues, depuis

le cap de Comorin jusqu'à *Tala*, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une Eglise dépendante de celle de *Tala*.

Je ne pus voir la misère où vivent ces pauvres Chrétiens, dont on m'avait chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sauraient manquer d'être très-méritoires, à en juger par la vivacité de leur Foi, et par leur attachement simple et fervent à toutes les pratiques de piété, que les Pères Portugais de notre Compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette Chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très-bonne heure la doctrine Chrétienne aux plus petits enfans. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce Pays-là depuis le temps de saint François Xavier. Il était persuadé que la Foi ne pouvait manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitans, si dès la première enfance on les instruisait bien des mystères et des préceptes de notre Religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompait pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'Eglise; les filles le matin au soleil levé, les garçons le soir au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les Prières ordinaires du matin

et du soir, après quoi se partageant en deux chœurs, et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'Eglise, et par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine Chrétienne. Après cette première répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux chœurs, qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine Chrétienne comprend non-seulement l'explication des mystères et des préceptes de la Religion, mais encore, comme j'ai dit, la manière de se confesser et de communier, et des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquelles ces fervens Chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté et de la raison. La doctrine Chrétienne étant achevée, on se remet à genoux, pour faire un acte de contrition, et après avoir récité le *Salve Regina*, et la Prière à l'Ange Gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et l'on se retire. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les Pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Eglise, assemblent les enfans et leur font faire assidument tout ce que je viens de marquer.

Comme les Pères qui cultivent cette grande Chrétienté, ne sont pas en fort grand nombre, les fidèles commencent dès les premiers

jours du Carême à s'acquitter du devoir Pascal. Ainsi après avoir pris à *Tala* les connaissances nécessaires, je commençai la visite de mes Eglises pour préparer tout le monde à la confession et à la communion. Ayant remarqué qu'une Eglise fort ancienne de la petite bourgade de *Cuttangeli* menaçait ruine, et qu'on n'y était pas en sûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, et je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tigres qui sortent des bois pour chercher de l'eau. On ne saurait croire le désordre que ces bêtes féroces ont fait cette année sur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de soixante et dix personnes qui ont disparu, et qui ont été apparemment dévorées par ces cruels animaux. On les voyait s'approcher, sur le soir, des étangs qui sont pour l'ordinaire assez près des Villages : malheur alors au bétail, aux enfans et même aux hommes, qui se trouvaient à leur portée. Rien ne leur échappait. La crainte qu'on en avait, était devenue si grande, que toutes les nuits on fesait la garde dans les Villages et l'on y allumait de grands feux. Personne n'osait sortir de sa maison durant les ténèbres, ni se mettre en chemin ; il n'était pas même trop sûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverser plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller administrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvaient pas attendre. Je prenais la

précaution de me faire escorter par quelques Chrétiens, les uns portant des torches allumées, et les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tigres et les met en fuite. Une chose qui doit paraître extraordinaire et qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particulière, c'est que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chrétien n'a péri. On a même pris garde que les Gentils se trouvant avec les Chrétiens, les tigres dévoraient les Idolâtres sans faire aucun mal aux fidèles ; ceux-ci trouvant des armes sûres dans le signe de la Croix, et dans les saints noms de Jésus et de Marie ; ce que les Gentils voyant avec admiration, ils ont commencé aussi à se servir des mêmes armes pour éviter la fureur des tigres, et se préserver du danger.

Le bois infesté par les tigres règne pendant cinq ou six lieues ; le reste de la côte n'est que sable, mais un sable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore là les soins de la divine Providence. Je marchais le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes Catéchistes, et je me trouvai sur le bord d'une petite rivière que j'avais traversée quelque-temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout-à-coup avec le Catéchiste qui me soutenait, dans un grand fond que la marée avait creusé en mangeant et emportant le sable. Nous nous serions noyés dans cette

espèce d'abîme sans la main de Dieu qui nous soutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route jusqu'à la plus prochaine Eglise où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir visité les Eglises de mon district, je revins la Semaine-Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chrétiens se rendirent de diverses bourgades des environs. Je travaillai beaucoup pendant ce saint temps; les confessions me fatiguaient extraordinairement par la difficulté que j'avais à les entendre ; car ces Peuples parlent avec une vîtesse surprenante, ou peut-être que cela me paraissait ainsi, parce que je n'avais pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venaient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me disaient, il fallait les faire recommencer jusqu'à trois et quatre fois ; ce que ces bonnes gens fesaient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots et les tours les plus aisés pour s'exprimer. Outre le travail des confessions j'avais celui de la prédication ; et comme il m'était impossible de parler encore sur le champ, j'étais obligé de préparer et d'apprendre par cœur ce que je devais dire. Cependant quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est très-difficile, ils ne paraissaient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, disaient-ils,

ouir quatre paroles de la bouche des Pères, quoique mal arrangées et mal prononcées, que les grands discours que leurs Catéchistes leur auraient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bourgade, plusieurs petits reposoirs, et le Jeudi-Saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la Passion. A chaque station on fesait tout haut des prières et des actes conformes au Mystère qu'on venait honorer. Les stations achevées, nous retournâmes à l'Eglise qui se trouva trop petite pour la grande multitude de Chrétiens qui s'y étaient rendus de tous côtés. Je sortis, et tout le Peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'Eglise, mon Catéchiste raconta fort au long l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur. Je fis ensuite, le Crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentimens de pénitence et d'amour envers notre divin Maître. Il était assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du Vendredi-Saint, que nous fîmes toutes excepté celles de la Messe, car il n'est pas permis, dans ces Eglises, de garder, du Jeudi au Vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les Chrétiens. Ce fut à l'adoration de la Croix qu'il m'eût été bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la plupart de nos fervens Chrétiens. Jésus-Christ eût été là

présent attaché sur la Croix, qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnaissance et de tendresse. Nous exposâmes l'après-dinée une représentation du saint Suaire, tel qu'on le montre dans plusieurs Eglises d'Europe ; il y eut encore bien des pleurs répandus à cette pieuse cérémonie. Je parlai aussi un moment sur ce triste sujet, et l'on fit des prières et des chants en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. J'employai le Samedi-Saint, le jour de Pâques et le reste des Fêtes à confesser ceux qui ne s'étaient pas encore acquittés de ce devoir ; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes Eglises, et travailler plus à loisir que la première à l'instruction de ceux dans qui j'avais trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étais mis en chemin, je reçus une lettre du Père Provincial, qui m'ordonnait de remettre le soin de cette Misssion à deux Pères qu'il y envoyait, et de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre, je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres et les dernières instructions de mon Supérieur. Il me les donna, et je pris la route de Maduré. Après avoir traversé de nouveau le cap de Comorin, je vins par *Tala*, *Manapar*, *Alandaley* et *Punicael*, me rendre à *Tutucurin*. Cette Ville est presque à une égale distance du cap de Comorin et du passage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* est sur le bord d'une petite

rivière qui a deux embouchures, on va aisément par eau de là à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées ; pendant le flux, on remonte de *Punicael*, qui est à la première embouchure, jusqu'au confluent des deux bras de la rivière : au reflux, on descend jusqu'à la seconde embouchure, où se trouve *Tutucurin*.

Tutucurin paraît, à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie Ville. On découvre divers bâtimens assez élevés dans les deux îles qui la couvrent, une petite forteresse que les Hollandais ont bâtie depuis quelques années pour se mettre à couvert des insultes des Gentils qui viennent des terres, et plusieurs grands magasins bâtis sur le bord de l'eau, qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté disparaît, et l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotes*. Les Hollandais tirent de *Tutucurin* des revenus considérables, quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au Roi de *Maduré*, et en partie au Prince de *Marava*, qui a secoué depuis peu le joug de Maduré, dont il était tributaire auparavant. Les Hollandais voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le Prince de *Marava*, de ses droits sur la côte de la Pêcherie, et sur tout le Pays qui en dépend. Ils lui envoyèrent pour cela une célèbre ambassade avec de magnifiques présens. Le Prince reçut les présens, et donna de grandes espérances,

dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandais, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à-peu-près comme s'ils l'étaient. Il y a quelques années qu'ils s'emparèrent des Eglises des pauvres *Paravas* pour en faire des magasins, et des maisons des Missionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Pères furent obligés de se retirer dans les bois, où ils se firent des huttes pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les *Paravas* montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable et un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyait tous les Dimanches sortir en foule de *Tutucurin*, et des bourgades, pour aller entendre la Messe dans les bois. Les Pères y exerçaient, au milieu des Gentils, les fonctions de leurs ministères plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des *Paravas* choqua apparemment quelques-uns de ces Messieurs ; ils se mirent en tête de les pervertir, et de leur faire embrasser leur Religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un Ministre pour instruire, disaient-ils, ces pauvres abusés ; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence que le Chef de la *Caste* des *Paravas* eut avec le Prédicant, il le confondit par ce raisonnement. *Vous devez savoir, Monsieur*, lui dit-il, *que quoique notre Caste eût embrassé la Religion Catholique avant la venue du Grand Père dans les Indes* (c'est de saint François Xavier

qu'il parlait), *nous n'étions Chrétiens que de nom, mais Gentils en effet. La Foi que nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force et par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoi avant que vous nous parliez de changer de Religion, il faut, s'il vous plaît, que premièrement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le Grand Père, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enscignée. Ainsi, commencez par ressusciter du-moins une douzaine de nos morts, car saint François Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte; guérissez tous nos malades, rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est, et quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre.* Le pauvre Ministre ne sachant que répliquer à ce discours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et de raison, qu'il n'attendait pas dans des Pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vîte. Mais, avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'aurait pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les *Paravas* d'aller au Prêche. Le Chef de la *Caste* eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge Hollandaise, par lequel il déclarait que si quelque *Paravas* allait au Temple des Hollandais, il serait traité à l'heure même

comme rebelle à Dieu et traître à la Nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'était un homme riche et puissant, dont la fortune dépendait des Hollandais, et qui fut assez lâche, de peur de s'attirer leur disgrâce, pour s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caste* des *Paravas*, lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes; se saisit des avenues, afin qu'à la sortie du Temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le secourir; mais ils n'y furent pas à temps, et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer pour ne pas irriter des Peuples qui étaient résolus de conserver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grâce de Dieu; il est venu des Directeurs plus doux et plus raisonnables, qui bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur Religion, et de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens Pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades, et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avaient toujours faites depuis saint François Xavier. Au reste, je dois rendre cette justice à Messieurs les Directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes, qui gagnaient l'affection des Peuples, et se fesaient aimer des Missionnaires; lesquels, de leur côté, leur rendaient dans l'occasion des services assez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandais sur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, et qu'ils échangent avec le cuir du Japon, et les épiceries des Moluques, ils tirent un profit considérable de deux sortes de Pêches qui se font ici, celle des perles et celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* sont de gros coquillages semblables à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons. Il est incroyable combien les Hollandais sont jaloux de ce commerce ; il irait de la vie pour un Indien qui oserait en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achète presque pour rien, et les envoie dans le Royaume de Bengale, où ils se vendent fort cher. On scie ces coquillages selon leur largeur : comme ils sont ronds et creux quand ils sont sciés, on en fait des bracelets, qui ont autant de lustre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche sur cette côte, en une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvait quelqu'un qui eût ses volutes de gauche à droite, ce serait un trésor que les Gentils estimeraient des millions, parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette espèce qu'un de leurs Dieux fut obligé de se cacher, pour éviter la fureur de ses ennemis qui le poursuivaient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre manière. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du Pays, Chrétien, Gentil

Gentil ou Mahométan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, et chaque bateau lui paie soixante écus et quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable; car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cens bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit destiné pour cela. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandais déterminaient le lieu et le temps où la pêche se devait faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant; mais comme il arrivait souvent que la saison ou le lieu marqué n'était pas favorable, et que les huîtres manquaient, ce qui causait un notable préjudice après les grandes avances qu'il avait fallu faire, on a changé de méthode, et voici la règle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, et les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, et on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche et très-abondante; mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'allait qu'à trente sous, comme le profit ne passerait pas les frais qu'on serait obligé de

faire, il n'y aurait point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit et qu'on a publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de Peuple et de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les Commissaires Hollandais viennent de *Colombo*, capitale de l'île de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, et aussitôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour : aussitôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, et qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vite; et une espèce de sac à sa ceinture pour mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, et le met dans son sac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau,

et revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, ou envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps, un matelot qui est dans le bateau, et qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne aussitôt le signal aux autres, et dans ce moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avait au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ses compagnons lui avait volé ainsi plusieurs fois de suite ce qu'il avait eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la première et la seconde fois; mais voyant qu'il continuait à le piller, il le laissa plonger le premier, et l'ayant suivi de près avec un couteau à la main, il le massacra sous les eaux, et l'on ne s'aperçut de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux, sans vie et sans mouvement. Ce n'est pas là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des *requins* si forts et si terribles, qu'ils emportent quelquefois et le plongeur et ses huîtres, sans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que

les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une espèce de cloche de verre, dans laquelle ils se renferment pour plonger, ce sont des contes de personnes qui veulent rire ou qui sont mal instruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger et à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, et c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés. Avec tout cela, le métier est si fatigant, qu'ils ne peuvent plonger que sept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui se laissent tellement transporter à l'ardeur de ramasser un plus grand nombre d'huîtres, qu'ils en perdent la respiration et la présence d'esprit; de sorte que, ne pensant pas à faire le signal, ils seraient bientôt étouffés, si ceux qui sont dans le bateau n'avaient soin de les retirer, lorsqu'ils demeurent trop long-temps sous l'eau. Ce travail dure jusqu'à midi, et alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on est arrivé, le maître du bateau fait transporter dans une espèce de parc les huîtres qui lui appartiennent, et les y laisse deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, et qu'on en puisse tirer les perles. Les perles étant tirées et bien lavées, on a cinq ou six petits bassins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchassent les uns dans les autres, ensorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus et ceux de dessous. Les trous de chaque bassin sont différens pour la grandeur; le second bassin les a plus petits que le premier, le troisième que le

second, et ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses et menues, après qu'on les a bien lavées comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre ; et celles qui restent dans le second bassin sont du second ordre, et de même jusqu'au dernier bassin, lequel, n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, et leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle, n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses : si celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, et il lui est permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de *Marava*, suivant la rade où se fait la pêche. Les Hollandais n'ont point la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié ; ils ont assez d'autres moyens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court et le plus sûr est d'avoir de l'argent comptant ; car, pourvu qu'on paie sur-le-champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols et de supercheries qui se font dans cette pêche ; cela nous mènerait trop loin. Je vous dirai seulement qu'il règne pour l'ordinaire de

grandes maladies sur cette côte au temps de la pêche, soit à cause de la multitude extraordinaire de Peuple qui s'y rend de toutes parts, et qui n'habite pas fort à l'aise ; soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste et malfesante ; soit, enfin, à cause de l'infection de l'air : car, la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil se corrompt en peu de jours, et exhale une puanteur, qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à *Tutucurin* a été très-malheureuse. L'épreuve s'en était trouvée très-belle, et on y était accouru de toutes parts ; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avaient ramassé que deux ou trois milliers d'huîtres, et presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivans ; car, comme si les huîtres avaient tout-à-coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuèrent cet accident aux courans qui avaient apporté des sables et couvert les huîtres : quelques Chrétiens le regardèrent comme un châtiment du Ciel. On avait coutume, de temps immémorial, de donner à l'Église la plus prochaine de l'endroit où se fesait la pêche, les premières perles que prenaient les pêcheurs Chrétiens: Mais cette année on résolut de ne point se conformer à ce pieux usage. Les inventeurs

d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches, et la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandais, des habitans de la côte et de tous les étrangers qui avaient fait de très-grandes avances.

Pendant que je m'instruisais ainsi des nouvelles du pays, j'écrivis au Père Xavier Borghèse (1), qui de tous les Missionnaires de Maduré était le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon dessein, le prier de m'envoyer des guides, et savoir de lui comment je me comporterais à mon entrée dans une terre, qui fesait depuis long-temps l'objet de mes plus ardens desirs. Ce Père me répondit très-obligeamment qu'il ne s'en fierait pas à des guides pour me conduire, et qu'il viendrait lui-même me prendre à *Tutucurin*, si le temps était propre à entrer dans le Maduré; mais que tout le pays étant en armes, ce serait s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutait qu'on venait d'arrêter prisonnier le Père Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute *Caste*; qu'on l'avait traîné devant les juges, et qu'à force de coups on lui avait fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchirait ses Catéchistes à coups de fouet; que dans tout le pays l'émotion était générale contre les Chrétiens; enfin, qu'étant lui-même en danger

(1) Il est de l'illustre maison des Princes Borghèse d'Italie.

d'être pris à chaque moment, il n'avait garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des Chrétiens ; mais je le fus bien plus vivement, de ce qu'on m'empêchait d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins sans me rebuter d'une réponse qui semblait m'ôter toute espérance, j'écrivis une seconde fois au Père Borghèse, et le suppliai de faire tous ses efforts pour me procurer l'entrée dans ma chère Mission : je lui ajoutai que s'il ne le voulait pas, à quoi je le conjurais de bien penser devant Dieu, j'étais résolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce pût être, nul danger et nulle difficulté n'étant capables de m'arrêter. Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du Père Bernard de Saa, qui venait d'être exilé pour la Foi, après avoir été très-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'était retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-Naiken-Patti*. Il y reçut ma lettre, et l'ouvrit suivant la permission que lui en avait donnée le Père Borghèse. Voyant un homme déterminé à tout tenter et à tout souffrir, il crut qu'il était inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Mission, à la porte de laquelle je me trouvais, et que, danger pour danger, il valait mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinait, qu'à d'autres où je périrais peut-être sans aucun

fruit. C'est ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ses Catéchistes, pour me servir de guides. L'arrivée de ces Chrétiens si attendus, et dont quelques-uns avaient beaucoup souffert pour la vraie Religion, me causa une joie des plus sensibles. Je partis avec eux de *Tutucurin* sans différer. C'était sur le soir du Dimanche de la très-sainte Trinité, où j'avais lu à la Messe l'ordre que Notre-Seigneur donna à ses Apôtres, d'aller par-tout le monde prêcher l'Evangile et baptiser les Nations. Je sortis de la Ville, comme pour aller confesser quelque malade; et, à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite, pour prendre celui des Missionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avaient accompagné jusques-là s'en retournèrent, et je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre-Seigneur. Nous marchâmes presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendaient laisser le chemin ordinaire, et me conduire au travers des bois, pour éviter une petite forteresse, dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passans. Elle était alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du Royaume. Mais, soit que mes guides sussent mal les chemins détournés, ou que dans les ténèbres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presqu'au pied de la forteresse, et contraints de passer près le corps-de-garde, qui était à la porte. Je pris

sur-le-champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils eussent été des gens de la bourgade voisine. Ils suivirent mon conseil, élevèrent la voix, portèrent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier et délibéré, comme en pays de connaissance. Ce stratagème réussit heureusement; nous passâmes sans que la pensée vînt à aucun des gardes d'examiner davantage qui nous étions; la Providence veillant ainsi sur moi et sur nos chers Missionnaires, à qui je portais de petits secours dont ils avaient un très-grand besoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes un peu avant le jour à *Camien-Naiken-Patti*, où le Père Bernard de Saa m'attendait avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avait appris que le jour d'auparavant on avait commis un vol considérable sur le chemin que je devais tenir. Je ne saurais vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un Confesseur de Jésus-Christ, sorti tout récemment de la prison, et de dessous les coups des ennemis du nom Chrétien, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénite, après tant de desirs, de travaux, de courses et de craintes de n'y arriver peut-être jamais. Ce serait le lieu de vous mander l'histoire de la nouvelle persécution, et l'état où se trouvent aujourd'hui ces Eglises : mais cette lettre

n'est déjà que trop longue, et vous me permettrez de remettre à la première que j'aurai l'honneur de vous écrire plusieurs choses très-curieuses. Je me recommande cependant plus que jamais à vos saints sacrifices, moi et les disciples que j'espère que le Seigneur va me donner, et je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Pouleour, dans les Indes orientales, le 29 de Septembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu la consolation de recevoir deux de vos lettres; j'ai répondu à la première il y a déjà plus d'un an, et je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery*, où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurais bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes; mais, lorsqu'ils partirent, j'étais si occupé auprès des malades de l'escadre com-

mandée par M. des Augers, que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces vaisseaux, dans la vue de me consacrer entièrement à la pénible et laborieuse Mission de *Maduré*, et de me joindre au Père Bouchet, qui y travaille, depuis plusieurs années, avec un zèle et un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise; mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur moi et sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le Révérend Père de la Bréuille, Supérieur de nos Missions Françaises des Indes, avec lequel j'agissais de concert. Nous formâmes le dessein de porter la Foi dans les Royaumes voisins de celui de *Maduré*, et d'y établir une nouvelle Mission sur le modèle de celle que nos Pères Portugais ont dans ce Royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu et si avantageuse à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter; mais vous savez, mon Révérend Père, que les difficultés ne doivent jamais arrêter des Missionnaires, sur-tout après l'expérience que nous avons, que Dieu par les grandes traverses, prépare d'ordinaire aux plus heureux évènemens.

Le Père Martin alla trouver le Révérend Père Provincial de *Malabar*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, et qui lui marqua un lieu où il pourrait aisément s'instruire des coutumes du pays, et de la manière dont il faut vivre parmi ces Nations, les plus superstitieuses qui aient jamais été. Pour moi, je partis de *Pondichery* le 21 de Septembre de l'année 1699 pour aller au Petit-Mont, à peu de distance de *Saint-Thomé*. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle Mission, et sur-tout dans le dessein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand Apôtre des Indes, saint Thomas, qui a sanctifié le Petit-Mont par le séjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvai pas tous les secours qu'on m'y avait fait espérer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à *Pondichery*, pour passer de là à *Couttour*, première résidence de la Mission de *Maduré*, où je devais m'instruire de ce qui regardait celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de *Sanias* (1) le 7 de Décembre, veille de la Conception de la sainte Vierge. Le Père François Laynez, que j'y trouvai, me reçut avec des marques d'une charité ardente et d'une amitié sincère. Je ne puis vous exprimer les sentimens

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

dont je fus pénétré dans cette sainte maison, ni combien je fus édifié de la vie austère et pénitente qu'y mènent nos Pères. Dieu répand de grandes bénédictions sur leurs travaux; j'ai tâché de les partager avec eux, et j'ai eu la consolation d'administrer les Sacremens à un très-grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur et la piété me tiraient les larmes des yeux; j'ai baptisé à *Couttour* plus de cent personnes, et plus de huit cens à *Corali*, autre résidence de cette Mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être; mais qu'est-ce, en comparaison de ce que fait le Père Laynez dans le *Maravas*, où il a baptisé en six mois plus de cinq mille personnes! Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, et que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si abondante; mais les ordres que j'avais ne me le permettaient pas. Je les suivis, et je partis au commencement de Juin 1700, pour aller du côté de *Cangibouram*, Ville qui est au Nord de *Pondichery*.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher Père, pour votre consolation et pour celle des personnes qui s'intéressent à nos Missions, et qui veulent bien les soutenir par leurs charités, que deux Eglises s'élèvent déjà à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation ensevelie dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Depuis trois mois et demi que je suis en ce pays, j'ai eu le bonheur de bap-

tiser près de cent vingt personnes. Jugez par ces heureux commencemens de ce que nous pourrons faire dans la suite avec la grâce de Dieu dans une Mission si féconde, si on nous envoie les secours qui nous sont nécessaires; mais il faut pour cela des hommes de résolution, et qui puissent faire de la dépense; car on est obligé de garder ici bien plus de mesure que dans le *Maduré*, où le Christianisme est aujourd'hui très-florissant, et l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des Gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, et si l'on n'a un peu de quoi appaiser la mauvaise humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mène dans cette Mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Pères qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte et robuste, car leur jeûne sera continuel, et ils n'auront pour toute nourriture que du riz, des herbes et de l'eau. J'écris ceci sans craindre qu'une vie si austère soit capable de les rebuter, et de les détourner de venir à notre secours, persuadé au contraire que c'est ce qui les animera davantage à préférer cette Mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joie et de consolation, du moins si j'en juge par mon expérience; car je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content que je le suis avec mes herbes, mon eau et mon riz; c'est sans doute une grâce très-particulière de Dieu. Aidez-moi, mon Révé-

rend Père, à l'en remercier, et faites qu'on nous envoie d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant de différentes raisons.

Vous penserez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'est pas assez ménager nos Missionnaires que de les engager à une austérité de vie capable de les tuer ou de les épuiser en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie est absolument nécessaire pour gagner ces infidèles, qui ne feraient nulle estime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyaient vivre avec moins d'austérité que ne vivent leurs *Brames* et leurs Religieux. Nous conseillerez-vous de changer à cette condition? Qu'est-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la sienne, pour sauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait réflexion que l'enfer se remplit tous les jours, et que nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous assure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Missionnaires soit aussi austère que je viens de vous le marquer, je vous répète encore qu'ils ne laissent pas d'avoir de grandes dépenses à faire, non pas pour leurs personnes, comme vous voyez, puisqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poisson, ni œufs, et qu'ils sont vêtus d'une simple toile; mais pour les nouveaux établissemens qu'ils

sont obligés de faire, pour le bâtiment des Eglises qu'ils élèvent au vrai Dieu dans ces terres infidèles, et sur-tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catéchistes qui sont absolument nécessaires en ces Pays. Un Catéchiste est un homme que nous instruisons à fond de nos Mystères, et qui va devant nous de Village en Village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il fait un registre exact de ceux qui demandent le Baptême, de ceux qui doivent approcher des Sacremens, de ceux qui sont en querelle, de ceux dont la vie n'est pas exemplaire, et généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons ensuite, et nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques instructions ce que le Catéchiste a enseigné, et qu'à faire les fonctions qui sont proprement de notre ministère. Vous concevez par là l'utilité et la nécessité indispensable des Catéchistes, et nous espérons que vous la voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéressent à l'établissement de l'Evangile.

Je viens de recevoir des lettres de *Pondichery*, qui me marquent que trois nouveaux Missionnaires de notre Compagnie y sont arrivés pour passer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle Mission, et les grandes espérances que nous avons de convertir ces vastes Pays, et de les gagner à Jésus-Christ, a porté le Père de la Fontaine, homme d'un mérite distingué, et l'un de ces trois Missionnaires, à demander de de-

meurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, et ne viennent prendre part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette Chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prières; nous en avons plus besoin que jamais, et d'être persuadé que je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du Père Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4 d'Octobre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous écris cette lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puisse faire plus au long, par les vaisseaux de la Royale Compagnie qui partiront au mois de Janvier. Je vous enverrai par cette voie les lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle Mission que nous avons entreprise sur le modèle de celle de *Maduré*, à deux journées d'ici, où se termine la Mission de nos Pères Portugais.

Le Père Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son noviciat dans le *Maduré* même, en vivant de riz et de légumes seulement, comme vivent nos Pères en ce Pays-là. Il a baptisé plus de sept cens personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, et depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de cent vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux *Brames*, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Pays-là la permission de bâtir deux Eglises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mène est bien rude et bien austère, ce qui est nécessaire pour convertir ces Peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit et d'entrée partout, c'est qu'il a des *Brames* qui l'accompagnent et qui lui servent de Catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les Pères Hervieu, de la Fontaine, et Noëlas, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le Père de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos Pères, et des grands biens qu'on fait en cette Mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi nous avec l'agrément des Supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du Pays, pour aller au plutôt joindre le Père Mauduit dans sa nouvelle Mission. La ferveur est présentement pour la Chine; mais si nos Pères avaient la même idée que nous avons de la sainte Mission de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la préférassent aux Missions de la

Chine et du Canada. J'ose même vous assurer que la vie toute Apostolique qu'on y mène, les souffrances et les travaux continuels auxquels on est exposé et les grands fruits qu'on y fait passent tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres Missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis quatre ans et demi que le Père Bouchet est dans l'Eglise d'*Aour* qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille ames. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils récitent tous les jours ensemble les Chapelets de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Ils font le matin et le soir les prières et l'examen, et quelques-uns même la méditation. Le Père Martin, qui est depuis deux mois à *Aour* avec le Père Bouchet, me mandait après trois semaines de séjour, qu'il avait baptisé plus de soixante personnes pour sa part, qu'il ne se passait presque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes et des mariages, et qu'il lui faudrait une relation entière pour me raconter tous les biens et toutes les choses édifiantes qu'il a vues dans cette Mission. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même Père Martin entra dans la Mission de *Maduré* le jour de la sainte Trinité 1699. A la première résidence où il alla, il trouva un de nos Pères qui venait d'être chassé de son Eglise, et qu'on avait si fort maltraité, qu'on lui avait fait sauter deux

dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avait converti et baptisé un homme d'une grande *Caste ;* c'est ainsi qu'ils appellent ce que les Juifs appelaient tribus.

J'ai reçu depuis peu une lettre du Père Laynez, célèbre Missionnaire du *Maduré.* Il était allé, au commencement de cette année, secourir les Chrétiens de *Maravas*, où le vénérable Père Jean de Brito a été martyrisé. Le Père Laynez y a passé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du Pays viennent souvent se laver. Il les instruisait de nos mystères ; et Dieu donnait tant de force et d'onction à ses paroles, qu'en peu de mois il a baptisé quatre à cinq mille Idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de Chrétiens, auxquels il a administré les sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie. Il me marque qu'il ne sait comment il a pu suffire à un travail si excessif. C'est ce Père même, qui revenant, l'année passée, d'assister les Chrétiens d'*Outremelour*, qui est la dernière résidence de *Maduré*, souffrit un tourment bien douloureux et bien extraordinaire. Il avait obtenu du *Durey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permission de bâtir une Eglise sur ses terres, vers le Nord, et proche la célèbre ville de *Cangibouram*, qui est dans le Royaume de *Carnate.* Un Gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques Gentils, ennemis de notre sainte Religion, ce barbare lâcha sur lui quelques

soldats à grande gueule (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, et lui firent des plaies si profondes, qu'il en a été long-temps très-incommodé. Je crois vous avoir déjà mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiser trois adultes de plusieurs qui se font instruire. Je vous manderai la première fois ce que je fais ici pour rendre vénérable notre sainte Religion aux Gentils, et pour les y attirer. Comme ils sont frappés singulièrement de nos Fêtes et de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque manière de les célébrer avec plus d'éclat et de pompe. Dans la dernière solennité du jour de l'Assomption de la sainte Vierge, vous eussiez été charmé de voir les Gentils même s'unir à nous pour contribuer, à l'envi, à honorer la Reine du Ciel. Je vous en enverrai une petite relation. Je me recommande à vos saints sacrifices, et je vous prie de croire que je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Maduré, le 1.er de Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

NOTRE Mission de *Maduré* est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos Missionnaires, et actuellement je suis à la cour du Prince de ces terres, pour faire délivrer le Père Borghèse qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de *Trichirapali* (1), avec quatre de ses Catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la Religion. Plus l'Enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu pour Jésus-Christ est, comme autrefois, la semence d'une infinité de Prosélytes.

(1) C'est la ville où le Roi de Maduré fait sa résidence ordinaire.

Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette Mission. J'ai soin de trente petites Eglises, et d'environ trente mille Chrétiens; je ne saurais vous dire le nombre des confessions, je crois en avoir ouï plus de cent mille.

Vous avez souvent entendu dire que les Missionnaires de *Maduré* ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de pailles, sans lit, sans siége, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuillière. Cela paraît étonnant: mais croyez-moi, mon cher Père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mène cette vie, je n'y pense seulement pas. Les Missionnaires ont ici des peines d'une autre nature, dont le Père Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui est de moi, je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de Catéchistes, qui m'aideraient à travailler à la conversion des ames. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des Idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres, pour leur enseigner la loi de Dieu, et que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes Catéchistes, faute de ce qui serait nécessaire

à

à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (1). Ainsi je sèche de douleur de voir périr des ames pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son sang. Hélas! mon cher Père, serait-il possible qu'on ne fût point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avais, pour me donner un Catéchiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout: ce que je souhaite, et ce que je vous demande par les entrailles de Jésus-Christ, c'est de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces Catéchistes, et comptez qu'un Catéchiste de plus ou de moins est une chose de la dernière conséquence. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

(1) Thren. 4.

LETTRE

Du Père Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Royaume de Maduré, le 11 Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous tiens parole, et je reprends aujourd'hui la suite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma dernière lettre. Je commence par une relation succincte de la persécution que le Père de Saa a soufferte dans ces derniers temps.

Ce Missionnaire, qui me reçut avec tant de bonté à mon entrée dans le Royaume de Maduré, avait gagné à Jésus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un Néophyte d'une *Caste* très-distinguée, et proche parent d'un ennemi mortel des Chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau Chrétien, et de le ramener au culte des Idoles; mais voyant ses prières, ses promesses, et ses menaces également inutiles, et que rien ne pouvait faire perdre à son parent le précieux don de la Foi, il tourna

toute sa fureur contre le Missionnaire qui l'avait converti, et résolut de le perdre avec tous les Chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au Gouverneur de la Province, dans laquelle il demandait qu'on arrêtât le Docteur étranger, qui séduisait les Peuples, et qui empêchait qu'on n'adorât les Dieux du Pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet Officier intéressé, le rendit plus zélé et plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une Compagnie de ses Gardes eut ordre de s'assurer au plutôt du Missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille et la saccage, sans que le Père de Saa pût dire une parole, quand il l'aurait voulu. Il était arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jetée sur la gorge et sur le cou, lui avait ôté l'usage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêtèrent avec tous ses Catéchistes, et le traînèrent avec ignominie à la maison du Gouverneur. Cet Officier fit au Père de grands reproches de ce qu'il venait suborner les Peuples, et détruire une Religion qu'on professait, disait-il, dans tout le Pays, depuis plus de deux cent mille ans : que pour venger l'honneur de ses Dieux offensés, il le condamnait à avoir sans délai le nez et les oreilles coupés. C'était vouloir ôter au Missionnaire toute créance, et le mettre hors d'état de se faire écouter : car ce supplice

rend infame dans les Indes, non-seulement celui qui l'endure, mais ceux encore qui auraient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre barbare allait s'exécuter, et un soldat avait déjà le sabre à la main, lorsqu'un des Juges s'avisa de dire au Gouverneur qu'il valait mieux casser les dents à ce blasphémateur, pour proportionner en quelque sorte le châtiment au crime qu'il avait fait de décrier leurs Dieux. Le Gouverneur qui goûta cette raison, ordonna sur-le-champ à deux soldats de lui faire sauter les dents de la bouche à coups de poing, ou si cela ne suffisait pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenait alors à la main. Les soldats plus humains que leur maître frappèrent le Père: mais ils le fesaient mollement, et plusieurs coups ne portaient point. Le Gouverneur s'en aperçut, et les menaçant de son sabre, il ne fut content qu'après qu'on eût cassé au Père quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut sur la tête et sur le visage, et que sa fluxion rendait infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ses bourreaux: il éleva plus d'une fois les yeux et les mains au ciel, et offrit sa vie à Dieu en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les Catéchistes, les mains liées derrière le dos, assistèrent au supplice de leur Maître. On tâcha de les intimider; on ne réussit pas, et ils marquèrent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un

qui, plus courageux que les autres, s'avança, et se mettant entre le Père et les soldats, leur dit d'un ton de voix élevé : *pourquoi veut-on nous épargner? c'est nous, bien plus que notre maître, qui devons être punis, puisque c'est nous qui l'avons amené dans ce Pays, et qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Créateur du Ciel et de la terre que nous adorons.* Le Gouverneur ne put souffrir la sainte liberté du Catéchiste, il le fit meurtrir de coups ; et dans le transport de sa colère, il est certain qu'il l'eût fait mourir aussi-bien que le Père, s'il en eût eu l'autorité.

Après cette première exécution, on les renvoya tous en prison, dans l'espérance d'en tirer quelque grosse somme d'argent : mais le Père manda qu'il fesait profession de pauvreté, qu'on ne devait rien attendre de lui ni de ses disciples, et que d'ailleurs il leur était si glorieux de souffrir pour la cause du Seigneur du Ciel et de la terre, qu'ils donneraient volontiers de l'argent, s'ils en avaient, pour obtenir qu'on augmentât leurs supplices, et qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponse si ferme déconcerta le Gouverneur, qui se contenta de bannir le Père de Saa des terres de son gouvernement, et de faire encore quelque mauvais traitement à ses Catéchistes. La Sentence du Père portait qu'*on chassait ce Prédicateur étranger, parce qu'il méprisait les grands Dieux du Pays et qu'il fesait tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendait.*

C'est ainsi que ce saint Missionnaire sortit de prison. Il avait la tête et le visage si extraordinairement enflés, qu'on aurait eu peine à le reconnaître. Les soldats qui avaient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un état si pitoyable, sans en être touchés de compassion, et sans lui demander pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avaient faits malgré eux. Le Père attendri leur donna sa bénédiction, et pria Notre-Seigneur de dissiper les ténèbres de leur ignorance.

Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa faiblesse était extrême, et comme il tombait presque à chaque pas, les soldats s'offrirent à le porter tour-à-tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, et il se traîna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque guéri de ses plaies, quand j'arrivai à *Camien-Naiken-Patti*. Ses dents, qui avaient été toutes ébranlées, lui causaient encore des maux très-aigus; mais la douleur ne lui ôtait rien de sa gaieté ordinaire, ni du desir ardent qu'il avait de rentrer dans le champ de bataille à la première occasion qui se présenterait.

Le Gouverneur, qui l'avait jugé, ressentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison, désola ses troupeaux, et lui tua entr'autres une vache qu'il fesait nourrir avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement; mais ce qui augmenta sa douleur, fut que le même coup de tonnerre, qui

frappa cet animal si cher, fit disparaître une grosse somme d'or, qui était le fruit de son avarice et de ses tyrannies. Enfin, pour mettre le comble à sa désolation, on lui ôta presque au même temps son Gouvernement, pour une raison que je n'ai pas sue, on le mit aux fers, et on le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avait paru plus ardent que les autres à tourmenter le Père, en fut puni d'une manière moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse, et regardant cet accident comme une punition de sa cruauté, il pria un de ses parens d'aller se jeter aux pieds du Missionnaire, de lui demander pardon en son nom, et de le supplier de procurer quelque soulagement à son mal. Le Père le fit avec joie, et lui envoya sur-le-champ des remèdes par un de ses Catéchistes. Ces châtimens étonnèrent les Gentils et donnèrent une haute idée du pouvoir du Seigneur du Ciel qui protégeait si visiblement ses serviteurs, et ceux qui lui étaient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à *Camien-Naiken-Patti* à cause des troubles du Royaume, qui rendaient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à *Aour*, qui est la principale maison de la Mission de Maduré.

Le Père Bouchet qui a soin de cette maison, et à qui je suis en partie redevable de la grâce que les Pères Portugais m'ont faite de me recevoir dans leur Mission, ayant

appris que j'étais arrivé sur la frontière de Maduré, mais que les troupes répandues dans le Royaume à cause de la guerre, m'empêchaient de l'aller joindre, envoya au-devant de moi un fervent Chrétien, qui connaissait parfaitement toutes les routes. Je me mis sous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand chemin, pour entrer dans le Pays de la *Caste des Voleurs*. On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, fesaient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient fait Chrétiens, et qu'ils aient aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, et les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts. Les premiers Missionnaires de Maduré furent assez heureux pour gagner l'estime de cette *Caste* : de sorte qu'à présent il n'y a guères de lieu dans le Royaume, où nous soyions mieux reçus et plus en sûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux mêmes qui ne sont point encore convertis, était assez téméraire pour enlever la moindre chose aux Docteurs de la Loi du vrai Dieu, on en ferait un châtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude et l'inclination naturelle ne se perdent pas si vîte ni si aisément, on éprouve long-temps ceux qui demandent à se faire Chrétiens ; mais quand une fois ils le sont, on a la consolation de voir que, bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce soit,

ils détournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Depuis quelques années, cette *Caste* des voleurs est devenue si puissante, qu'elle s'est rendue comme indépendante du Roi de Maduré : en sorte qu'elle ne lui paie que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans que les *voleurs* s'étant engagés dans le parti d'un Prince, qui prétendait avoir droit à la Couronne, assiégèrent la ville de Maduré, qui était autrefois Capitale de cet Etat, la prirent, et l'en mirent en possession : mais ils ne conservèrent pas long-temps leur conquête; étant beaucoup plus propres à faire un coup de main qu'à défendre une Ville dans les formes. Sitôt que le *Talavai* (c'est le nom qu'on donne au Prince, qui gouverne aujourd'hui le Royaume sous l'autorité de la Reine) eut appris la prise d'une place si importante, il assembla des troupes, se mit en marche, arriva de nuit devant la Ville, en fit enfoncer une porte par trois ou quatre éléphans, et y rentra avec une partie de ses troupes, avant que ses ennemis eussent eu le temps de se fortifier ni même de se reconnaître. On tua plusieurs des *voleurs* dans l'ardeur du combat, et on en prit un beaucoup plus grand nombre. Le Prince rebelle fut assez heureux pour se sauver, pour se retirer dans les bois de sa *Caste*, qui depuis ce temps-là a été beaucoup plus soumise au gouvernement.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, et que je me

rendis à *Ariepaty*, une de leurs principales bourgades. Nous y avions autrefois une Eglise, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le Prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour : mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le Chef d'*Ariepaty* accompagné des principaux habitans, qui me saluèrent en se prosternant de la manière que les Chrétiens ont coutume de le faire devant les ouvriers Evangéliques dans toute la Mission, pour montrer aux Idolâtres l'honneur et le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte Loi. Comme il y avait plusieurs Gentils parmi ceux qui vinrent me saluer, les Chrétiens s'en séparèrent pour venir en particulier recevoir ma bénédiction. Ils me marquèrent les uns et les autres beaucoup de joie de mon arrivée, et m'invitèrent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que j'étais pressé de me rendre à mon terme, et que je ne pouvais m'arrêter, ils m'envoyèrent du lait, du riz, des herbes et des fruits, pour moi et pour ceux qui m'accompagnaient.

Après que les hommes se furent retirés, les femmes vinrent me saluer à leur tour, et me prièrent instamment de presser les Pères que j'allais trouver, de leur envoyer quelque Missionnaire, pour rebâtir l'Eglise d'*Ariepaty*, et pour instruire un grand nombre de

leurs compatriotes, qui étaient disposés à entendre la parole de Dieu, et à se convertir. Je les assurai que les Pères souhaitaient ardemment de leur rendre service, de bâtir des Eglises, et d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu ; qu'il en viendrait bientôt quelqu'un, et que moi-même je demeurerais volontiers dans leur Pays, si je n'avais ordre de me rendre au plutôt à *Aour*. On fut content de ma réponse, et l'on me donna des guides, pour me conduire jusqu'à deux journées de là.

Je me remis donc en chemin, et j'arrivai ce jour-là même à un petit Village situé entre deux montagnes, et fameux par les vols qui s'y commettent. J'avais déjà choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitans de ce Village me vint trouver, et me dit que je n'étais pas là en sûreté, qu'on craignait qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me priait de le suivre, et qu'il me mettrait hors d'insulte : *Car si quelque étourdi venait à perdre le respect qui vous est dû*, m'ajouta-t-il, *la faute en retomberait sur le village entier qui deviendrait par-là odieux à toute la Nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans une grande pagode, la plus belle et la mieux bâtie que j'aie vue dans ce Royaume. Elle a quarante-huit pieds de large sur près de quatre-vingts de long, mais la voûte n'est pas assez élevée ; c'est le défaut de tous les temples des Indes. Elle est soutenue par divers piliers assez bien

travaillés et tous d'une seule pierre. Le portique qui fait l'entrée de cette pagode, et qui règne sur toute sa largeur, est appuyé de même sur huit colonnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases et leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre, mais qui n'est point barbare, et qui plairait en Europe. Le temple, qui est bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtre. Les épaisses ténèbres et la puanteur insupportable qui y règnent, semblent avertir que ce lieu est consacré au démon. Je passai la nuit sous le portique; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut être tirée d'un cloaque, tant elle sentait mauvais; je n'en pus boire, et pour ne pas augmenter ma soif, je m'abstins entièrement de manger.

Je continuai mon chemin le jour suivant, et fus coucher dans un Village, où j'espérais trouver quelques rafraîchissemens. Mais la guerre, qui désole ce Pays, en avait fait fuir tous les habitans; ainsi je fus obligé de passer ce soir-là sans manger. Cependant je partis le lendemain, qui était un Dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulais dire la Messe à une petite Eglise que nos Pères ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Aussitôt que j'y fus arrivé, et que j'eus averti les Chrétiens de mon dessein, ils me supplièrent de leur donner le temps d'assembler les Fidèles des environs. Ils s'y rendirent en si grand nombre, que l'Eglise se trouva trop petite ce jour-là. Il serait difficile de vous exprimer la joie dont ces bons

Néophytes étaient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la Messe. Je confessai les malades, et je me disposais à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de Chrétiens, qui venaient d'une Ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce serait pour moi une grande consolation, mais que le temps n'y était pas propre, parce qu'on m'avait assuré que l'armée devait passer en peu de jours par leur Ville, et qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y aurait de l'imprudence de m'engager sans nécessité dans un péril, d'où par la grâce de Notre-Seigneur, je m'étais garanti jusqu'alors; que sachant d'ailleurs qu'un des Pères les avait visités depuis peu, je les priais de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accordèrent avec regret, et en se recommandant à mes prières.

J'arrivai de là en deux jours à *Serrhine*, qui est la demeure ordinaire d'un de nos Missionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il était allé depuis quelques mois visiter les Chrétiens des montagnes de Maduré : mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le Père Bouchet, qui était venu administrer les derniers Sacremens à un Chrétien moribond, et qui m'y attendait depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déjà vu cet illustre Missionnaire à Pondichery, je vous avoue que je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse et de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chère

Mission. Comme il n'y avait que trois mois qu'il était sorti d'une affaire très-fâcheuse, et qu'il n'était pas encore bien remis d'une maladie qui lui était survenue depuis, je le trouvai fort changé et dans une grande faiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois Catéchistes ayant oublié leur devoir et la sainteté du ministère qu'on leur avait confié, causèrent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de reconnaître et de mettre à profit les salutaires avis qu'on leur donna, levèrent le masque, devinrent Apostats, et prirent la résolution de perdre les Missionnaires et la Mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formèrent trois chefs d'accusation contre les Prédicateurs de l'Evangile. Le premier fut qu'ils étaient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européens, gens infames par conséquent et exécrables à toute la Nation. Le second que quoiqu'ils fussent depuis long-temps établis dans le Royaume, et qu'ils y eussent la direction et le gouvernement d'un grand nombre d'Eglises, ils n'avaient cependant jamais rien payé au Prince. Enfin, la passion qui aveuglait ces perfides, les porta à accuser nos Missionnaires d'avoir fait assassiner un Religieux d'un autre Ordre, ce qui les avait rendus, disaient-ils, si odieux au Souverain Pontife, qui est le Chef de tous les Chrétiens, qu'il avait refusé de mettre au nombre des Saints le Père Jean de Brito, martyrisé pour la

Foi dans *le Marava*. Quoique ce fût une calomnie atroce et ridicule que cette accusation, et que le Religieux qu'ils prétendaient avoir été assassiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avait fait Evêque, il y avait cependant beaucoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offraient au Prince pour exterminer les Chrétiens, ces misérables révoltés ne fissent chasser du Royaume tous les ouvriers Evangéliques, et sur-tout le Père Bouchet, à qui ils en voulaient particulièrement.

D'abord ce zélé Missionnaire eut recours à Dieu, et lui recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante; ensuite, pour prévenir les pernicieux desseins de ces scélérats, il prit la résolution d'aller saluer le Prince Régent, et de lui demander sa protection. Cette démarche était si hardie qu'aucun Missionnaire ne l'avait osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahît, et ne le fît reconnaître pour Européen, ce qu'il fallait éviter sur toutes choses, parce que ce Prince a une si grande horreur des *Pranguis*, que quoiqu'engagé dans une fâcheuse guerre, il chassa il n'y a pas long-temps, des canonniers fort habiles, qui étaient à son service, et dont il semblait qu'il ne se pouvait passer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étaient Européens.

Le Père mettant toute sa confiance en Dieu, prépare ses présens, va à la Ville, se présente à la porte du palais, demande audience au Prince, qui gouverne sous l'auto-

rité de la Reine (1), comme je l'ai déjà dit. Car cette Princesse, qui est comme dépositaire de la Couronne, fait élever avec un grand soin son petit-Fils, Prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le Royaume appartient, et confie cependant tout le gouvernement de l'Etat au *Talavay*, ou Prince Régent, qui en est le maître absolu, et qui dispose de tout à sa volonté; mais avec tant de sagesse et un si parfait désintéressement, qu'on le regarde comme le plus grand Ministre qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désintéressé que soit ce Prince, le Père Bouchet crut qu'il ne fallait point paraître en sa présence sans garder le cérémonial du Pays, c'est-à-dire, sans faire quelques présens. Ceux qu'il prépara étaient peu de chose, mais ils étaient nouveaux, et c'était tout ce qu'il avait. Il fit donc porter avec lui un globe terrestre d'environ deux pieds de diamètre, où les noms de tous les Royaumes, Provinces, côtes, mers étaient écrits en langue *Tamul*; un autre globe de verre d'environ neuf pouces de diamètre, étamé en-dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avait envoyées de la côte de *Coromandel*,

(1) Cette Princesse s'appelle *Mangamal*. Elle a eu du Roi *Clocanada-Naiken*, son mari, un fils nommé *Renga muttu vira Krisnapa-Naiken*, Prince d'une grande espérance, qui mourut de la petite vérole, et qui laissa la Reine sa femme enceinte d'un fils, qui est aujourd'hui Roi de Maduré sous la tutelle de sa grand'Mère.

des bracelets de Jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, et travaillé avec beaucoup d'art et de propreté; enfin des miroirs ordinaires, et d'autres curiosités pareilles qu'on lui avait données ou qu'il avait achetées. De plus, le Père crut qu'il fallait mettre dans ses intérêts quelques Seigneurs de la Cour, afin qu'ils parlassent en sa faveur et qu'ils lui procurassent une audience favorable. Car il était de la dernière importance, pour l'honneur de la Religion, et pour le bien de l'Eglise de Maduré, que la première fois que les Docteurs de la sainte Loi paraissaient à la Cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par-là leur ministère auprès d'un Peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés et les inclinations de ses Souverains.

Le Père ayant pris ainsi les mesures de sagesse qu'il crut nécessaires, pour réussir dans son dessein, il espéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des Princes entre ses mains, et qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé; le *Talavay* ou le Prince Régent le reçut avec tant d'honneur et de distinction, qu'il n'eût jamais osé espérer un accueil si favorable. Car non-seulement il se leva dès que le Père parut, mais il le salua de la manière que les disciples ont coutume ici de saluer leurs maîtres, et les Peuples leurs Seigneurs; ce qui consiste à joindre les deux mains, et à les élever ainsi jointes jusqu'au front. Le Père

Bouchet pour soutenir son caractère, et pour répondre à un accueil si prévenant, salua le Prince comme les maîtres font leurs disciples, c'est-à-dire, en ouvrant les mains et en les étendant vers le Prince comme pour le recevoir. Après quoi le Prince Régent fit asseoir le Père auprès de lui sur une espèce de sopha, avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le Prince se serra, pour faire asseoir le Père auprès de lui, et mit même ses genoux sur ceux du Père.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du Pays, et de l'horreur naturelle que ces Peuples, et sur-tout les *Brames*, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception était honorable. Le Père Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi-bien que tous les Seigneurs de la Cour, qui était ce jour-là fort nombreuse, car il y avait plus de cinq cens personnes, dont la plus grande partie étaient *Brames*. Le Père étant assis auprès du Prince, de la manière dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il était venu du Nord, et des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connaître au Peuple de ce Royaume l'Être Souverain, et les instruire de sa sainte Loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques et de tant de victoires qu'il avait remportées sur les ennemis de l'Etat, il s'était senti pressé du desir de voir enfin un si

grand Prince, et de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministère qu'il exerçait; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignait, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur Souverain, et à lui garder une fidélité inviolable, il pouvait s'assurer de sa fidélité et de celle qu'il ne manquait pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le Prince répondit qu'il fallait que le Dieu qu'il adorait fût bien puissant, et qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connaître à des Peuples qui n'en avaient jamais entendu parler; qu'on voyait assez par la maigreur de son visage qu'il menait une vie extrêmement austère, et par les présens qu'il avait apportés, que ce n'était point par nécessité qu'il avait quitté son pays: qu'on lui avait déjà parlé fort avantageusement de son esprit et de sa Doctrine, que des occupations sans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étaient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avait présenté, il avait donné ordre au premier Astrologue du Royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que, comme il voyait parmi ses présens quelque chose qui ferait plaisir à la Reine, il le quittait pour quelques momens, afin d'aller lui-même l'offrir à Sa Majesté. Le Prince se leva au même-temps, et or-

donna à quelques Seigneurs de mener le Père dans le jardin, où ils lui tiendraient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie et en fit de grands éloges. Elle admira sur-tout le globe de verre, les bracelets et le coq de coquilles qu'elle ne pouvait se lasser de regarder. Elle ordonna au Prince Régent de remercier de sa part le Docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, et de lui accorder tout ce qu'il demanderait.

Comme le Père Bouchet avait disparu aux yeux de la Cour, et qu'on l'avait mené au jardin, le bruit se répandit dans le Palais, et du Palais dans la Ville, qu'on l'avait arrêté et mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte Religion, et jeta dans une terrible consternation les Chrétiens qui attendaient avec inquiétude quel serait le succès de cette visite. Mais la tristesse des fidèles se changea bientôt en des transports de joie dont ils n'étaient pas les maîtres. Car le Prince étant de retour de l'appartement de la Reine, reçut le Père en présence de toute la Cour avec les mêmes honneurs qu'il a coutume de recevoir les Ambassadeurs, c'est-à-dire, qu'il lui mit sur la tête en forme de voile une pièce de brocard d'or, longue d'environ huit pieds, et répandit sur lui des eaux de senteur, après quoi il lui déclara qu'il avait un ordre exprès de la Reine, de lui accorder tout ce qu'il demanderait.

Si le Père eût voulu alors dire un mot contre les Catéchistes apostats, qui, depuis plusieurs mois, causaient tant de troubles et tant de scandale dans son Eglise, il est certain que le Prince les eût fait punir sévèrement, et les eût même peut-être bannis du Royaume. Mais le Missionnaire, animé de l'esprit du Sauveur, et se souvenant qu'il était Père, ne voulut pas perdre ses enfans, quoiqu'ingrats et traîtres à Jésus-Christ et à son Eglise. Il se contenta de les pouvoir mettre, par sa visite, hors d'état de nuire à la Religion, et de tromper désormais les Peuples par leurs calomnies et par leurs noires accusations. Après avoir donc marqué à ce Prince qu'il était infiniment sensible à ses bontés, il lui demanda tout de nouveau pour lui et pour ses disciples la grâce de vouloir bien les protéger, lui promettant que pour reconnaître la faveur qu'il leur ferait, ils prieraient tous les jours le Seigneur du Ciel et de la terre, qu'ils adoraient, de le combler de toutes sortes de prospérités, et de le rendre toujours victorieux de ses ennemis. Le Prince, de son côté, promit de ne le pas oublier; et, après l'avoir salué, comme il avait fait d'abord, il se retira, ordonnant à ses Officiers de faire porter le Père par toute la Ville dans le plus beau palanquin de la Cour, pour faire connaître à tout le monde qu'il honorait ce Docteur étranger, et qu'il le prenait sous sa protection.

La modestie du Père Bouchet eut beau-

coup à souffrir en cette occasion ; il délibéra s'il ne devait pas refuser cet honneur public qu'on lui voulait faire ; mais, après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il était de la gloire du Seigneur et de l'honneur du Christianisme, que tous les habitans de la capitale du Royaume fussent convaincus que le Prince estimait la Religion qu'il enseignait, et qu'au besoin elle trouverait dans lui un asile. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avait préparé, et souffrit qu'on le portât par toute la Ville au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il passait, une multitude infinie de Peuple, qui le saluait avec beaucoup de respect. Les fidèles, qui avaient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur Religion méprisée, et condamnée par le Prince, suivaient en foule avec des applaudissemens et des cris de joie qu'on ne saurait exprimer, publiant tout haut qu'ils étaient Chrétiens et disciples du Docteur étranger. Le succès de cette espèce de triomphe affermit les Néophytes dans leur foi, et acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le saint Baptême. On ne se contenta pas de conduire le Père Bouchet par toute la ville de *Trichirapali*, on le porta de la même manière jusqu'au lieu de sa résidence, qui est éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Sitôt qu'il y fut arrivé, il assembla les Chrétiens dans l'Eglise, qui est dédiée à la sainte Vierge, pour remercier Dieu tous ensemble de la grâce qu'il

venait de leur faire dans une occasion si délicate et si importante.

Le croirait-on ? La voix de Dieu, qui prenait si visiblement la défense du Père contre ses calomniateurs, ne fit aucune impression sur l'esprit des trois Apostats ; on les pressa encore de rentrer dans leur devoir, et de ne pas continuer à scandaliser leurs frères avec un danger si manifeste de s'attirer quelque châtiment d'éclat. Ils demeurèrent opiniâtres, et le Père se vit forcé de renouveler publiquement l'excommunication, qui avait déjà été fulminée contre eux par un de nos Missionnaires. Comme on n'avait point encore vu dans cette Chrétienté d'exemple d'une sévérité pareille, les Fidèles en furent vivement frappés ; et, regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avait retranchés du corps de l'Eglise, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune sorte de communication avec eux. Ces malheureux jusqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendait tout-à-la-fois un objet d'horreur pour les Chrétiens, et les exposait aux railleries des Infidèles, qui les montrant au doigt, se disaient les uns aux autres : *Voilà les traîtres à leurs Docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahison ; *voilà les plus méchans hommes, et les ames les plus noires qui soient au monde.* Deux d'entr'eux ne pouvant soutenir ces reproches sanglans,

après six mois entiers de révolte, vinrent se jeter aux pieds du Père, pénétrés de douleur de leur apostasie, et des maux effroyables qu'ils avaient voulu causer à cette Eglise naissante. Le Père, qui soupirait depuis long-temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté ; et, après une confession publique et une rétractation authentique qu'ils firent dans l'Eglise, de leur désertion infâme, de leurs calomnieuses et noires accusations, ils reçurent l'absolution, et furent remis au nombre des Fidèles. Pour le troisième, il demeura obstiné dans son apostasie, et il y a peu d'apparence qu'il en revienne jamais, si Dieu, par un coup de grâce extraordinaire, ne le convertit.

Quoique cette affaire se fût heureusement terminée, les peines et les fatigues que le Père Bouchet s'était données pour la faire réussir, étaient si grandes, qu'il en tomba malade, et il n'était pas encore bien rétabli, lorsque je le trouvai à *Serrhine*. Nous n'y demeurâmes qu'un jour ; et, dès le lendemain, nous nous rendîmes à *Aour*, qui n'en est éloigné que d'une petite journée. Quand le Père Bouchet vint dans la Mission de Maduré, il y a environ douze ans, les Missionnaires y vivaient encore dans une si grande crainte et avec tant de circonspection, qu'ils n'osaient entrer que de nuit dans les bourgades : mais les choses, grâces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là ; car, non-seulement nous entrâmes en plein jour dans *Aour*, mais les Chrétiens des bourgades

gades voisines s'étant assemblés, nous y reçurent au son des instrumens et avec des cris d'alégresse, qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, et me firent verser bien des larmes de joie et de consolation. Il est incroyable quel est l'amour, la tendresse et le respect que les Chrétiens de cette bourgade ont pour le Père Bouchet, qu'ils portent tous dans leur cœur, parce qu'ils sont persuadés qu'il les aime tous aussi comme ses véritables enfans. Nous allâmes droit à l'Eglise, que nous trouvâmes ornée comme si c'eût été le jour de Pâques. On y rendit grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de l'heureux succès de mon voyage, avec des démonstrations d'affection que j'attribuai à l'estime que le Père Bouchet s'est acquise à lui-même et à tous ceux qui font profession du même institut que lui.

Peu de jours après je reçus la visite de ceux de nos Pères qui font leur demeure proche d'*Aour*, et ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étais toujours formé une haute idée de la vertu et du mérite de ces hommes Apostoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs et de les pratiquer, j'avoue que je ne les connaissais qu'à demi. Ce sont de vrais Apôtres. A la manière dont ils vivent, et dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, et j'admire

leur charité de me souffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher Père, dans une parfaite ouverture de cœur, et sans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau Missionnaire se forme auprès de quelqu'un des anciens à la manière admirable dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les Pères furent d'avis que je demeurasse à *Aour* avec le Père Bouchet, Visiteur de la Mission, parce qu'en même-temps je pourrais le soulager dans les travaux dont il était accablé. Je fus très-sensible à la grâce qu'on me fesait de me donner un maître si expérimenté. *Aour* est aujourd'hui sans contredit la Mission la plus considérable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale du Royaume, mais parce qu'il y a vingt-neuf Eglises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrétiens. C'est le fruit des travaux du Père Visiteur. Il n'y avait à *Trichirapaly*, quand il y vint, que des Eglises de *Parias*, la dernière de toutes les *Castes*, ce qui donnait aux Gentils très-peu d'idée de notre sainte Religion. Aujourd'hui il y a quatre Eglises pour les *Castes* hautes, dans quatre endroits différens de cette grande Ville. Quoique toutes ces Eglises ne soient bâties que de terre et couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres et fort ornées au-dedans ; mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât

les Temples des Idoles. Ce ne saurait être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque ame généreuse de nous en donner le moyen. Cela servirait beaucoup au progrès de la Religion, au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à *Aour*.

Lorsque le Père Bouchet s'y établit, ce n'était qu'un méchant petit Village, où il y avait très-peu de Chrétiens. Comme il connaît parfaitement le génie de ces Peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une Eglise assez belle pour donner de la curiosité, et y attirer les Infidèles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venait la voir de toutes parts, et sur-tout de la Ville capitale, qui n'en est, comme j'ai déjà dit, qu'à quatre lieues. Cela donnait occasion au Père de parler de Dieu à une grande multitude de Peuple; plusieurs se convertirent, et vinrent s'établir à *Aour*, qui est devenu par-là une des plus grosses bourgades du Royaume. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir comment est faite cette Eglise, et qu'avec assez peu de dépense dans un pays où rien n'est cher, il serait aisé d'en faire plus d'une semblable.

Elle est bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles de distance en distance sont peintes et ornées en-dedans de hautes colonnes, qui soutiennent une corniche, laquelle règne tout autour du bâtiment. Le pavé est si propre et si bien uni, qu'il paraît n'être que d'une seule pierre de marbre

blanc. L'Autel est au milieu de la croisée, afin qu'on le puisse voir de tous côtés. Huit grandes colonnes qui soutiennent une Couronne impériale, en font tout l'ornement; l'or et l'azur y brillent de toutes parts, et l'architecture Indienne, mêlée avec celle d'Europe y fait un très-agréable effet. Comme cette Eglise est dédiée à la sainte Vierge, les Chrétiens y viennent en pélerinage de tous les endroits du Royaume, et les grâces continuelles qu'ils y reçoivent par la puissante intercession de la Mère de miséricorde, animent et soutiennent leur Foi, qui est encore pure et en sa première vigueur. J'espère que vous lirez un jour avec plaisir dans l'histoire de l'Eglise de Notre-Dame d'*Aour*, que le Père Bouchet a dessein de composer, un grand nombre de miracles, dont plusieurs personnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme Idolâtre.

Elle demeurait à trois journées de chemin d'*Aour*, et elle était affligée d'un mal qui, depuis quatre ou cinq ans, lui avait ôté l'usage de la parole. Sa famille, qui l'aimait beaucoup, avait essayé tous les remèdes naturels et même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avait, enfin, abandonnée, et le mal était jugé désormais incurable, lorsqu'un Chrétien, entrant par hasard dans cette maison, et voyant l'état pitoyable où était cette femme,

en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicamens, et des sortiléges qu'on avait épuisés sur elle : *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il pénétré d'une vive foi, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il lui plaît, et si vous me promettez de vous faire Chrétiens, je vous apprendrai un moyen infaillible de rendre la santé à votre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut. *Hé bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre vous viennent donc avec moi à* Aour; *c'est là que se trouve le remède dont je parle.* Il partit le jour même avec trois ou quatre des parens de cette pauvre malade; ils arrivent à *Aour*; la beauté de l'Eglise et l'air majestueux de la statue de la sainte Vierge, qui est placée sur l'Autel, les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avait auprès de Dieu celle dont ils admiraient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire Chrétiens, si leur parente recouvrait la parole et la santé par l'intercession de la Mère de Dieu; après quoi on leur donna, dans un petit vase, de l'huile de la lampe qui brûle devant l'Autel. Le Chrétien, qui les accompagnait toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge, qu'il avait apportée; et, après avoir fait sa prière avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avait apportée. Il fit la même chose le lendemain et les jours suivans; enfin, le cin-

quième jour, au grand étonnement des parens et de plusieurs Gentils, qui se trouvèrent assemblés, la malade commença à parler avec une entière liberté, et se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à *Aour*, avec cinq de ses parens, remercier Dieu et la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, et remportèrent chez eux la précieuse grâce du Baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur particulière dont je me suis cru redevable à la sainte Vierge. Il n'y avait que deux jours que j'étais arrivé à *Aour*. Après avoir assisté le soir avec le Père Bouchet aux prières et aux autres exercices de piété qu'on a coutume de faire à l'Eglise, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos Pères, qui étaient venus me rendre visite, récitaient ensemble leur Bréviaire à la lumière d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une espèce de corde, semblable à celles dont nous nous servons pour lier nos cheveux sur le haut de la tête, je la ramassai pour voir à la lampe à quoi elle pourrait être bonne. Je fus bien surpris d'apercevoir que ma corde prétendue était un serpent, qui se dressait pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, et on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avais pas senti plutôt le mouvement de ce serpent, ou comment il ne m'avait pas piqué, dès qu'il se sentit touché. Je n'en serais pas réchappé, car la morsure de cette espèce de serpent est si dan-

gereuse, qu'il n'y a point de remède contr'elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les blessures de presque tous les autres. J'attribuai ma conservation à la protection de la Mère de Dieu, qui ne voulut pas que je perdisse la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette Mission à procurer la gloire de son fils. Je m'y engageai sur l'heure même par de nouvelles promesses.

Le Père Bouchet pourrait dire d'*Aour* à-peu-près ce que saint Grégoire le Thaumaturge disait, en mourant, de sa Ville épiscopale : *Il n'y avait que dix-sept Chrétiens quand j'y vins ; grâces à Jésus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept Infidèles.* Il ne reste dans toute cette grosse bourgade que deux ou trois familles de Gentils. De-là vient aussi que tous les exercices de la Religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté et de paix, qu'on le pourrait faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on se rend à l'Eglise pour la prière. On commence par réciter en commun la Couronne ou Chapelet de Notre-Seigneur, qui est composé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grâce d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ses commandemens. On prie ensuite pour les nécessités communes et particulières de la Mission, pour les ames du Purgatoire, et enfin pour ceux qui sont en péché mortel,

selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François Xaxier. Dans la difficulté qu'ont nos Pères de se trouver par-tout pour baptiser les enfans et pour absoudre les adultes moribonds, ils se sont particulièrement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, et à bien prononcer la formule du Baptême. Pour cela, tous les matins, sans manquer, après la prière, on récite tout haut la formule de l'un et de l'autre. Nos Missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les Chrétiens baptisent chaque année un grand nombre de petits enfans des Gentils, quand ils les voïent près d'expirer, et nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remède bien salutaire aux Adultes, qui ont reçu le Baptême, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des Eglises et des Missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des Confessions, des Communions et des Baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient : les premiers exercices du matin étant finis, le Père ou le Catéchiste préparent en public à la Confession ceux qui veulent se confesser. Pendant que le Père entend les confessions, le Catéchiste dispose au Baptême ceux qui doivent être baptisés. Les confessions étant achevées, on fait les Baptêmes, à moins que les confessions n'emportent trop de temps ; car ces jours-là on remettrait les Baptêmes à l'après-dînée. La Messe se dit ensuite, avant

laquelle on prépare aussi à la Communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher : de sorte que jamais les Fidèles ne se confessent ni ne communient qu'on ne les instruise de nouveau, comme s'ils ne l'avaient point encore fait. Le reste du jour, depuis la Messe jusqu'au soir, les Missionnaires font le Catéchisme ou apprennent les prières aux Catéchumènes. Au coucher du soleil on vient à la prière du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin; on y fait l'examen de conscience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troisième partie du Rosaire, ajoutant à la fin de chaque dizaine une prière particulière à l'honneur d'un des Mystères de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*, qui, chaque jour, est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le Père fait sur quelqu'un des devoirs de la vie Chrétienne; ou, si le Père est absent, le Catéchiste lit un chapitre de quelqu'un des livres que les Missionnaires ont composés.

L'exercice des Dimanches est à-peu-près semblable, excepté que le Peuple étant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mêmes exercices, et que le travail est beaucoup plus grand. Ce n'est que vers le midi qu'on dit la Messe, à cause des Confessions. Le Prêtre montant à l'Autel, on lit une courte méthode pour assister avec fruit au sacrifice. Ensuite on chante des Cantiques au son des instrumens jusqu'au temps de la Communion, qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jésus-Christ.

Pendant que le Célébrant se déshabille, qu'il fait l'action de grâces, et qu'il se recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les Dimanches, on répète encore tout haut les principales prières du Chrétien et l'abrégé de la Doctrine du salut. Le Père monte en chaire, qui est placée ordinairement à la porte de l'Eglise, afin qu'on l'entende et dedans et dehors. Ainsi, il est toujours deux ou trois heures après-midi quand on se retire.

Il paraît qu'après un travail aussi violent que celui-là dans un climat brûlant, un repas de riz et d'herbes cuites à l'eau sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, n'est guère capable de soutenir ni de fortifier un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit: encore ne prend-on guère en repos ce peu de nourriture; car il faut quitter presque aussitôt pour aller administrer le Baptême, qui se donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvrables; mais Dieu y supplée par sa bonté, et nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme casuel, quoiqu'il soit souvent de tous les jours et de toutes les heures du jour: c'est de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différends, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages et d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une in-

finité de coutumes de ce pays, différentes des nôtres, et auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce sont les Confessions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à *Aour*, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre ; et il est assez ordinaire que dans la suite de tant d'exercices différens la nuit vienne sans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre Bréviaire ; de sorte que dans l'accablement où l'on se trouve, il faut encore dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous assurer que les exercices dont je viens de parler ne sont pourtant rien encore en comparaison de ceux des fêtes les plus solennelles. Je fus témoin de ce qui se passa le jour de l'Assomption de Notre-Dame dernière. Les Chrétiens se rendirent à *Aour* plusieurs jours auparavant pour se confesser : car le jour de la solennité on ne pourrait contenter qu'une très-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le Mystère et sur une des principales vertus de la sainte Vierge, un Sermon qui était suivi de prières et d'autres exercices de piété. Plusieurs jeûnèrent pendant les huit jours, et quelques-uns ne mangèrent que des herbes. On chanta tous les jours des Cantiques à l'honneur de la Mère de Dieu, et l'on disposa un grand nombre

de Catéchumènes à recevoir ce jour-là le saint Baptême. Comme la persécution arrivée dans une Province éloignée avait obligé deux de nos Pères à se retirer à *Aour*, nous nous trouvâmes quatre Missionnaires, qui fûmes si occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous suffire aux Pénitens qui se présentaient. Le jour de la fête nous chantâmes une grand'Messe. Il n'est pas possible d'exprimer quelle est la joie et la dévotion qu'ont ces Peuples, de nous voir officier solennellement. La Messe fut précédée et suivie de deux Processions, qui ne se firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens et des Gentils qui y assistèrent fut innombrable. Il était plus de trois heures après-midi quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'administrer le Baptême ce jour-là à soixante et dix-huit personnes. Il en restait encore cent trente-sept à baptiser, que je remis au lendemain. Je fus si fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prières et des onctions, des signes de Croix, de l'infusion de l'eau, qu'il m'avait fallu recommencer tant de fois, que je puis dire sans exagération qu'il me fallait soutenir les bras sur la fin, et que je n'avais presque plus de voix pour prononcer les paroles sacramentales et les Oraisons du Rituel. Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne soit suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres. Ainsi, on re-

garde peu à la peine, par l'espérance qu'on a de faire connaître la Religion à une multitude de gens qui viennent là par curiosité, dont il y en a toujours quelques-uns qui se laissent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous fesons nos fonctions n'empêche pas que nous n'ayons de fréquentes alarmes, et que nous ne soyons chaque jour à la veille de quelque persécution. Pendant le peu de séjour que j'ai fait à *Aour*, nous nous sommes trouvés trois fois sur le point de prendre la fuite, et de nous retirer dans les bois, où l'on avait déjà porté ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire, les ornemens de l'Eglise et nos livres. Mais, après beaucoup de travail, l'espérance du martyre est tout ce qui doit flatter un Missionnaire. Et en attendant cette grâce, si Dieu nous en jugeait dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avais ouï dire et je m'étais bien attendu avant que de venir ici qu'on n'y trouvait ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la Messe: mais je vous dirai naturellement que ce que j'ai vu est toute autre chose encore que ce que je m'étais figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent très-bourbeuse, et qui jamais n'est bien pure, étant puisée dans des étangs, où les hommes et les animaux se lavent tous les jours. On ne mange que des herbes et des légumes; le goût en est insi-

pide ou si amer, que rien, dans nos racines d'Europe, n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger sans dégoût. Je me souviens à cette occasion du mot que dit fort agréablement un Missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensait des herbes qu'on lui servait. *J'avais cru jusqu'à présent*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avait que les animaux qui eussent du fiel; mais je vois que dans ce pays les herbes mêmes et les légumes n'en manquent pas.* Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner; mais ceux qui nous les préparent, (car ce serait déshonorer le ministère, au jugement des Indiens, que de nous charger nous-mêmes de ce soin); ceux, dis-je, qui nous les préparent le font si mal, que c'est toujours une vraie mortification pour nous que de manger. D'ailleurs, le riz, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourrait y avoir. On croit, dans les commencemens, qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture, toute insipide qu'elle est; mais l'estomac en prend peu-à-peu une si grande horreur, que ce n'est que par pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé, au Père Bouchet et à moi, de n'avoir le soir, les jours même que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de

galette cuite sur la braise et à demi-brûlée.

Les peines d'esprit passent souvent de beaucoup celles du corps. Ce que saint Paul appelait la sollicitude des Eglises, se fait sentir ici d'une manière bien vive. Apprendre que des Temples du vrai Dieu sont abattus ou brûlés, les Fidèles mis en prison ou tourmentés avec danger de perdre la Foi; les bourgades Chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que se font les *Rajas* et les petits Princes, à qui le Roi de Maduré laisse vider leurs querelles particulières par les armes; voir ceux sur qui l'on croyait pouvoir compter, tomber dans une apostasie honteuse, ou retourner à l'idolâtrie, après avoir été long-temps Catéchumènes; et les Catéchistes, enfin, être quelquefois les premiers à scandaliser le Peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement et opiniâtreté les Missionnaires dans l'exercice de leur ministère, sans qu'on ose les punir, pour ne pas attirer à toute la Mission une cruelle persécution, sont des peines que l'on souffre souvent ici. Peut-on voir de telles faiblesses, sans en être affaibli soi-même, au sens que le dit l'Apôtre des Nations, et être témoin de tels scandales, sans en avoir une vive douleur?

Ajoutez la solitude affreuse dans une Mission éloignée pour l'ordinaire de toute connaissance, nulle société qu'avec des gens sans agrément et sans politesse, un cérémonial le plus embarrassant et le plus ridicule

presque en tout qu'on puisse imaginer, la privation durant les années entières de tous les secours spirituels qu'on ne peut recevoir que par le ministère d'autrui, la communication des lettres très-rare et très-difficile par la crainte d'être reconnus pour Européens, ou de donner quelque soupçon, si l'on nous savait en commerce avec les Portugais et les autres Européens de la côte, et d'attirer ensuite sur nous des persécutions comme il est arrivé plus d'une fois. Au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jésus-Christ; et, comme j'ai dit, l'on considère tout cela comme une préparation au martyre. On n'en saurait trop acheter la grâce : voilà ce qui soutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à *Aour*, le Père Bouchet a été presque toujours incommodé, ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les Sacremens. On n'attend pas ici à l'extrémité pour appeler un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoie chercher d'une, de deux et de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquens, j'ai fait la visite de toutes les Eglises de la dépendance d'*Aour*. Je m'arrêtai près d'un mois à *Coulmeni*. C'est une grosse bourgade, où il y a une belle Eglise, fondée par un fervent Chrétien nommé *Chinapen*. Cet homme étant encore jeune, rencontra par hasard un Caté-

chiste, qui expliquait la Doctrine chrétienne à quelques Néophytes ; il y prit goût, et, se trouvant bientôt instruit, il demanda le Baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parens ne le pervertissent ; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille et de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût Chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement, qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes et toute sa famille, qui était nombreuse. Il bâtit d'abord une petite Chapelle, et ensuite une grande Eglise, où s'assemblèrent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, et entr'autres de *Chirangam*, qui n'est éloigné de *Coulmeni* que d'environ quatre lieues.

Le *Chirangam* est une île que forme le fleuve *Caveri*, vis-à-vis de la ville de *Trichirapaly*, capitale du Royaume. C'est un lieu des plus fameux qui soient dans l'Inde. Il y a un Temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi, il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette île soient plus superstitieux et plus obstinés que les autres dans l'idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la Foi a commencé d'y pénétrer, et que le Père Bouchet y a fait élever une petite Eglise. Les Chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingts, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort

les Prêtres du Temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit Edifice ; mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de *Coulmeni*, où j'eus la consolation de baptiser en un mois trente et un Catéchumènes ; je passai par le village d'*Adatura;* j'y confessai et communiai ceux qui n'avaient pu venir à *Coulmeni*, et je me rendis à *Aour*, où le Père Bouchet, de son côté, avait baptisé, en mon absence, quarante-trois personnes. Le lendemain, m'entretenant avec ce saint Missionnaire, je lui disais que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, il me semblait que notre Mission jouissait d'une assez grande paix. *Hélas ! mon cher Père*, me répondit-il, *le calme trop grand est toujours ici la marque de quelque prochaine tempête : vous l'éprouverez.* En effet, dès ce soir-là même nous reçûmes deux nouvelles qui nous affligèrent beaucoup ; la première fut l'embrasement de l'Eglise de *Calpaleam*, la plus belle de la Mission après celle d'*Aour*. Elle avait été brûlée par un parti de cavalerie du Roi de *Tanjaour*, qui, étant en guerre avec celui de Maduré, désolait la Campagne, et ravageait tout ce qu'il rencontrait.

L'autre nouvelle, plus triste encore, fut l'emprisonnement du Père Borghèse, qu'on avait enlevé de sa maison et mené au Gouverneur-Général des Provinces méridionales de ce Royaume. Il y avait long-temps qu'on le menaçait de cette insulte ; mais il s'ob-

servait, et sans donner aucune prise à ses ennemis, il continuait ses exercices à l'ordinaire, et convertissait un grand nombre d'Idolâtres, sur-tout de la Caste des *Chanes*, qui ont soin des palmiers. Un Gentil, proche parent de celui qui avait excité contre le Père Bernard de Saa la persécution dont j'ai parlé au commencement de ma lettre, et peut-être même à son instance, alla trouver le Gouverneur, et lui promit deux mille écus, s'il voulait faire arrêter le Père. Le Gouverneur gagné, donna l'ordre que l'on souhaitait; mais il traita le Père Borghèse avec bien plus d'humanité, qu'on n'avait fait le Père Bernard de Saa; car il défendit qu'on lui fît aucune violence, peut-être par respect pour la haute réputation de science et de vertu que le Père s'était acquise depuis plusieurs années dans sa Province.

Dès que nous sûmes cette nouvelle, le Père Bouchet envoya ses Catéchistes à la Cour demander au Prince Régent la liberté du serviteur de Dieu; mais, comme ils ne rapportaient pas de réponse, le Père Bouchet crut devoir aller en personne solliciter la délivrance de son frère. L'affaire était difficile; il s'agissait d'arracher un prisonnier des mains d'un Gouverneur, qui, par malheur, se trouvait être propre gendre du Prince Régent, et de le délivrer d'un Tribunal, dont il est inouï qu'aucun ait été élargi, sans payer une grosse somme, qu'il ne nous était ni expédient ni possible de con-

signer. Mais Dieu, qui conduisait l'affaire, donna au Père Bouchet d'autres moyens de réussir. Le gendre du Prince Régent ayant été démis de son Gouvernement, je ne sais pourquoi, huit jours précisément après avoir fait arrêter le Père Borghèse, il vint à la Cour implorer l'assistance de ses patrons, et tâcher de se faire rétablir. L'Ambassadeur d'un Prince tributaire de *Maduré*, qui avait beaucoup de crédit à la Cour, et qui estimait et protégeait les Chrétiens, prit leur défense et demanda au Gouverneur la délivrance du Père Borghèse. Le Gouverneur espérant à son tour quelques bons offices de l'Ambassadeur, la lui promit, et écrivit, en effet, deux ou trois fois sur ce sujet au Lieutenant de la Province. Mais celui-ci, qui ne redoutait peut-être guère l'autorité d'un homme dépossédé, loin d'exécuter ses ordres, menaçait tous les jours le Père de le tourmenter, s'il ne se rachetait promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en sa présence les instrumens de plusieurs supplices ; mais le Père, sans s'étonner, disait, en souriant, que ces instrumens n'étaient propres qu'à tourmenter des enfans, et qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'Evangile aux Peuples de Maduré, il s'était résolu à en souffrir, s'il fallait, beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le Lieutenant, *si vos disciples seront aussi fiers que vous, ou si vous n'aurez point compassion d'eux.* Et fesant prendre un des Catéchistes, il ordonna qu'on lui disloquât tous les os. Ce

Catéchiste, sans attendre ce que son Maître répondrait : *Remercions Dieu, mon cher Père*, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, *de la grâce qu'il me fait : c'est maintenant que je commence à être véritablement votre disciple. Nous n'avons commis d'autres crimes que de faire connaître Dieu, et de porter les hommes à l'adorer et à le servir. Je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause. Ne craignez pas que je recule, ni que je fasse rien d'indigne d'un Chrétien. Donnez-moi seulement votre bénédiction, et me voilà prêt à tout souffrir.* Le Père fut attendri, et le Lieutenant, avec ceux de sa suite, frappé d'étonnement, en demeura là, et n'osa pas aller plus avant.

Cependant le Prince Régent rétablit son gendre dans son Gouvernement, et lui ordonna, à la prière du Père Bouchet, d'écrire de sa part au Lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le Père Borghèse et ses Catéchistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on leur avait enlevé. Puis, le regardant d'un œil sévère : *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de persécuter un étranger, qui ne vous fait aucun mal, et qui est venu de si loin faire pénitence en ce pays-ci ? qu'on exécute mes ordres, et que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles et le ton de Maître dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devait attendre. Le Lieutenant parut vouloir obéir ; mais, avant que de délivrer le Père, il lui représenta

que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fût, n'avait été traité avec plus de respect que lui, et que tant d'égards méritaient bien quelque petite somme au-moins par reconnaissance. *Seigneur*, dit le Père, *je ne vous suis obligé que de m'avoir fait souffrir quelque chose pour ma Religion, et ce service ne saurait se payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, je suis encore entre vos mains, voilà ma tête ; il me sera très-glorieux de la donner pour une si bonne cause ; mais il me serait honteux de donner la moindre chose pour ma délivrance.*

On admira plus que jamais la fermeté du Docteur étranger, et on le laissa sortir après quarante jours de prison. Mais, comme si l'on s'en était repenti, à peine était-il à un quart de lieue de la Ville, qu'on l'envoya reprendre, et qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de lui. Les habitans, indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, criaient hautement que la famine, dont ils étaient menacés, ne venait que de la colère du Dieu des Chrétiens, qui suspendait les pluies, et les empêchait de tomber, pour venger l'innocence de ses Docteurs. Cependant il fallut encore comparaître devant le Lieutenant ; c'était toujours de l'argent qu'on voulait, à moins que le Missionnaire, par un écrit signé de sa main, ne s'obligeât à ne plus prêcher l'Evangile ; *car ceux qui vous ont fait arrêter*, ajouta

sans déguisement le Lieutenant, *refusent de payer la somme qu'ils ont promise, si l'on n'obtient cela de vous.*

Vous me connaissez bien mal, Seigneur, lui repartit le Père ; *croyez-vous que j'aie quitté mon pays et tout ce que j'avais de plus cher au monde; que je sois venu prêcher ici la loi du vrai Dieu, et que je l'aie prêchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le silence? Je vous déclare que bien loin de signer ce qu'on me demande, j'emploierai plus que jamais ce qui me reste de vie et de force à faire de nouveaux disciples au Dieu du Ciel.* Les Gentils s'entre-regardaient, et se disaient les uns aux autres que cet homme était un rocher, au pied duquel toutes les paroles et les menaces n'étaient que de faibles ondes qui venaient se briser. Le Lieutenant remit donc pour la seconde fois le Père en liberté ; et comme dès le lendemain il plut si abondamment, que les étangs en furent remplis et les Campagnes inondées, les Idolâtres ne manquèrent pas de dire que la sécheresse, qui avait désolé si long-temps le pays, n'avait pu être, comme ils l'avaient jugé, qu'un châtiment de l'injuste détention du Père Borghèse et de ses Catéchistes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus sensibles de la protection que Dieu donne à la sainte Religion que nous annonçons. Il n'est pas croyable combien le Baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la fête de l'Assomption un enfant de six à

sept ans tourmenté du démon, qui le fesait tomber presque continuellement dans des convulsions tout-à-fait étranges. Lorsque je voulus le baptiser les convulsions augmentèrent d'une manière si violente, que le Père Bouchet fut obligé de le prendre entre ses bras, et de le tenir de toutes ses forces; mais à peine avais-je versé l'eau sur sa tête, que, par la vertu du Sacrement, il se trouva parfaitement délivré, sans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de possession. Il était d'un Village où il n'y avait que sa mère qui fût baptisée. Les Idolâtres du lieu, témoins de la possession ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'Église des Chrétiens si parfaitement guéri, conçurent une si haute idée de notre sainte Religion, que quinze ou vingt résolurent de l'embrasser. Ils demandèrent qu'on leur envoyât quelqu'un pour les instruire. Tous nos Catéchistes étaient dispersés de côté et d'autre, et il ne restait que celui qui est attaché au service de cette Eglise : on le leur envoya. Il les prêche actuellement, et ils l'écoutent avec beaucoup de ferveur et de docilité.

Voilà, mon cher Père, de ces occasions précieuses où, faute d'avoir assez de Catéchistes, nous sommes exposés à manquer l'œuvre de Dieu et la conversion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes, il ne serait pas quelquefois expédient; car, outre que nous sommes en trop petit nombre, et

que

que notre présence est nécessaire à l'Eglise pour l'administration des Sacremens, la couleur de notre visage nous trahirait, et pourrait donner horreur pour toujours de la Religion que nous annonçons. Les Catéchistes nous déchargent de beaucoup de travail, et préviennent les esprits en notre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les esprits. Enfin, l'expérience de près d'un siècle nous a appris que toutes les premières ébauches des conversions doivent se faire par les Catéchistes; et c'est pour cela que dans toutes nos lettres vous nous voyez faire tant d'instances pour en avoir un plus grand nombre. C'est une des plus grosses dépenses que vous fassiez pour nous, quoique leur pension n'aille pas au-delà de cinq ou six pistoles pour chacun : mais n'y ayez pas de regret, et faites bien comprendre aux personnes généreuses, qui nous aident de leurs charités, que c'est de l'argent qui produit au centuple, et que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le service du prochain, il n'en est point de plus méritoire.

Le Père Bouchet a ordinairement une douzaine de Catéchistes; c'est peu pour trente Eglises dont il a soin. Pour les bien desservir, il faudrait que chaque Eglise eût son Catéchiste. J'ai été témoin que plusieurs Gentils étant venus nous demander à être instruits, il a fallu, faute de secours, les remettre à un autre temps. Dans cet inter-

valle les bons desirs passent, et souvent ils ne reviennent plus. Au défaut des Catéchistes, on engage les plus fervens Chrétiens et les moins grossiers à en faire l'office dans leurs Villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le sien. Sa conversion a quelque chose de merveilleux. Il eut envie d'être baptisé. Pour exécuter ce dessein, il allait trouver tous les jours en secret dans les champs un Berger Chrétien, qui l'instruisait en gardant ses troupeaux. Il apprit du Berger les commandemens de Dieu et les prières des Chrétiens; après quoi il pressa son père, sa mère et sa sœur de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitait d'enfant, mais il réitéra si souvent et si vivement ses instances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyait qu'on voulait offrir quelque sacrifice aux Idoles, il menaçait de tout briser. Comme c'était un fils unique, et qu'il était tendrement aimé, on n'osait le contredire, on quittait tout, ou bien on attendait qu'il fût absent de la maison. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'ait persuadé au Père, à la mère, à la sœur de se faire tous trois Chrétiens.

Le petit Prince sur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils se disposaient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au père, qui l'était allé voir, disant que ceux qui embrassaient la Loi des Chrétiens ne vivaient pas long-temps; et pour preuve de cela, qu'une femme Chré-

tienne était morte depuis fort peu de jours. Le discours du Prince frappa cet homme encore faible dans la Foi, et étant retourné tout triste dans sa maison, il redit à sa famille ce que le Prince venait de lui raconter. L'enfant prit la parole : *Je m'étonne, mon père*, lui dit-il, *que vous n'ayez demandé un écrit, par lequel le Prince vous garantît de la mort, pourvu que vous demeurassiez infidèle. Est-ce que les Chrétiens ne vivent pas aussi long-temps que les Gentils ? ou est-ce que les Gentils ne meurent pas aussi-bien que les Chrétiens ? Le Prince même n'a-t-il pas perdu sa femme, qui était idolâtre ? Gardez-vous donc bien, mon cher père, de vous laisser ainsi surprendre.*

Ces paroles, dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais d'un Missionnaire expérimenté, touchèrent si vivement ce pauvre père, qu'il vint peu de jours après, avec toute sa famille, demander à être instruit et baptisé. Je fus sur-tout charmé des airs, de la candeur et de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'Ange, et la plus heureuse physionomie que j'aie jamais vue. Son père souhaiterait fort qu'il apprît à lire et à écrire ; mais il ne saurait l'obtenir. *Si je sais lire et écrire*, dit l'enfant, *l'on me mettra dans quelque emploi, où je serai exposé à faire tous les jours des péchés, qui m'empêcheront d'aller au Ciel ; au-lieu que si je ne sais rien, je resterai à la maison où je ne m'occuperai qu'à travailler et qu'à prier*

Dieu. C'est la réponse que je lui ai entendu faire moi-même, lorsque je le pressais de s'attacher à l'étude, admirant à cet âge la force des lumières de la grâce, qui sans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Eglise naissante.

Je n'admirai pas moins la réponse que me fit une femme baptisée depuis peu d'années par le Père Bouchet. Ce Père passait un jour par un village de Gentils; cette femme venait de perdre son mari qu'elle aimait tendrement, et dans l'excès de sa douleur, poussant des cris lamentables, elle voulait absolument se brûler avec le corps du défunt. Le Père, qui entendit ses gémissemens de fort loin, envoya un de ses Catéchistes savoir quelle en était la cause. L'ayant apprise, il alla à la maison de la veuve, où étaient tous ses parens assemblés, qui ne pouvaient lui persuader de vivre. Le Père fut plus heureux, car non-seulement il la détourna de se jeter dans le bûcher de son mari; mais à l'occasion de ces flammes passagères, il lui parla si fortement des vérités de l'autre vie, et sur-tout du feu de l'enfer, que saisie de crainte, elle changea la résolution qu'elle avait prise de se brûler toute vive, en celle de se faire Chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son Baptême elle a toujours été très-fervente, et quoique fort éloignée de l'Eglise, elle y vient souvent faire sa prière. Un jour donc qu'elle me racontait sa conversion, et que je lui faisais faire quelques réflexions sur le malheur éter-

nel qu'elle avait évité : *Il est vrai, mon Père*, me répondit-elle d'un air gai et content, *que Dieu m'a délivrée de l'enfer par sa miséricorde, et je l'en remercie tous les jours ; mais je ne laisse pas de souffrir en cette vie les peines du Purgatoire pour la satisfaction de mes péchés* : et disant ces paroles, elle me montra ses mains, qui étaient fort enflées et crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail ; car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle était, étant tombée dans la pauvreté, elle est obligée de gagner sa vie à piler du riz. Je lui dis pour la consoler que le partage des Chrétiens devait être la peine et l'affliction ; qu'on n'allait au Ciel que par la voie des souffrances, que Jésus-Christ nous a tracée ; qu'elle avait raison d'appeler son travail son Purgatoire, et que si elle l'offrait bien à Dieu, il lui tiendrait lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, et qu'il lui procurerait une gloire prompte et un repos éternel. Elle me remercia et me parut fort consolée.

Ce que le Père Simon Carvalho m'a raconté d'un Catéchumène a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de *Tanjaour*, capitale du Royaume de même nom, avait fait bâtir un Temple d'Idoles dans l'espérance de devenir fort heureux ; mais voyant que son bonheur ne croissait pas à proportion que le Temple s'avançait, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avait en ses Idoles, et ayant entendu parler de

Vastou, qui en langue *Talmul* signifie *l'Être Souverain*, ou *la première et suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connaître *Vastou*, et de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, était de faire de longs jeûnes, et de se retirer du commerce et de la conversation des hommes. Pendant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avait naturellement, et devint extrêmement maigre. Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de son frère, et commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent surpris de voir qu'au-lieu d'attirer *Vastou* chez lui, par ses austérités, il y avait attiré le Diable, interrompit sa retraite, et visita pendant plusieurs jours quelques Temples d'Idoles où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frère possédé ; mais ce fut en vain, jusqu'à ce qu'un jour, par je ne sais quelle inspiration, il menaça le Diable que s'il ne se retirait, il mènerait son frère à l'Eglise des Chrétiens. Depuis cette menace le Démon sembla se retirer, et le frère du pénitent demeura tranquille, et ne donna plus aucune marque de possession ; mais il mourut quatre jours après.

Les Gentils, qui furent témoins de cette mort, ne manquèrent pas de dire au pénitent que le Démon avait ôté la vie à son frère pour le punir de sa curiosité, et qu'il la lui ôterait à lui-même, s'il ne cessait de chercher *Vastou*. Le pénitent méprisant

leurs avis, rentra dans sa solitude, et continua encore pendant un an son silence et ses jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il était éveillé, il ouït, sans voir personne, une voix distincte qui lui disait : *Je suis Vastou que tu cherches ; j'ai tué ton frère, et je te tuerai aussi dans huit jours.* Le pénitent fut terriblement effrayé ; mais comme il avait beaucoup d'esprit, et que Dieu voulait l'éclairer, il fit cette judicieuse réflexion, que la voix qu'il avait entendue ne pouvait être celle de *Vastou ; car Vastou*, disait-il, *est le Souverain Être, la cause et le principe de tout ce qui est, je cherche à le connaître pour le servir et pour l'adorer ; cette recherche ne peut lui être désagréable, et ce serait sans raison qu'il aurait tué mon frère, et qu'il me menacerait moi-même de me tuer. Ainsi il faut que ce soit le Diable qui contrefait Vastou, et qui a ôté la vie à mon frère.* Sur cela, il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* ou Docteur des Chrétiens, pour s'instruire de leur loi, dont il avait déjà entendu parler, sans savoir qu'ils adorassent *Vastou.* Il alla trouver le Père Simon Carvalho, qui est chargé de la Chrétienté de *Tanjaour.* Le Père commença à l'instruire des Mystères de notre sainte Religion, et après l'avoir convaincu qu'elle seule rendait à *Vastou* le culte qui lui était dû, il le remit entre les mains d'un de ses Catéchistes, pour lui apprendre les prières de l'Eglise, et achever de l'instruire. Le Père eût bien voulu se charger seul de l'ins-

truction d'un homme que Dieu voulait si visiblement sauver, mais il était alors accablé de travail, ayant en deux mois et demi baptisé plus de cinq cens Catéchumènes, et confessé près de quatre mille personnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce Royaume.

Ce Père, l'un des plus illustres et des plus zélés ouvriers de cette Mission, est de la Province de Goa, où il passait, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignait la Théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente et un ans, et il était dès-lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelait communément que le saint Père. Quoiqu'il s'occupât très-utilement au service du prochain dans la Ville et aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la Mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des Provinces de Goa et de Malabar, et prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la Mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, et que personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, et de toutes les autres vertus qui sont proprement d'un homme Apostolique. Pour moi je regarde comme un prodige qu'étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa Mission. Il est vrai que dans la crainte qu'on a qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'en-

voyer prendre sa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichery.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paraît saisi, quand il arrive des disgrâces à quelqu'une de nos Eglises ; son zèle le dévore, comme autrefois le Prophète ; il a le cœur si serré qu'il ne peut prendre de nourriture ; il est deux et trois jours sans manger, et il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses dont le Démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paraît prendre plaisir à l'éprouver. Nul Missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an et demi qu'il eut la douleur de voir renverser une belle Eglise qu'il venait de bâtir. Elle était située entre la ville de *Tanjaour*, et un fameux temple d'Idoles. Les Prêtres qui avaient la direction du temple, l'avaient vu s'élever avec un chagrin mortel ; ils résolurent de la détruire, et voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le Peuple que les Dieux de leur temple voulaient qu'on détruisît l'Eglise des *Brames* du Nord ; (c'est le nom qu'on donne à nos Pères en ce Pays) autrement qu'ils abandonneraient leur demeure, *parce que quand il fallait aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvaient en chemin l'Eglise de ces étrangers, et que leur étant impossible de passer par dessus, ils étaient contraints, par une force invisible, de prendre un fort long détour,*

ce qui leur était très-incommode et les fatiguait beaucoup. Quelque grossières que fussent les plaintes de ces Dieux imaginaires, les Idolâtres y furent sensibles ; ils s'assemblèrent, et conclurent d'abattre l'Eglise sous les auspices d'un Ministre d'Etat qu'ils avaient gagné, et qui était d'ailleurs grand ennemi de notre sainte Religion.

Pendant que j'étais occupé à *Aour*, soit auprès des Chrétiens qui s'y rendent tous les jours en foule pour y faire leurs dévotions, soit auprès des Catéchumènes qu'on y instruit sans cesse, soit enfin auprès des Gentils que la beauté de notre Eglise y attire, et à qui on tâche de rendre utile leur curiosité, le Père Bouchet qui était à *Trichirapaly*, m'invita à aller passer quelques jours avec lui. C'était, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande Ville, et nous n'y demeurions qu'avec inquiétude : mais depuis que le Prince Régent a eu la bonté d'accorder sa protection au Père Bouchet, comme je vous l'ai raconté, nous y allons en plein jour tête levée ; et les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluent avec un très-grand respect. J'allai donc trouver le Père Bouchet, et je traversai une grande partie de la Ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maisons n'étant que de terre et couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissans, qui pourraient en faire bâtir de belles et de solides ; mais ou

leur avarice, ou la crainte de paraître riches les empêche de se loger avec plus de propreté et de commodités. Je trouvai le Père Bouchet en parfaite santé, et j'eus la consolation de voir auprès de lui un grand nombre de Chrétiens distingués par leur piété et par leur zèle. J'admirai sur-tout la ferveur d'une vertueuse veuve, qui, dans le desir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'est appliquée depuis quelques années à donner des remèdes aux enfans qui sont malades. Comme ses remèdes sont bons et ses cures heureuses, on l'envoie quérir de toutes parts; ce qui lui donne la facilité de baptiser un grand nombre d'enfans, lorsqu'on les voit dans un danger évident de mort. Il n'est point d'année qu'elle n'en baptise au-moins quatre cens. La bénédiction que Dieu lui donne, a fait naître à quelqu'autres personnes de son sexe l'envie de l'imiter, et il y en a présentement deux ou trois qu'elle instruit elle-même de ses secrets, pour leur donner accès par ce moyen dans toutes les maisons où il y a des enfans qu'on peut secourir. Les personnes qui ont la charité de nous envoyer des remèdes, seront bien aises d'apprendre ce nouvel usage que nous en fesons.

Il y a encore à *Trichirapaly* un homme que sa piété distingue beaucoup. C'est le premier Receveur du domaine des Provinces Méridionales du Royaume. Sa conversion a coûté la vie à un de nos plus fervens Catéchistes. Cet homme étant encore Idolâtre,

ne laissait pas de vivre fort régulièrement selon sa secte. Il observait, avec une exactitude scrupuleuse, toutes les superstitions des Païens, et il ne manquait jamais, au temps même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la rivière s'y plonger jusqu'au cou, et faire en cet état de longues prières à ses Dieux; ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très-méritoire. Le Catéchiste, homme fort zélé, et qui connaissait d'ailleurs combien le Receveur était régulier dans sa conduite, résolut de le gagner, à quelque prix que ce fût, persuadé, que si on le convertissait à Jésus-Christ, dans une Religion si sainte, il deviendrait capable de tout. Pour trouver l'occasion de l'aborder et de l'instruire, il entreprit d'aller, comme lui, tous les matins à la rivière, où, sans se faire connaître, mais prenant soin seulement de se laisser apercevoir, retiré à l'écart, il se plongeait dans l'eau, et offrait au vrai Dieu, avec de ferventes prières, la mortification d'un bain si long, et auquel il n'était pas accoutumé, pour la conversion d'une ame qui se fesait ainsi tous les jours la victime du Démon. Il continua plusieurs jours ce pénible exercice, jusqu'à ce que le Gentil étonné de voir son assiduité à venir se laver, et ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il fesait alors, eut la curiosité de savoir qui était cet homme, et quelle dévotion l'amenait. Le Catéchiste qui n'attendait que cet heureux moment, lui dit; ce

n'est pas à des Dieux sourds et impuissans comme les vôtres que j'adresse mes vœux, mais au souverain Maître du Ciel et de la Terre, au Créateur de toutes choses, qui seul mérite le culte et l'adoration de tous les hommes. Les Dieux que vous adorez, outre qu'ils ne sauraient vous faire ni bien ni mal, sont encore indignes d'être regardés même comme des hommes, puisqu'ils ont vécu d'une manière plus barbare et plus impure que les bêtes farouches, et les animaux les plus immondes. Il n'avançait rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des histoires authentiques du Pays, que le Gentil ne pouvait révoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'Idolâtre qu'autant qu'il fallait pour vouloir en savoir davantage. Il pria le Catéchiste, qui ne cherchait que cela, de vouloir l'instruire plus à fond de notre Religion, et de lui en expliquer les mystères. Les jours suivans se passèrent à l'explication de plusieurs points particuliers, et à la lecture des livres des Chrétiens qui traitent de la grandeur de Dieu, et des fins dernières de l'homme qu'on mit en parallèle avec les livres des Idolâtres, où il ne se trouve que des infamies ou des impertinences et des faussetés visibles. Les réflexions du Catéchiste furent si solides, et Dieu leur donna tant de force et tant d'onction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avait si ardemment desiré ; mais il lui en coûta la vie : car les bains longs et fréquens qu'il avait pris dans un temps où le froid, quoique médiocre

pour nous, est très-sensible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit plusieurs mois et mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de son divin maître, donné sa vie pour sauver son prochain. Il fut fort regretté des Chrétiens, mais sur-tout de notre Néophyte qui était inconsolable de perdre son premier maître en Jésus-Christ, et d'avoir été la cause innocente de sa mort. Il ne s'est point démenti depuis le moment de sa conversion, et il n'a rien relâché de ses jeûnes rigoureux et de ses longues prières : ensorte que la vie sainte et exemplaire qu'il mène, anime et soutient toute cette Chrétienté.

A une des extrémités de *Trichirapaly*, il y a une Eglise que le Père Bouchet y a fait bâtir sur les ruines d'une Pagode. On en avait autrefois donné l'emplacement aux premiers Missionnaires de Maduré. Mais les guerres, qui sont, comme j'ai dit, assez fréquentes en ces Etats, étant survenues, les Pères furent obligés de quitter la Ville, et d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un Idolâtre s'empara de l'emplacement, et y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le Père Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, et qu'il a obligé le Prêtre des Idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la Religion, et bien digne de compassion tout ensemble, de voir les mouvemens inutiles que se donnait ce pauvre homme pour enlever ses Dieux. Les

Chrétiens le pressaient de déloger, et pour finir plus vîte, ils prenaient les Idoles, et les mettaient eux-mêmes par terre sans beaucoup de précaution. Plusieurs se trouvaient brisées, et il en ramassait les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le fesait sortir d'un lieu qui ne lui appartenait pas, et qu'il avait usurpé. Le temple fut abattu, et sur ses ruines on bâtit une Eglise et une petite maison qui sert à loger les Missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à *Trichirapaly* avec le Père Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de Catéchumènes que nos Catéchistes avaient instruits, et je retournai à *Aour*, pour y célébrer la fête de saint François Xavier, et pour me disposer au voyage de Pondichery. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à *Aour* et dans les Succursales de sa dépendance environ six cens personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. J'aurai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichery, et de vous rendre compte de mon voyage par la première occasion qui se présentera. En attendant, je recommande notre chère Mission au zèle libéral de vos amis, et je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières, etc.

LETTRE

Du Père Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Directeur des Missions Françaises de la Chine et des Indes Orientales, de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de Janvier 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

IL y a quelque temps que j'avais eu l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il serait avantageux à notre sainte Religion d'établir une nouvelle Mission dans les Provinces Occidentales de l'Empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres, que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandais.

Quoique le Mahométisme soit la Religion dominante à la Cour du Mogol, et que tous les Officiers du Prince fassent profession de cette Religion, cependant presque tout le Peuple est idolâtre; de sorte qu'on peut dire que pour un Mahométan, il y a deux et trois cens Gentils. Ces Peuples ont pour la plupart leurs *Rajas*, qui reconnaissent le Mogol pour

souverain, et qui sont dans l'*Indoustan* à-peu-près ce que les Ducs de Guyenne, de Bretagne et de Normandie étaient autrefois en France.

Il serait facile d'établir des Missions florissantes dans les terres de ces *Rajas*, et d'y recueillir une abondante moisson. Le Pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* jusques vers *Caboul*, serait, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a assuré que dans les montagnes qui séparent la Perse de l'Empire du Mogol, il y avait des Chrétiens qui s'imprimaient, avec un fer chaud, la figure de la Croix sur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le sont que de nom, et que tout leur Christianisme ne consiste qu'en cette marque extérieure qui les distingue des Gentils et des Mahométans ; cependant vous voyez que ce serait ici une entrée pour les conduire à embrasser une Religion que vraisemblablement on a autrefois professée dans leur Pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entières de ces anciens Persans, qu'on nomme *Gavres* en Perse et qu'on appelle *Parsis* à *Surate* et aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces Peuples qui paraissaient avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du Mahométisme, au point que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le nouveau Roi de Perse de se faire Mahomé-

tans, ils le prièrent avec de grandes instances de leur permettre d'embrasser le Christianisme.

Vous voyez, mon Révérend Père, que la moisson est abondante dans ces vastes Pays, mais il faudrait, pour la recueillir, des Missionnaires également vertueux et savans, et des fonds suffisans pour les entretenir; car ce n'est point assez que les Missionnaires qu'on destinera à cette nouvelle Mission, aient beaucoup de zèle et de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non-seulement pour détruire les anciennes erreurs de ces Peuples, mais pour leur inspirer d'abord une haute estime de notre Religion. Si l'impression qu'elle fera dans leur esprit en ces commencemens est forte et vive, et qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos Mystères, je suis persuadé qu'elle ne s'effacera jamais, et qu'elle sera comme la base et le fondement solide et assuré du salut de cette Nation. Au contraire, si l'impression est faible et superficielle, leur Foi et leur Religion auront le même caractère, et l'on n'avancera guères, ou rien ne durera.

Ainsi parmi ce grand nombre d'excellens sujets d'une vertu sûre et éprouvée, dont vous pouvez disposer, il est important que vous en destiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de si grandes suites pour le Christianisme. On en doit certainement tout espérer, surtout après que les vastes Etats de l'*Indoustan*

auront été partagés entre les enfans d'*Aurengzeb*, qui règne depuis si long-temps ; car on ne doute point que ces Princes ne fussent favorables aux Missionnaires, et qu'ils ne les protégeassent ouvertement dans toutes les Provinces, principalement s'ils les y trouvaient déjà établis à la mort de leur père ; le Prince *Chalem*, qui est l'aîné, a toujours marqué beaucoup de bonté à nos Pères Portugais, qui sont à *Agra* ; il a même depuis peu appelé à *Caboul*, où il est présentement avec un corps d'armée considérable, le Père Magallens, ancien Missionnaire de *Delhi* et d'*Agra* (1), et il a ordonné aux Gouverneurs et aux autres Officiers des lieux par où ce Père passera, de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pour faire son voyage. On croit qu'il appelle ce Père à la Cour pour avoir soin des Chrétiens qui sont à sa suite. Voilà, mon Révérend Père, un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce Pays. Je vous enverrai un Mémoire plus ample et plus détaillé par la première voie que je trouverai. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

Route qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaca *et de* Gobernadour.

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'île de *Sumatra* jusqu'au

(1) Ce sont les deux Villes Capitales de l'Indoustan ou de l'Empire du Mogol.

cap de *Diamans*, c'est-à-dire, environ quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordés de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze et quinze brasses, tant qu'on ne s'éloigne point de la terre de plus de deux lieues. Au cap de *Diamans* on fait le Sud-quart-Sud-Est, et l'on découvre bientôt l'île *Polverère*, qui est fort haute et bien boisée. On peut la voir de vingt lieues, et elle n'est éloignée du cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, et toute l'île n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage est bon. A une ou deux lieues de *Polverère* on met le cap (1) à l'Est pour aller reconnaître *Poljara*; c'est une autre petite île qu'on trouve à dix-huit lieues; elle ressemble fort à la précédente, et par un beau temps la vue porte de l'un à l'autre. *Poljara* est du côté de la terre des Indes; il n'est pas nécessaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues; mais il faut se mettre entre ces deux îles pour entrer dans le vrai canal; lorsqu'on est à cette distance de *Poljara*, on voit d'un côté la terre de l'Inde, qui est basse et bordée de bois, et de l'autre on perd de vue les côtes de *Sumatra*. Qu'on mette le cap au Sud-Est-quart-Est, prenant un peu du Sud-Est pour donner juste entre deux bancs de sable, qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite

(1) C'est un terme de marine, qui signifie aller à l'Est.

Passe, qui est à l'Est, et la plus proche de *Malaca*; la grande Passe, qui est à l'Ouest, est trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de *Porcelar* du côté des Indes; mais pour ne manquer aucune des sûretés qu'on peut prendre, il faut encore reconnaître les îles d'*Aros*, qui sont à l'Ouest franc: alors on est sûr d'être dans le bon chemin, et l'on fait le Sud-Est-quart-d'Est pour gagner la côte des Indes et venir mouiller devant *Malaca*. Dans ce détroit les vents venaient ordinairement de terre pendant la nuit, et à midi ils venaient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs, les courans portaient Nord-Est et Sud-Est. On mouillait deux ou trois fois en vingt-quatre heures, et il fallait envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les îles d'*Aros* on vient reconnaître le cap de *Rochade* du côté de l'Inde, et ce cap reste à l'Est. Enfin, on achève de s'assurer de sa route par un rocher très-pointu et sans mousse ni verdure, qui reste Est-Sud-Est du cap de *Rochade*. Fesant le Sud-quart-Sud-Est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de *Malaca*, et l'on commence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malaca* est basse et couverte de cocotiers et de palmiers qui cachent la Ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'*Achen*, qui s'étendent

à plus d'une demi-lieue sur le bord de la mer. La citadelle paraît noire ; il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts, et dedans il y a une hauteur et un reste de clocher qui semble être joint à une maison blanche ; c'est ce qui paraît d'abord, et c'est à quoi l'on peut reconnaître *Malaca* : avec ce que j'en ai dit on ne saurait s'y tromper. Au sortir de *Malaca* on met le cap au Sud-quart-Sud-Est jusqu'au détroit de *Gobernadour*, et pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (1) la marée, il faut mouiller deux fois le jour ; on trouve sur le chemin les îles *Maricacai*, qui restent à la droite ; il y en a aussi sur la gauche, mais sans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le Nord en laissant le détroit de *Siucapour* à la droite ; tout y est plein d'îles, les courans sont rapides, les marées violentes, et quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit on voit une île, sur laquelle il y a trois arbres qui paraissent de loin comme trois mâts de navires ; on l'appelle l'*Ile-de-Sable* ; on la voit d'une lieue ; elle peut avoir un quart de lieue de long et cent pas de large ; elle est presque de niveau à la mer ; on la laisse à la droite, et l'on trouve seize brasses d'eau ; alors on fait l'Est, et on rencontre une autre petite île toute de sable, où il y a sept ou

(1) C'est un terme de marine qui signifie aller contre la marée.

huit arbres fort hauts et séparés les uns des autres ; on la nomme l'*Ile-Carrée*. De l'Ile-Carrée on voit l'Ile-Saint-Jean toujours à la droite ; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour ; si l'on ne trouvait que cinq brasses, il faudrait faire l'Est-quart-Nord-Est ; mais si l'on est au large et sans fond, on fait l'Est franc, sans pourtant trop s'approcher des îles qui sont sur la gauche. De là on découvre la montagne de *Ior*, et l'on est par le travers de ce petit Royaume ; enfin, en continuant cette route à l'Est on voit le cap de *Romanca*. On fait l'Est-Sud-Est et l'Est-quart-Sud-Est ; et quand ce cap reste au Nord, on fait l'Est-Sud-Est pour aller reconnaître les pierres blanches, qui sont de petites îles un peu au large ; sitôt qu'on les a vues, il faut faire l'Est quelque temps, puis l'Est-Nord-Est, et enfin, le Nord-Est et le Nord-Est-quart-Nord pour se jeter dans le golfe de *Siam*, et de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Gobernadour* a vingt lieues de long, et est fort difficile, quand on n'y a jamais passé.

LETTRE

Du Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, Ville du Royaume de Carnate, dans les Indes orientales, le 1.er Janvier 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

DANS les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquais que nos Supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle Mission au Royaume de *Carnate*, dans le voisinage et sur le modèle de celle de *Maduré*, ils m'avaient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes et les mœurs de ces Peuples sont fort extraordinaires, et qu'il est nécessaire de les connaître et de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, pour les gagner à Jésus-Christ, je crus que je devais aller m'en instruire dans le Maduré même auprès du Père François Lainez et du P. Joseph Carvalho, qui vient de perdre la vie pour la confession

sion de la Foi dans les prisons de *Tanjaour* (1). Je travaillai environ six mois avec eux dans cette Mission, et j'y baptisai huit à neuf cens personnes, dont la plus grande partie, instruits déjà par ces Pères, étaient disposés à recevoir le premier Sacrement de l'Eglise. J'y serais volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumières et des exemples de ces deux saints Missionnaires; mais nos Supérieurs me pressaient de prendre incessamment la route du Nord pour me rendre à *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*.

Après avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle Mission que j'allais établir, et l'avoir mise sous sa protection, je commençai à travailler; et, en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux Eglises proche la ville de *Cangivaron*, et je baptisai près de cent cinquante personnes. Comme on ne peut presque rien faire en ce pays sans le secours des Catéchistes, ainsi que je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois, je cherchai d'abord avec soin des sujets propres à cet important emploi, et je m'appliquai à les former. C'est une nécessité d'en avoir toujours un grand nombre; car, outre qu'il y a beaucoup de travail, le Catéchiste d'une basse *caste* (2)

(1) C'est la Ville capitale d'un Royaume de même nom, sur la côte de Coromandel (Note de l'ancienne Edition).

(2) *Caste*, dans les Indes orientales, est l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. (Note de l'ancienne Edition).

ne peut servir à instruire les Indiens d'une *caste* plus élevée. Les *Brames* et les *Choutres* qui sont les principales *castes* et les plus étendues, ont un mépris bien plus grand pour les *Parias*, qui sont au-dessous d'eux, que les Princes n'en pourraient avoir en Europe pour le plus bas Peuple. Ils seraient déshonorés dans leur pays, et déchus des droits de leur *caste*, s'ils avaient écouté les instructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc et des Catéchistes *Parias* pour les *Parias*, et des Catéchistes *Brames* pour les *Brames*, ce qui nous jette dans un grand embarras; car il n'est pas aisé d'en former, sur-tout parmi les derniers, parce que la conversion des *Brames* est très-difficile, et qu'étant fiers naturellement et entêtés de leur naissance et de leur supériorité au-dessus des autres *castes*, on les trouve toujours bien moins dociles et plus attachés aux superstitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grâce de convertir deux jeunes *Brames*, qui ont de l'esprit et un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptisés, et je les instruis avec un grand soin, dans l'espérance d'en faire un jour deux excellens Catéchistes. J'ai eu aussi le bonheur de m'attacher un Catéchiste *Parias* fort habile. Comme il a été autrefois Prêtre des Idoles, il est parfaitement instruit de tous les secrets de la Religion païenne. Et cela lui donne un grand avantage pour faire connaître à ses compatriotes le déplorable aveuglement où ils sont,

de rendre à de fausses divinités le culte qui n'est dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un Catéchiste de la Mission de Maduré me pria de me trouver à *Pouleour* pour y baptiser quelques Catéchumènes *Parias*, et pour y confesser quelques Néophytes de cette *caste*. La crainte que les *Brames* et les *Choutres* ne vinssent à savoir que j'avais fait cette démarche, et ne me regardassent comme un homme infame et indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'Apôtre saint Paul, que j'avais lues le matin à la Messe, me déterminèrent à prendre cette résolution. *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum.* (1). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit et avec de grandes précautions, et j'en baptisai neuf avec quelques habitans d'un petit Village, que je laissai remplis de joie et de consolation, de se voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps après je baptisai une *Deva Dachi* ou *Esclave divine*; c'est ainsi qu'on appelle les femmes dont les Prêtres des Idoles abusent, sous prétexte que leurs Dieux les demandent et les retiennent à leur service. Je me souviens en cette occasion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, qu'*il y aura de ces malheureuses pécheresses, qui entreront plutôt dans*

(1) II. Cor. chap. 3.

le Royaume de Dieu, que plusieurs de ceux qui se croient justes (1). Car cette *Deva Dachi* reçut le Baptême avec de si grands sentimens de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de mars de l'année passée il y eut ici une éclipse de lune. Comme les *Brames* sont les dépositaires de la science et de la doctrine parmi les Indiens, et qu'ils s'appliquent particulièrement à l'Astronomie, ils n'avaient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, et je ne le trouvai pas tout-à-fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps et la durée. J'envoyai ce type à *Cangivaron* et dans les Villes voisines; il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisément à l'heure que j'avais marquée, ce qui donna à ces Peuples une haute idée de la science des *Brames* du Nord; c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la lune nous empêche de voir le soleil, ce qui fait les éclipses, comme tout le monde sait, ces Peuples superstitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux astres et les dérobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre,

(1) Matt. chap. 11, vers. 31.

ils font, pendant ce temps-là, un charivari épouvantable, et que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en fasse autant à leurs enfans.

Quelques *Bramès* m'étant venus voir en ce temps-là, ne manquèrent pas de me parler de l'éclipse. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disait du dragon qui engloutit le soleil et la lune dans le temps que ces deux astres sont éclipsés, n'était qu'une fable grossière, dont on amusait le Peuple. Ils en convinrent aisément. *Puisque vous êtes de si bonne foi*, leur repartis-je, *permettez-moi de vous dire que, comme vous vous êtes trompés jusqu'à présent sur la cause des éclipses, vous pourriez bien vous tromper aussi en croyant que* Bruma, Vichenou *et* Routren *sont des Dieux dignes d'être adorés; puisque ces prétendus Dieux n'ont été que des hommes corrompus et vicieux, que la flatterie et la passion ont érigés en divinités.* Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucun principe; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement que cela est écrit sur leur tête, et qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paraissez étonné de ce langage nouveau, et que vous

demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures même sont les caractères de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caractères, et de vous faire connaître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le savent pas. *Mais, puisque vous ne savez pas lire cette écriture,* disais-je quelquefois à ces gens entêtés, *qui est-ce donc qui vous la lit? Qui est-ce qui vous en explique le sens, et qui vous fait connaître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caractères étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, et qu'ils sont si contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs desseins et dans leurs projets?*

Les *Brames* m'écoutaient de sang-froid, et sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tombaient, ni des conséquences ridicules qu'ils étaient obligés d'avouer. Enfin, lorsqu'ils se sentaient vivement pressés, toute leur ressource était de se retirer sans rien dire. On voit par-là quel est à-peu-près le caractère des gens de ce pays, et que la conversion des *Brames* est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas été si fréquentes qu'elles l'étaient dans les premiers mois que je me suis établi ici. J'ai souvent envoyé mes Catéchistes dans les Villages et dans les bourgades voisines, pour y annoncer le Royaume de Dieu;

mais le succès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas seulement voulu les entendre ; et il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choisies qui aient écouté la divine parole, et qui s'y soient rendues dociles. On fait souvent bien des courses et bien des voyages sans gagner personne à Jésus-Christ.

Je n'ai quitté qu'avec regret la Mission de Maduré. Ah ! quand aurai-je la consolation, mon Révérend Père, de baptiser quatre ou cinq cens personnes dans un seul jour, comme fit l'année passée, dans le *Marava* (1), le Père François Lainez ? Cet Ouvrier infatigable, avec qui j'ai eu le bonheur de demeurer quelque temps, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, m'a dit souvent qu'il ne fallait pas se rebuter, si on ne fesait pas d'abord un grand nombre de conversions ; qu'il en est à-peu-près des Missionnaires comme des laboureurs ; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut recueillir beaucoup ; que les commencemens de la Mission de Maduré, où la récolte est aujourd'hui si abondante, avaient été très-difficiles, et qu'on y avait prêché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tâche de profiter des saintes instructions que cet ancien et

(1) C'est une Principauté sur la côte de *Coromandel*, entre le Royaume de *Tanjaour* et celui de Maduré, dont elle est tributaire. (Note de l'ancienne Edition).

expérimenté Missionnaire a eu la bonté de me donner, et j'espère qu'un jour la divine semence que nous nous efforçons de répandre de côté et d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre dessein est d'établir une Mission solide, non-seulement dans le Royaume de *Carnate*, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les autres Royaumes qui nous environnent, on a jugé à propos que je prisse une connaissance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il sera plus avantageux de s'établir. C'est ce qui m'a obligé d'entreprendre un assez long voyage du côté de l'Ouest, dont je ne suis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre. Je suis avec respect, etc.

RELATION

D'un voyage que le Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, a fait à l'Ouest du Royaume de Carnate en 1701.

Le 3 Septembre de l'année 1701, je partis de *Carouvepondi*, où je fais ma résidence ordinaire, et qui n'est qu'à deux ou trois lieues de *Cangivaron*, capitale du Royaume

de *Carnate*, et je me rendis ce jour-là même, d'assez bonne heure, à *Ayenkolam*, qui était autrefois une Ville considérable, et qui n'est aujourd'hui qu'un gros Bourg. Un Chrétien que j'avais baptisé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité ; mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, et j'allai coucher plus loin dans une grande Pagode, qui est dédiée à un singe, que les Indiens adorent comme une Divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie ni caravansérails, où l'on se puisse loger quand on fait voyage, on se retire d'ordinaire dans les Temples pour y passer la nuit. Je me plaçai avec mes Catéchistes au milieu de cette Pagode ; nous y fîmes nos prières ordinaires ; et, après nous être prosternés plusieurs fois devant l'image de Jésus crucifié, que j'avais attachée à un des piliers, nous chantâmes en *Tamul* divers Cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il est si souvent déshonoré. Un des *Brames*, qui a soin de ce Temple, chagrin de voir que nous méprisions ses Idoles, et que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indignation ; mais, sans nous mettre en peine de ses reproches, nous continuâmes de chanter, jusqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je passai une très-mauvaise nuit. L'ardeur du soleil que j'avais eu presqu'à plomb sur la tête pendant tout le jour, et les mauvaises eaux que j'avais été obligé de boire, me causèrent une fièvre très-violente. Cet accident ne m'empêcha pas

cependant de me remettre le lendemain en chemin, et d'arriver à *Alcatile*, grande Ville fort peuplée, mais sale et mal bâtie, comme ont coutume de l'être presque toutes les Villes des Indes.

Je vis, les yeux baignés de larmes, de tristes restes d'une cérémonie diabolique, que les Maures (1) s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils se sont rendus maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avait peu de jours qu'une femme, ou pénétrée de douleur de la mort de son mari, ou touchée du desir de faire parler d'elle, s'était jetée dans le bûcher, sur lequel on brûlait le corps du défunt, et y avait été consumée par les flammes. On voyait encore les colliers, les bracelets et les autres ornemens de cette malheureuse victime du Démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'était faite cette triste cérémonie. On y avait même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée de ces Peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs Divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à *Alcatile* dans la maison d'un *Brame* qui adorait tous les jours le Démon sous la figure et sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette Idole élevée dans la cham-

(1) C'est le nom qu'on donne aux Mahométans dans les Indes orientales.

bre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le *Brame* vint le lendemain avec des fleurs et de l'eau pour honorer, selon sa coutume, le Dieu *Poulear*, et pour lui faire un sacrifice : mais voyant et l'Idole renversée, et une espèce d'Autel que j'avais dressé en sa place pour célébrer nos saints Mystères, il se retira, et me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte Religion. Je le fis, en effet, avec autant de paix et de tranquillité, que dans une Ville Chrétienne. Mon arrivée attira plusieurs personnes dans cette maison : ce qui me donna occasion de leur parler de Dieu et du malheur qu'ils avaient de ne pas connaître cet Etre souverain, qui est la source de tous les biens. Ils écoutèrent avec attention tout ce que je leur dis : mais ils n'en furent point touchés, et il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embrasser la Religion chrétienne. J'eus seulement la consolation de baptiser un enfant qui était à l'extrémité, et qu'on m'apporta pour lui donner quelques remèdes. Je laissai encore dans de très-bonnes dispositions un homme et une femme de la secte des *Linganistes*. Après les avoir instruits, je dis au mari qu'il fallait qu'il me mît entre les mains le *Lingan* qu'il avait au cou. Cette proposition lui fit changer de visage ; ses yeux devinrent affreux, et sa bouche demi-béante ; enfin, il me parut un autre homme ; mais comme je le pressai vivement, il obéit, et me donna son *Lingan*. Le *Lingan* est une figure monstrueuse et

abominable, que quelques-uns de ces Idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement et l'attachement qu'ils ont à une espèce de Priape, la plus infame de toutes leurs Divinités. La femme de ce *Linganiste* marqua beaucoup plus de ferveur que son mari, car elle arracha elle-même avec plaisir du cou et des bras de son fils, je ne sais quelles écritures superstitieuses qu'on y avait attachées. Je baptisai cet enfant, et je laissai le père et la mère avec trois ou quatre personnes d'un Village voisin, entre les mains d'un bon Chrétien, pour achever de les instruire et pour les préparer au saint Baptême, que j'espérais leur conférer à mon retour

Avant que de quitter *Alcatile*, j'allai voir un fameux Docteur *Linganiste*, qui s'était acquis beaucoup d'estime et de réputation dans tout le Pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parlait du Seigneur du ciel et de la terre. Après les civilités ordinaires, il me demanda si la Loi de ce souverain Maître n'était pas la véritable Religion. Je lui répondis qu'il n'en fallait pas douter, et qu'il n'y en avait point d'autre: j'ajoutai qu'il serait inexcusable, s'il n'embrassait pas cette Religion, et s'il n'en suivait pas les maximes. Il me parla de la Religion chrétienne avec éloge, et me montra même des livres qui en traitaient. Je lui dis que tout mon desir était de faire connaître à tous les Peuples cet Être souverain dont il m'avait parlé, et que je le priais de vouloir

bien m'aider dans une si sainte entreprise. *Ce travail serait fort inutile*, me repartit ce Docteur ; *l'esprit des Indiens est trop borné, et ils ne sont point capables d'une connaissance si élevée. Quoique les perfections infinies de ce souverain Etre soient incompréhensibles*, lui dis-je, *il n'y a personne qui ne le puisse connaître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Car il en est en quelque manière de Dieu comme de la mer; quoiqu'on n'en voie pas toute l'étendue, et qu'on n'en connaisse pas la profondeur, on ne laisse pas de la connaître assez pour faire des voyages d'un fort long cours, et pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller.* La comparaison lui plut ; mais je ne pus l'engager à embrasser le Christianisme, ni le porter à faire connaître le vrai Dieu. Il était à-peu-près du caractère de ceux dont parle l'Apôtre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devaient. Les mœurs de ce Docteur étaient trop corrompues, et le gros *Lingan* qu'il portait au cou était comme le sceau de sa réprobation.

J'aurais fort souhaité convertir le *Brame*, qui m'avait reçu si charitablement dans sa maison, et qui paraissait m'écouter avec beaucoup de docilité ; mais il avait trois femmes qu'il aimait, et l'attachement qu'il avait pour elles, ne lui permettait pas de suivre la lumière qui l'éclairait. La Polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obstacles qu'on ait trouvé à la conversion des Gentils.

Je laissai à *Alcatile* un de mes Catéchistes, pour instruire les Catéchumènes que j'y avais faits, et je me disposai à continuer mon voyage toujours à l'Ouest. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures et les *Marastes* (1) se fesaient de ce côté-là une cruelle guerre, et que tous les chemins étaient fermés. *Eh bien! nous prendrons la route du Nord*, repartis-je sur-le-champ à ceux qui semblaient vouloir m'effrayer; *et après que nous aurons marché quelque temps de ce côté-là, nous tournerons vers le Sud-Ouest.* On m'assura que l'embarras serait à-peu-près le même, à cause de la révolte des *Paleagarens*, qui sont de petits Princes tributaires des Maures. Je vis bien à la manière dont on me parlait, qu'on n'avait envie que de rompre mon voyage, et de m'empêcher de pénétrer plus avant dans le Pays. Ainsi, sans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me disait, j'implorai l'assistance de Dieu, et je pris la route de *Velour*, qui est à l'Ouest d'*Alcatile*.

J'entrai dans cette grande Ville, accompagné de mes Catéchistes, dont quelques-uns étaient *Brames*, et j'allai loger chez un *Brame*; ce qui m'attira beaucoup de considération, et me fit passer pour un *Sanias* (2) d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en

(1) Ce sont les sujets du fameux Sevagi, qui se rendit au dernier siècle si redoutable dans les Indes. (Note de l'ancienne édition.

(2) C'est un Religieux pénitent.

répandit, le *Durey* (c'est le Gouverneur de la Ville) accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées, me vint rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses, et sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir, et il me parut, autant que j'en pus juger par ses discours, n'être pas éloigné du Royaume de Dieu. La forteresse de *Velour* est une des plus considérables de tout le Pays. Les Officiers de ce poste important étaient alors brouillés avec les principaux *Brâmes* de la Ville. Le Gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieraient pas bientôt, et s'ils ne s'uniraient pas entr'eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur était absolument nécessaire, et que s'ils voulaient suivre mes conseils, ils la feraient incessamment, puisque les Maures qui les environnaient de toutes parts ne cherchaient qu'à profiter de leurs divisions ; que quelques *Marastes* avaient déjà pris leur parti, et qu'on ne devait pas douter qu'un plus grand nombre ne suivît dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le Gouverneur, content de ma réponse, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, et m'avoir assuré de sa protection. Les *Brames* ayant fait réflexion aux avis que j'avais pris la liberté de leur donner, se réconcilièrent avec les Officiers de la forteresse, et firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au Gouverneur, qui fut si content de ma conduite, qu'il eut la bonté de

me donner une maison, et de m'en mettre lui-même en possession, en me marquant qu'il ferait dans la suite quelque chose de plus pour moi. Il m'appela quelques jours après, pour savoir mon sentiment sur la maladie de sa femme, qui était incommodée depuis long-temps. Je vis cette Dame, je lui parlai de Dieu, et de la nécessité qu'il y a de se sauver : elle m'écouta avec attention, et je la laissai dans de très-bonnes dispositions pour notre sainte Religion.

Comme les Maures infestaient tout ce Pays, et qu'ils fesaient souvent des courses jusqu'aux portes de *Velour*, on n'y parlait que de guerre, et on n'était occupé que des préparatifs qu'on fesait pour se défendre, et pour repousser les ennemis ; ainsi je ne crus pas devoir penser alors à aucun établissement dans cette grande Ville. Je baptisai seulement douze ou quinze *Parias* que je trouvai suffisamment instruits ; et après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laissai là, quelques Catéchumènes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'Ouest.

Le Pays est beau et agréable, et il me parut assez peuplé. Mais il l'était bien davantage avant que les Maures s'en fussent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étaient répandues dans la campagne, ne me causèrent aucun embarras. Je vis sur ma route plusieurs petites Villes, et entr'autres *Palliconde*, dont la situation est admirable. Les

Rajas Putres, qui sont Seigneurs de ces Villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces Princes, dont la *Caste* est fort illustre, sont venus du Nord s'établir en ce Pays, et s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embrassé les intérêts. Je me suis souvent entretenu avec ces *Rajas*, et ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auraient de la joie de voir quelque Missionnaire s'établir dans leurs Etats.

Je passai ensuite par la petite ville de *Kuriyetam*, et j'allai loger chez un Marchand. Je fis tous les exercices de notre sainte Religion dans sa maison, et j'annonçai Jésus-Christ à sa nombreuse famille et à plusieurs autres personnes qui n'en avaient point entendu parler. Ce Marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs et du *sanbrani*, qui est une espèce d'encens, pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurais eu plus de joie s'il s'y était offert lui-même ; mais le temps n'était pas venu, et j'espère que Dieu achevera ce qu'il semble avoir commencé pour la conversion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à *Erudurgam*. C'est une Ville située auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent presque d'une extrémité à l'autre la grande Péninsule de l'Inde, qui est en-deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette Ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de si grandes conquêtes dans les Indes, surprenait autrefois les Villes et les forteresses sous un habit

de *Sanias*, c'est-à-dire, sous un habit semblable à celui que je portais. Je dis aux Officiers que je n'avais point d'autre dessein en venant à *Erudurgam* que d'y faire connaître le véritable Dieu, et de retirer les Peuples de la profonde ignorance où ils étaient sur leur salut. On se contenta de cette réponse, et après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laissa enfin entrer. Dès le soir même, un Docteur Mahométan me vint voir, avec quelques *Brames* idolâtres. C'était un homme qui avait de l'étude et de la capacité. Il me fit plusieurs questions fort spirituelles; il parlait la langue *Tamul* avec beaucoup de facilité et d'élégance, et je n'en fus pas surpris, quand on m'eut appris qu'il était du Royaume de *Tanjaour*. Il me parut, par toutes ses manières, être un fort honnête homme, et mériter l'estime qu'on avait pour lui. J'aurais fort souhaité le gagner à Jésus-Christ, et l'attacher à notre sainte Religion; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu-là, ce Docteur était Maure, c'est-à-dire, un homme beaucoup plus éloigné du Royaume de Dieu, que ne le sont les Païens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me fallait traverser des montagnes presque inaccessibles. Les Catéchistes que j'avais envoyés de ce côté-là en avaient été effrayés plus d'une fois. Ils me disaient que les Princes qui sont au-delà de ces hautes montagnes, étaient en guerre, et qu'il n'était pas de la prudence de s'exposer dans un temps

si dangereux à aller dans un Pays qu'on ne connaissait pas. Les Indiens sont naturellement timides, et tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à *Peddu-Nayaken-Durgam*. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi journée d'*Erudurgam* jusqu'à cette Ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois et par des montagnes affreuses, sans savoir où nous allions, parce que nous étions égarés. Outre la faim et la lassitude, dont nous étions accablés, les tigres et les autres bêtes féroces, dont ces montagnes sont pleines, nous donnaient de grandes inquiétudes. Dans cette extrémité nous nous mîmes en prières, et nous eûmes recours à la sainte Vierge qui sembla nous exaucer; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au Village voisin.

Après nous être un peu délassés, nous passâmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avait fait tant de peur, et nous traversâmes un gros bourg sans trouver personne, parce que tous les habitans avaient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couraient la campagne : enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Peddu-Nayakendurgam*, petite Ville, mais alors si peuplée, parce que les habitans des lieux circonvoisins s'y étaient réfugiés, que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y passâmes la nuit avec beau-

coup d'incommodité, et j'allai le lendemain à la forteresse pour saluer le Prince. On m'arrêta à la porte, et je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques *Brames*, qui me firent diverses questions, et qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui présentai quelques fruits du Pays, et un peu de Jais, que les Indiens regardent comme quelque chose de précieux. Le Prince était assis, et avait devant lui une espèce de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il était, j'étendis ma peau de tigre à terre, selon la coutume de ce Pays; je m'assis ensuite, et je lui exposai le sujet de mon voyage, à peu-près en ces termes. *Je n'ai quitté mon Pays, Seigneur, et je ne me suis rendu ici, avec des peines et des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténèbres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des Divinités, qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le ciel et la terre; c'est ce souverain Maître de l'Univers que tous les hommes doivent connaître, et à qui ils doivent être soumis; c'est sa Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux; et c'est cette Loi sainte dont je viens instruire vos Peuples. S'ils l'embrassent et s'ils la gardent avec fidélité, on ne*

verra plus parmi eux ni troubles, ni divisions, ni violence, ni injustice : la charité, la douceur, la piété, la justice, et toutes les autres vertus seront la règle de leur conduite. Soumis et fidèles au Prince qui les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils doivent au souverain Seigneur et parviendront par-là à la souveraine félicité. Après lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, et lui avoir donné une grande idée de la morale Chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit avec bonté, me fit trouver un logement commode pour ma demeure, et ordonna à un de ses Officiers de me donner, à moi et à mes gens, tout ce qui serait nécessaire ce jour-là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes montagnes dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le Pays que de la langue *Talanque* ou *Canaréenne*. Je trouvai cependant auprès de cette Ville un gros bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y étaient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Bramenati* me visitèrent ; c'est le nom qu'on donne aux femmes des *Brames*. Elles me firent plusieurs questions, et entr'autres elles me demandèrent si leurs maris qui avaient entrepris de longs voyages, réussiraient, et s'ils seraient bientôt de retour en leur Pays. Je leur répondis que je n'étais point venu pour les tromper, comme fesaient tous les jours leurs faux Docteurs, qui les séduisaient par les fables qu'ils leur débitaient avec tant

de faste et d'ostentation ; mais que mon dessein était de leur enseigner le chemin du Ciel, et de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir, et pour acquérir les biens éternels. Elles m'écoutèrent avec attention, me saluèrent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avaient fait d'abord, et se retirèrent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demandèrent à se faire instruire, et qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes Catéchistes pour les disposer au saint Baptême, et à leur promettre que je repasserais par leur Ville à mon retour.

J'allai ensuite à *Bairepalli* ; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à *T'ailur* ; c'est une petite Ville qui appartient à une autre *Paleagaren*. La forteresse en est assez bonne ; j'y dis la Messe, et j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers, et qui me parut avoir un véritable desir de son salut, quoiqu'il fût de la secte des *Linganistes*. Je passai ensuite par *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de *T'ailur*. *Sapour* était autrefois une Ville fort peuplée ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un Village, où plusieurs *T'amulers*, qui s'y sont retirés depuis long-temps, m'écoutèrent avec plaisir, et me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se

faire instruire de notre sainte Religion.

J'arrivai le même jour à *Coralam*, dont les Maures se sont rendus maîtres depuis peu de temps. *Coralam* a été une Ville des plus considérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat et de la splendeur qu'elle avait autrefois, elle ne laisse pas d'être encore fort grande et fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer; et encore plus à y trouver une maison. Les personnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaisir parler de Dieu, sur-tout les femmes, qui me marquèrent qu'elles étaient disposées à suivre la Religion que je leur prêchais, pourvu que leurs maris l'embrassassent; car c'est la coutume en ce Pays, que les femmes suivent la Religion de leurs maris. Aussi le principal soin d'un Missionnaire est de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maison, que n'en pourraient faire les plus fervens Catéchistes.

J'eus de longs entretiens avec un *Brame*, qui me fit diverses questions, et qui me parla beaucoup du Dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les sentimens qu'il avait de la Divinité, étaient ridicules et extravagans. Tantôt il assurait que *Bruma* avait un corps, et tantôt qu'il n'en avait point. *Si Bruma a un corps*, lui disais-je, *comment est-il partout ? Et s'il n'en a point, comment osez-vous assurer que les Brames sont sortis de son front, les Rois de ses épaules, et les autres Castes des autres parties de son corps ?* Cette objection l'embarrassa, et

l'obligea de se retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Ce Maure qui avait beaucoup voyagé, et qui avait demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement; et élevant sa voix, s'écria que j'étais un *Pranguis*. (1) Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutais pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, et je ne me trompai pas.

Un des Principaux de la Ville m'avait offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de notre sainte Religion, et plusieurs personnes m'avaient promis de se faire instruire ; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avait dit, l'idée que j'étais un *Pranguis*, fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entièrement changés à mon égard. Ils me traitèrent cependant toujours avec honneur; mais ils me firent dire que le temps n'était pas propre à faire un établissement; que le Gouverneur devait bientôt changer ; qu'il fallait attendre son successeur, et savoir sur cela ses sentimens, dont on ne pourrait s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disaient n'était qu'un honnête prétexte dont ils se servaient pour retirer la parole qu'ils m'avaient donnée, et pour se défaire de moi. Quelque

(1) C'est-à-dire un homme infame, tel que les Indiens regardent les Européens.

envie

envie que j'eusse de commencer un établissement à *Coralam*, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crus pas devoir demeurer plus long-temps dans un lieu, où le soupçon que j'étais *Pranguis* pouvait avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvais alors au milieu des terres, c'est-à-dire, également éloigné de la côte de *Coromandel* et de celle de *Malabar*. J'aurais bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'Ouest ; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, et la saison des pluies qui approchait, m'obligèrent d'aller au Nord chercher chez quelque *Paleagaren*, ce que je ne devais pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc *Coralam*, et le lendemain je m'arrêtai à *Sonnakallu*. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le *Paleagaren*, parce qu'il avait une grosse fluxion sur les yeux ; mais je saluai son premier Ministre, qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre sainte Religion à plusieurs personnes, qui me parurent être touchées de ce que je leur disais, et qui me prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire.

De là je vins à *Ramasa-mutteram*, qui est une Ville assez considérable ; mais avant que d'y entrer, nous nous arrêtâmes, mes gens et moi, pour nous reposer. A peine nous étions-nous assis, qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour savoir qui nous

étions, et quels étaient nos desseins. Nous les lui expliquâmes, et nous lui dîmes que nous étions des serviteurs du souverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connaître aux habitans de cette Ville, et pour leur apprendre le chemin du Ciel, dont ils étaient fort éloignés. J'ajoutai que si quelque personne charitable voulait nous aider à bâtir en ce lieu-là un Temple à ce souverain Maître, je m'y arrêterais quelque temps, et que j'y laisserais ensuite quelqu'un de mes disciples pour instruire ceux qui voudraient embrasser notre sainte Religion. La veuve goûta cette proposition. Elle m'offrit d'abord une petite maison qu'elle avait hors de la Ville. Je lui remontrai que si nous étions dans la Ville même, nous y ferions nos fonctions avec plus de commodité pour nous, et avec plus d'avantage pour les habitans. Elle me répondit que j'avais raison, qu'elle en voulait faire la dépense, et que je n'avais qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour consommer cette affaire. Je la remerciai de sa bonne volonté, et je lui promis de lui faire savoir de mes nouvelles.

Je me rendis ensuite à *Punganour*, grande Ville et très-peuplée, mais sale et mal bâtie, quoiqu'elle soit la Capitale de tout le Pays. Dès le lendemain, j'allai trouver l'*Alvadar*, qui est le premier Ministre, et comme le maître du Royaume, le Roi étant un jeune Prince qui se tient presque toujours enfermé dans la forteresse avec la Reine sa mère.

L'*Alvadar*, qui était environné de plusieurs *Brames*, me reçut avec civilité. Je le priai de me présenter au Roi, il me dit que le temps n'était pas propre, et qu'on ne pourrait le voir qu'après que la Fête que l'on célébrait avec grande solennité serait passée. Ce retardement m'obligea de demeurer à *Punganour* plus long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jésus-Christ au milieu de cette grande Ville : on m'écouta ; mais comme la plupart des habitans sont de la secte des *Linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfans, et un jeune homme d'un beau naturel, qui était au service d'un Seigneur Maure, et qui résolut de quitter son maître pour se retirer dans son Pays, et pour y faire profession de la Religion chrétienne.

Il y avait près de quinze jours que j'étais à *Punganour*, lorsque l'*Alvadar* m'envoya la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu dans le lieu que je voudrais choisir. Mon desir était de parler au jeune Roi et à la Reine sa mère, dans l'espérance que je pourrais gagner à Jésus-Christ cette Princesse, dont on m'avait fait de grands éloges. Mais, quelques efforts que je fisse, je ne pus avoir l'honneur de les voir. Un *Tamuler*, homme d'esprit, m'assura que ce refus venait de la crainte qu'avait l'*Alvadar* que je ne fisse quelques reproches au Roi sur le *Lingan* qu'il portait depuis quelques années ; mais je suis persuadé que si j'eusse pu faire

quelques présens à ce Prince et à la Reine sa mère, on n'aurait fait aucune difficulté de m'introduire en leur présence, et de me procurer l'audience que je demandais.

Avant que de sortir de cette grande Ville, je baptisai trois enfans de la femme dont jai parlé. Pour elle, comme elle avait porté long-temps le *Lingan*, je crus qu'il la fallait éprouver plus long-temps, aussi-bien que son fils aîné, que je pris à mon service, dans l'espérance d'en faire un jour un excellent Catéchiste. Car, outre qu'il entendait déjà plusieurs langues, il savait fort bien lire et écrire en *Tamul*. Pendant que je me disposais à baptiser ces trois Catéchumènes, dix ou douze *Tamulers* entrèrent dans la chambre où se devait faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avaient chacun à la main quelqu'un des instrumens dont on se sert pour bâtir : je crus qu'on me les envoyait pour mettre la main à l'œuvre, et pour élever une Eglise au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venaient à ce dessein : *Nous le souhaiterions fort*, repartirent ces bonnes gens, *et nous nous ferions un grand plaisir de contribuer à une si sainte œuvre ; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras, et nous sommes bien fâchés de ne pouvoir faire davantage*. Je les remerciai de leur bonne volonté, et je les priai de la conserver pour quelqu'autre occasion. Ils assistèrent au baptême des trois Catéchumènes, dont ils furent fort édifiés, et me conjurèrent de leur laisser un de mes

Catéchistes pour les instruire, ce que je fis avec plaisir.

Mon dessein était en quittant *Panganour* d'aller à *Terapadi*. C'est une fameuse Pagode du côté du Nord, où les Gentils vont en pélerinage de toutes les parties des Indes, et y portent des présens considérables; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y allaient en foule en ce temps-là, je pourrais rencontrer quelqu'un qui me ferait passer pour *Pranguis*, et qui par-là détruirait entièrement l'œuvre de Dieu. Ainsi je pris le parti de revenir à *Tailur*: ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui désolaient tout ce Pays-là. après avoir marché assez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant aperçu, vint s'asseoir assez près de moi. Je lui parlai de son salut et du danger où elle était de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire et de grands sentimens de piété. Elle comprenait parfaitement tout ce que je lui enseignais, et me le répétait avec beaucoup de fidélité, ce qui me fesait bien voir que pendant que mes paroles frappaient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisait intérieurement, et lui fesait goûter tout ce que je lui disais. Elle me marqua un desir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités et âgée de près

de cent ans, elle ne pourrait se transporter en aucune Eglise des Chrétiens; qu'ainsi elle serait dans un danger évident de ne jamais recevoir ce Sacrement, qui est nécessaire au salut; que je ne devais pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grâce qu'elle demandait, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, et je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avait conduits, elle et moi, par une Providence si particulière. Le baptême sembla donner de nouvelles forces à son corps, et remplit son ame d'une joie et d'une consolation si sensibles, qu'elle ne le pouvait exprimer.

Je logeai à *Tailur* chez mon ancien hôte, qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible. Quoiqu'il fût *Linganiste*, je le laissai dans de fort bonnes dispositions. S'il se fait Chrétien, comme il me l'a promis, je suis assuré qu'il gagnera à Jésus-Christ un grand nombre de ses compatriotes, et que sa famille, qui est très-nombreuse, suivra son exemple.

Je repassai par *Peddu-Nayakendurgam*, et j'y laissai deux de mes disciples, parce que c'est un Pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, et qui m'avouèrent de bonne foi, qu'au milieu des bois et des montagnes dont ils étaient environnés, ils étaient comme des bêtes. *Ecoutez-moi*, leur dis-je, *et je vous appren-*

drai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au Royaume céleste, et pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumière que je vous présente, et laissez-vous conduire. Quelques-uns me promirent de se faire instruire par ceux que je leur laissais : il y en eut d'autres qui m'avouèrent ingénument que le Royaume dont je leur parlais n'était pas fait pour eux, et qu'ils n'y devaient pas penser. Ce n'était pas le temps de les désabuser d'une erreur si grossière, parce que le but de mon voyage n'étant que de découvrir le Pays, et de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la Foi, je ne m'arrêtais dans les mêmes lieux par où je passais, qu'autant qu'il était nécessaire pour prendre ces connaissances.

En passant par *Velour*, j'avais promis à quelques Catéchumènes de les baptiser à mon retour, si je les trouvais suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposais, et à l'état où se trouvait cette Ville. Les Maures qui avaient dessein depuis long-temps de s'en emparer, la tenaient comme bloquée, et couraient tout le Pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étaient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au Capitaine qui commandait ce petit corps. Il me regarda avec fierté, et me reçut d'abord assez mal ; mais il s'adoucit dans la suite, et me

renvoya le lendemain assez honnêtement. Je n'entrai point dans *Velour*, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auraient pas manqué de me chagriner ; mais je pris le chemin d'*Alcatile*, où j'arrivai heureusement, et où j'appris que les Catéchistes que j'avais laissés à *Velour* avaient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils étaient étaient tombés entre leurs mains par leur imprudence, et qu'après avoir été pillés et dépouillés, ils avaient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup ; mais j'adorai la divine conduite du Seigneur sur nous, et je me soumis à sa sainte volonté.

Je fis quelques Catéchumènes à *Alcatile*, et j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la Ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la Fête d'une de leurs plus fameuses Divinités. Je logeais chez un homme fort entêté de ses faux Dieux et fort zélé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre Religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportait tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, et le Démon qu'il adorait dans le Temple qu'il avait fait bâtir devant sa maison ; mais je lui dis que ces deux cultes étaient incompatibles, qu'on ne pouvait servir deux maîtres, accorder la lumière avec les ténèbres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable dont la conversion aurait des suites très-avantageuses

pour la Religion. Je ne quittai qu'à regret *Alcatile*, mais il était temps de me rendre à *Carouvepondi*, qui est le lieu d'où j'étais parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des Missionnaires et envoyer des Catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces Pays ensevelis depuis tant de siècles dans les ténèbres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans qui s'emparent peu-à-peu de tous ces Royaumes n'obligent ces Peuples à suivre leur malheureuse Religion. Rien n'édifie davantage ces Idolâtres, et ne les engage plus fortement à embrasser la Religion chrétienne, que la vie austère et pénitente que mènent les Missionnaires. Un Missionnaire de *Carnate* et de *Maduré*, ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson, toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit user que rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, si l'on veut faire quelque fruit, parce que ces Peuples sont persuadés que ceux qui instruisent les autres et qui les conduisent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas ! que nous serions heureux si par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la conversion d'un Idolâtre ! Pendant que j'ai travaillé dans le *Maduré* à la conversion des ames, trois ou

quatre baptêmes répondaient à un jeûne ; depuis que je suis dans cette nouvelle Mission, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'est encore beaucoup ; mais j'espère de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre de jeûnes, et que dans quelques années il les surpassera infiniment. C'est ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moisson si abondante nous remplissions les greniers du père de famille en nous acquittant parfaitement des devoirs qui sont attachés à notre vocation et à notre ministère.

LETTRE

Du Père Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 Février 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une par-

faite reconnaissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premières marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Père Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, et quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre débarquement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit Royaume de *Maravas*, qui est une dépendance de la Mission de *Maduré*. Vous avez souvent entendu parler de cette Mission comme d'une des plus saintes et des plus glorieuses à Jésus-Christ que nous ayons dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, et je puis vous assurer par tout ce que j'ai vu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail et la Croix, trouvent ici de quoi se satisfaire pleinement, et le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus-en-plus. Le Père Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois près de onze cens personnes, et le Père Lainez, dans le *Maravas*, en vingt-deux mois, près de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, et bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le secours du Seigneur, faire bientôt quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas même ici tout-à-fait sans quelque espérance du martyre qui est la couronne de l'Apostolat. Deux de nos Pères viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jésus-Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de misère et d'épuisement le 14 Novembre dernier ; c'est le Père Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison était le Père Bertholde. Ils avaient été arrêtés dans la persécution sanglante qui s'est élevée depuis peu contre les Chrétiens dans le Royaume de *Tanjaour*, qui est assez proche de Pondichery. Vous ne sauriez croire, mon Révérend Père, combien on se sent animé à souffrir et à porter avec joie le travail et les peines attachées à son emploi, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir espérer qu'on ne sera point abandonné de sa grâce toute-puissante, et qu'on est destiné peut-être à verser son sang pour la cause de Jésus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, et qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints Religieux dont nous sommes les frères, qu'à ce que pourraient attirer sur nous nos misères et nos fréquentes infidélités.

Je me donne présentement tout entier à apprendre la langue Malabare, afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle Mission de *Carnate*, que nos Pères Français viennent d'éta-

blir sur le modèle de celles des Jésuites Portugais. Je compte beaucoup, sur-tout dans ces commencemens, sur le secours des Catéchistes qui savent la langue et qui sont faits aux usages du Pays ; mais on n'en a pas autant qu'on voudrait, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur ministère sans quitter toute autre sorte de travail, et qu'ainsi c'est à nous à les nourrir et à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudrait que les aumônes d'Europe fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos Pères disent ici que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un Catéchiste. Si donc par vous-même, mon Révérend Père, ou par vos amis, vous pouvez nous en procurer plusieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'Infidèles vous auront, et à eux, l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en dirai pas davantage, persuadé par le zèle que vous avez pour la gloire de Dieu et pour l'avancement de la Religion, que vous nous ménagerez tous les secours qui dépendent de vous, et que vous ferez valoir la cause de nos pauvres Infidèles, autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui n'a pas cru trop faire en le versant pour les racheter. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Révérend Père Tachard, Supérieur Général des Missionnaires Français de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 Février 1702.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu l'honneur de vous écrire du Cap-Vert ce qui s'était passé depuis notre départ du Port-Louis (1). Je continue, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Vert, il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'île d'*Anjouan*, qui est au Nord de la grande île de *Madagascar*. Les habitans d'*Anjouan*, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur île *Zoanï*, dont les Européens en y ajoutant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces Insulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans se font ordinai-

(1) Cette lettre a été perdue, on ne sait point à qui elle avait été confiée.

rement sentir au mois d'Août et de Septembre sur les côtes de l'*Indoustan* (1), il est dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'Octobre ; ainsi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devait l'espérer, nous fûmes obligés de demeurer assez long-temps à l'île *d'Anjouan*, et plus long-temps encore à la hauteur du ving-un et du vingt-deuxième degré de latitude Septentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la saison propre à mouiller dans la rade de *Surate*.

Le séjour que nous fîmes à *Anjouan*, nous donna le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, sa véritable latitude. Dans la partie de l'Ile la plus Septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est d'onze degrés cinquante minutes, et ainsi le milieu de l'Ile est à douze degrés de latitude Méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire qu'il n'y avait pas long-temps qu'un vaisseau anglais, faute de savoir la latitude de l'île d'*Anjouan*, avait échoué à *Mayote*, qui est une Ile vers le Sud, éloignée de plus de 14 ou 15 lieues de celle d'*Anjouan*. Il y a sept ans que le même malheur serait arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pièces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eût sauvé ; le danger fut très-

(1) On donne le nom d'*Indoustan* à cette vaste étendue de Pays qui est entre le fleuve Indus et la rivière du Gange.

grand, et l'on voyait déjà les rochers sous le vaisseau, qui se serait infailliblement brisé, parce que les courans le portaient à terre. Cette erreur vint de ce que les Pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali*, quoique l'île de *Moali* soit plus Septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues de marine que celle de *Mayote*.

Le 4 d'Août, vers les onze heures du matin, le soleil s'éclipsa presque entièrement. Je ne vous envoie point le Type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin*; mais j'espère vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type est singulier, en ce que, par une méthode dont je ne sache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur et la durée de cette éclipse solaire, et tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'île d'*Anjouan* et les rafraîchissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau, presque aussitôt qu'on les eut mis à terre; mais un grand nombre de ceux qui se portaient le mieux, tombèrent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du Pays, qui sont très-violentes; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraîchissans, et bu sans discrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fièvres étaient malignes, accompagnées de grands dévoiemens et de transports au cerveau. Ces maladies naissantes dont nous craignions les suites,

parce qu'elles pouvaient devenir contagieuses, nous firent quitter cette Ile agréable et fertile beaucoup plutôt que nous n'eussions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'Août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas ; car à peine eûmes-nous fait sept ou huit lieues que le calme nous prit. Les courans nous portèrent vers l'île de *Moali*, et nous obligèrent à passer à l'Occident de l'île de de *Comore* ou d'*Angasie*, la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de Providence spéciale pour deux pauvres Anglais, qui étaient dans cette Ile depuis deux ans, dénués de tout, et abandonnés aux insultes et à la cruauté d'un Peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque chose qui nous manquait ; on mit en panne, et on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenait, nous fûmes fort surpris d'y voir deux hommes tout nus, décharnés et moribonds. L'un était âgé d'environ trente ans ; l'autre ne paraissait pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils avaient fait naufrage à l'île de *Mayote*, dont nous avons déjà parlé. Le premier était dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'était perdu il y avait près de trois ans ; et l'autre venait de *Boston*, (1) où il s'était engagé avec des Flibustiers Anglais. Ces deux vaisseaux

(1) C'est la Capitale de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale.

avaient péri, parce que les Pilotes avaient pris l'île de *Mayote* pour celle de *Moali*. Ceux des passagers et de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traités par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées, aux uns, par le mauvais air, ou par la débauche, et aux autres, par la tristesse et par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes, les barbares, qui ne les craignaient plus, cherchèrent bientôt les moyens de leur ôter les biens et la vie.

Il y avait parmi ces malheureux sept Français et trois Allemands; le reste était Anglais ou Hollandais. Comme leur nombre diminuait chaque jour, et qu'ils se voyaient mourir de misère l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir, à quelque prix que ce fût, de cette île, dont ils ne pouvaient pas espérer qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais les tirer, le port étant inaccessible à ceux même d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent, des débris de leurs navires, une chaloupe assez grande pour les porter, avec des sommes d'argent considérables qui leur restaient. Ils devaient mettre le lendemain à la voile, quand le Roi du pays, qui eut quelque soupçon de ce qui se passait, leur envoya demander leur chaloupe, qu'il trouvait, disait-il, fort à son gré. Ce n'était visiblement qu'un prétexte pour les arrêter, et pour se rendre

maître de leur argent. Les Européens, qui se trouvèrent alors assemblés dans une cabane, sur le bord de la mer, tinrent conseil, et furent tous d'avis de refuser le Roi de *Mayote* le plus honnêtement qu'ils pourraient. Ils virent bien qu'après cette démarche on ne chercherait qu'à les perdre, et qu'ainsi il fallait qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étaient aperçus que la poudre leur manquait, parce qu'ils n'allaient plus à la chasse, les environnèrent en foule, et les attaquèrent avec furie dans leur cabane, où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'était environnée que de grosses nattes, et qu'elle n'était couverte que de paille et d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aisément le feu, et y brûlèrent la plupart de ces misérables. Ceux qui échappèrent à demi-grillés ne furent pas plus heureux; car on les mit brutalement à mort. Ainsi, de toute cette troupe il ne resta que trois Anglais, qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la fureur du combat et du carnage fut passée. On eut pitié d'eux, et on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menèrent à *Angasie*.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le Roi de la partie occidentale de l'île où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ses dépens; mais s'étant bientôt lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoi vivre comme ils pourraient. Pendant une année et demie ils se nourrirent du fruit du cocotier, et

du lait qu'ils tiraient des vaches, quand ils pouvaient les trouver à l'écart ; après quoi un des trois ne pouvant pas soutenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade et mourut. Ses deux compagnons se mirent en devoir de l'enterrer ; mais comme si la terre eût dû être profanée par la sépulture d'un Européen, les habitans d'*Angasie* ne voulurent pas le leur permettre, et les obligèrent de le jeter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglais, qui racontèrent leurs disgrâces aux Officiers de notre vaisseau. Ils étaient sur le rivage de l'île d'*Angasie* quand notre chaloupe y aborda ; ils ne dirent rien jusqu'à ce que la voyant se remettre en mer, ils se jetèrent à la nage, et firent tant d'efforts, toujours criant qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut, et on les mena à bord, où, ayant compassion de ce qu'ils avaient souffert et de l'état pitoyable où ils étaient encore, chacun se fit un devoir de les soulager, et de leur donner des vivres et des habits. Quand nous fûmes arrivés à *Surate*, le plus âgé se retira chez les Anglais ; l'autre ayant déclaré que son père était Hollandais, quoiqu'il fût établi à *Boston*, alla loger chez les Hollandais.

Depuis *Angasie* jusqu'à *Surate* nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquèrent pas de secours. Le Père Petit, mon compagnon, demeurant assidument auprès d'eux à les servir et à leur inspirer des sentimens propres à l'état où chacun se trouvait, il ne

fut pas long-temps sans être attaqué lui-même d'une fièvre très-maligne. Il m'édifia par sa résignation et par sa patience dans la maladie, autant qu'il avait fait auprès des malades par son courage et par sa charité. A ces dernières maladies près, qui nous emportèrent sept ou huit personnes, nous fîmes la plus heureuse navigation et la plus tranquille, en tout sens, dont j'aie jamais entendu parler ; point de tempêtes, point de calmes fâcheux, l'union et la bonne intelligence furent toujours si grandes entre les Officiers et les personnes qui passèrent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne se sépara les uns des autres qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirèrent furent deux jeunes Pères Capucins, qui nous avaient charmés dans tout le voyage par leur douceur, leur honnêteté et leur zèle. Nous avions aussi avec nous deux Pères Carmes déchaussés de Flandres, pour lesquels M. le Nonce s'était intéressé. Ils le méritaient ; car on ne saurait voir deux Religieux plus vertueux et plus recueillis ; ils nous donnèrent en particulier des marques très-touchantes de leur confiance et de leur amitié.

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps. Les Forbans Anglais qui désolent ces mers depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils y exercent, venaient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands Mahométans, à qui ces vaisseaux appartenaient, irrités de tant de pertes, pré-

tendaient en rendre responsables les Nations de l'Europe, établies à *Surate*, c'est-à-dire, les Français, les Anglais et les Hollandais. Les avanies qu'on leur fesait nous obligèrent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 d'Octobre 1701, pour aller à *Calecut*. Nous passâmes par *Goa*, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'Apôtre des Indes saint François Xavier. Ce tombeau est richement orné, et il n'y a que deux ans que Monseigneur le Grand-Duc de Toscane, ce Prince si sage et si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique piédestal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de saint François Xavier sont représentées avec une beauté et une délicatesse merveilleuses.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à *Ternepatan*, petite bourgade située sur une petite rivière, où nous mouillâmes et où nous trouvâmes le Pontchartrain, vaisseau de la Royale Compagnie de France, qui venait de l'île de *Mascarin* (1), et qui avait rencontré au cap de *Comorin* un forban Anglais de quarante pièces de canon. Ce forban, qui avait un nombreux équipage et tous ses canons dehors, avait donné une chaude alarme à M. du Bosc, Capitaine du Pontchartrain, et était venu sur lui jus-

(1) Cette île est à l'Orient de la grande île de *Madagascar*. Elle appartient aux Français, qui lui ont donné le nom de l'île de Bourbon. (Note de l'ancienne Edition).

qu'à la demi-portée du canon ; mais ayant aperçu tout l'équipage du Pontchartrain sur le pont, et en résolution de se bien défendre, il s'était retiré, et était allé mouiller à une lieue plus loin.

C'est ici qu'il nous fallut quitter le vaisseau la Princesse, sur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point sans regret, parce que nous avions encore à doubler le cap de *Comorin*, ce qui n'est pas aisé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre-à-terre. Nous nous embarquâmes à *Termepatan* pour *Calecut*, qui n'en est éloigné que de dix lieues. *Calecut* a été autrefois une Ville célèbre, et la Capitale d'un Royaume de même nom ; mais ce n'est aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie et assez déserte. La mer, qui, depuis un siècle, a beaucoup gagné sur cette côte, a submergé la meilleure partie de l'ancienne Ville, avec une belle forteresse de pierres de taille qui y était. Les barques mouillent aujourd'hui sur leurs ruines, et le port est rempli d'un grand nombre d'écueils qui paraissent dans les basses marées, et sur lesquels les vaisseaux font assez souvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de *Calecut*, qu'ils conservèrent jusqu'à ce que les *Naïres*, qui sont les Gentilshommes et les meilleurs soldats du pays, voyant que les Hollandais attaquaient de tous côtés les Portugais, et leur enlevaient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur côté,

et se remettre en possession de *Calecut*. Ils y trouvèrent plus de cent pièces de canon de fonte, dont ils jetèrent une partie dans un lac voisin, et portèrent l'autre au nombre de trente ou quarante pièces, à une demi-lieue dans les terres pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Castes* (1), comme dans le reste des Indes. Ce sont à-peu-près les mêmes coutumes, et sur-tout le même mépris pour la Religion et pour les manières des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs, et ce que j'avais eu de la peine à croire, c'est que parmi ces Barbares, au moins dans les *Castes* nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris. Il s'en est trouvé qui en avaient eu tout à-la-fois jusqu'à dix, qu'elles regardaient comme autant d'esclaves qu'elles s'étaient soumis par leur beauté et par leurs charmes. Ce désordre qui a quelque chose de monstrueux, et plusieurs autres que ne connaissent point leurs voisins, et qui règnent parmi ces Peuples, sont fondés dans leur Religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens Païens, ne rien faire que ce qu'ont fait les Dieux qu'on adore dans le *Malleami*.

Les Jésuites avaient une belle Eglise à *Calecut*, que le Prince du pays s'avisa, il y a quelque temps, de faire abattre, en haine

(1) Les *Castes* sont dans l'Inde quelque chose de comparable à ce qu'étaient les Tribus parmi les Juifs. (Note de l'ancienne édition.)

des

des Portugais. Mais l'illustre Comte de Villaverde, alors vice-Roi des Indes, l'a obligé de la rebâtir ; elle n'était pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le Père Petit a commencé les premières épreuves de la vie austère qu'il doit mener dans le *Maduré*, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du riz, et ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, et quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avait eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, et il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à *Calecut*, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (1), qui nous porta à *Tanor*, à quatre lieues de là. *Tanor* est une bourgade pleine de Chrétiens, dont le Père Miranda, Jésuite, a soin aussi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint Missionnaire que j'avais connu autrefois à *Pondichery*, où il était venu, par ordre de ses Supérieurs, se guérir d'une fâcheuse maladie, contractée dans la pénible Mission du *Maduré*.

Comme les côtes de *Malabar*, de *Travancor* et de la *Pêcherie* sont presque toutes Chrétiennes, et sous la conduite des Jésuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des Eglises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait

(1) C'est une espèce de felouque.

les Missionnaires et leurs Chrétiens. Voici comment nous fûmes introduits à *Periapatam*, et cela a été par-tout à-peu-près de même. A une petite demi-lieue de l'Eglise, nous trouvâmes les enfans qui venaient au-devant de nous au son des tambours et des trompettes, portant des banderoles en forme de bannières, et ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie, et se pressèrent de venir se jeter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent ensuite leur marche, et se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine Chrétienne. La croix et les banderolles marchaient les premières en forme de procession. A l'entrée de la bourgade étaient les hommes et les femmes, séparés en deux troupes qui nous donnèrent mille nouvelles démonstrations de la joie que causait notre arrivée. Ils remerciaient Dieu d'envoyer dans leur pays de nouveaux Missionnaires, pour achever d'instruire et d'éclairer leurs compatriotes qui sont encore dans l'infidélité. L'air retentissait par reprises des noms de Jésus, de Marie et de François Xavier, dont ils nous appelaient les successeurs. Le Père qui a soin de cette Mission nous attendait à la porte de l'Eglise. Il nous présenta de l'eau bénite, et nous conduisit en cérémonie jusqu'à l'autel, où nous fîmes notre prière pendant que les Chrétiens chantaient le pseaume *Laudate Dominum omnes gentes*.

Il n'y a point de Missionnaire sur cette

côte qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens sous sa conduite, et il y en a qui en ont jusqu'à dix ou douze mille ; car chaque Jésuite a quatre ou cinq Eglises différentes à desservir ; de sorte qu'il faut qu'ils soient presque toujours en campagne, ou pour instruire et convertir les Infidèles, ou pour visiter et consoler les Fidèles malades, et leur administrer les Sacremens. Il semble qu'il y ait entre les Chrétiens des diverses Eglises, comme une louable émulation, à qui servira mieux Jésus-Christ, et à qui fera plus d'honneur à la véritable Religion, dans un pays où l'Hérésie ne fait guère moins de mal que le Paganisme et l'Infidélité. Il faut pourtant convenir que les *Paravas*, qui sont les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, que saint François Xavier appelait autrefois ses chers enfans, se distinguent de tous les autres par leur zèle et par leur attachement à la Religion catholique. Ils ne savent ce que c'est que de la dissimuler ; ils en font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les Idolâtres, ou parmi les Hollandais, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grâce se sert pour les fixer dans le bien, et en partie à la protection particulière du grand Apôtre des Indes St. François Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci sa Mission favorite.

Nous partîmes de *Tanor* le 27 Novembre avec un petit vent de nord-ouest, et nous

rasâmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, et quelquefois de beaucoup moins ; car le long de cette côte occidentale, la mer en cette saison, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est aussi tranquille qu'une rivière, et on met pied à terre aussi facilement qu'on le ferait sur la Seine et sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la côte de *Coromandel*, qui est à l'opposite, depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Bengale ;* on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême et beaucoup de danger, à cause des vagues de la mer qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit et une impétuosité surprenantes.

Cette tranquillité de la mer, sur laquelle nous naviguions pour lors, ne nous empêcha pas de souffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avait vingt rameurs, mais ils ne travaillaient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, et de la grande humidité de la nuit qu'il fallait passer avec beaucoup d'incommodités entre les bancs sur lesquels nos rameurs étaient assis. Le Père Petit et le Frère Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en apercevoir ; mais pour moi, dès la première nuit, je fus attaqué d'un rhumatisme dont les douleurs étaient si vives qu'il m'était impossible de prendre aucun repos.

Comme la plupart des bourgades qu'on

trouve depuis *Tanor* jusqu'à *Coulan*, sont ou tout-à-fait ou en partie de la dépendance des Hollandais, nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit pour passer la barre de *Cochin*, afin de n'être pas découverts. Après ce danger, nous en courûmes un autre beaucoup plus grand, ayant pensé être pris le lendemain par un bot, c'est-à-dire, par la grosse chaloupe d'un forban Anglais de quarante ou cinquante pièces de canon. Nous étions infailliblement enlevés, si nos rameurs n'eussent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvaient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates leur fit trouver des bras, et leur tint lieu de voiles. Nous paraissions voler sur la mer ; mais c'était courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyons le bot pour aller au forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos matelots déjà fatigués, et ne sachant quel parti prendre. Le vent contraire et leur épuisement les empêchait de reculer ; et s'ils passaient à la vue de ce vaisseau corsaire, c'était se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrêter, et quand la nuit serait venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetèrent donc l'ancre comme s'ils eussent voulu prendre terre ; et dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillèrent tant cette nuit-là et le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à *Coulan* le 30 Novembre, à sept heures du matin. La chaloupe

aborda au pied de notre Eglise, où nous eûmes la consolation de dire la Messe, le Père Petit et moi, pendant que la musique de M. l'Evêque de *Cochin* chantait divers motets de dévotion.

Ce Prélat, qui est Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, se déclare hautement pour être le Père et le Protecteur des Jésuites, et leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Après avoir achevé notre action de grâce, nous allâmes le saluer dans son appartement, où le Père d'Acosta, Supérieur de la maison, nous conduisit. Outre les marques de bonté et d'estime que notre robe nous attira de la part de ce Prélat, notre pays et le nom du grand Prince, dont nous avons le bonheur d'être sujets, nous méritèrent encore des caresses toutes particulières. Il a une vénération si grande pour la sacrée personne du Roi, et il est si charmé des vertus, et sur-tout du zèle de ce Monarque à défendre et à étendre de tous côtés la Religion catholique, que sans cesse il en revenait là. Il est aisé de juger, en l'écoutant, qu'il est habile Théologien et fort versé dans l'histoire universelle, sacrée et profane. Mais pour l'histoire des Rois de France, et celle de Louis le Grand en particulier, j'ai vu peu de personnes qui en parlassent plus savamment et qui parussent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre Prélat, non plus que les instances du Père d'Acosta, ne nous purent obliger à passer le reste du jour à

Coulan. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, dans l'espérance de gagner le lendemain *Manpouli*, qui en est à cinq ou six lieues, et d'y dire la Messe dans l'Eglise qu'ont encore là nos Pères Portugais ; mais la mer se trouva si grosse, et elle brisait à la côte avec tant de furie, que nous fûmes obligés de continuer notre route sans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de *Malabar* et de *Travancor*, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres et des bourgades que toutes nos cartes de Géographie et de Marine défigurent étrangement. Quand le Frère Moricet, que j'ai laissé à *Manapar*, sera arrivé, j'aurai l'honneur de vous envoyer une carte exacte de tout ce pays, qui est extrêmement peuplé, car on ne fait presque pas deux lieues terre-à-terre, sans trouver des Villages et de grandes habitations. Nos cartes marquent des îles sur la côte de *Travancor*; nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis *Calecut* jusqu'au cap de *Comorin* il n'y a qu'une seule île, à deux lieues de *Calecut*, que les cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis *Tremepatan*, nous arrivâmes enfin à *Periepatan*, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La Fête de saint André, à qui est dédiée l'Eglise de cette

bourgade, y avait attiré extraordinairement quelques Missionnaires, et un fort grand nombre de Chrétiens, venaient des lieux circonvoisins pour participer ce jour-là aux saints Mystères. Le plaisir de nous voir leur fit différer un peu leur départ. De *Periepatan* au *Topo* il n'y a qu'une petite lieue. Le *Topo* est comme le Collége de la Province de *Malabar*, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les Pères du *Topo* nous reçurent avec une tendresse et une charité propres à nous faire bientôt oublier nos fatigues, et nous engagèrent à aller avec eux à *Cotate* y célébrer la fête de saint François Xavier. L'Eglise de *Cotate*, qu'on a dédiée à ce grand Apôtre, est fameuse dans toute l'Inde par les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des Peuples est grand, et l'on y vient de soixante et de quatre-vingts lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver, à notre arrivée, une assemblée toute extraordinaire de Chrétiens; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défense que le Gouverneur de la Ville envoya de célébrer la fête de saint François Xavier; cet ordre, qu'on n'attendait pas, surprit et affligea tout le monde. En voici le sujet:

Une veuve considérable de la Ville se préparait depuis trois mois à faire un sacrifice public au Démon, par intérêt ou par superstition, et peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrétiens,

qu'elle haïssait à la mort, et d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès pour cette damnable cérémonie, le jour auquel elle savait que se fait la fête de S. François Xavier, et qu'un nombre infini d'étrangers ne manque jamais de se rendre à *Cotate*. Dans une grande salle de sa maison, qui n'était pas éloignée de l'Eglise du saint Apôtre, on voyait déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, et éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissait depuis longtemps avec beaucoup de soin, un cochon qui devait servir de victime, et qu'elle devait elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes. Les principaux de la Ville et les personnes les plus riches des environs, qui étaient de sa *Caste*, devaient se rendre au temps qu'elle marquerait. Il ne fallait plus qu'un ordre du Gouverneur, qui permît de faire le sacrifice à un certain jour, et qui défendît aux Chrétiens de faire leur fête ce jour-là. Elle l'obtint, et la chose demeura secrète jusqu'au commencement de Décembre, que le Missionnaire qui a soin de cette fameuse Eglise en fut averti. Il ne perdit pas un moment ; et au lieu de s'adresser au Gouverneur de la Ville qui avait porté l'ordre, il alla droit au Gouverneur de la Province. Il lui représenta et le mécontentement de tant de Peuples qui étaient venus de loin pour solenniser la fête de saint François Xavier, et l'injure qu'on fesait à la mémoire de l'Apôtre des Indes, si, au lieu de

célébrer sa fête, on fesait au Démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avait toujours eu tant d'horreur. La remontrance du Père eut tout l'effet qu'on en attendait. Le Gouverneur de la Province donna ordre qu'on solennisât la fête à l'ordinaire, et que le sacrifice fût rejeté à un autre jour. Ainsi, ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espèce de victoire que la vraie Religion venait de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la manière dont les Prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, et voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé dans la salle dont nous avons parlé, la Prêtresse se met au milieu des trois colonnes, et commence à invoquer le Diable, en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens et une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour-à-tour la posséder. Enfin, il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer, que la Mégère se lève, prend un couteau, égorge le cochon, et se jetant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la peuplade et la Province des plus terribles châtimens de la part du Démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistans ne se déterminent

à lui donner ce qu'elle demande ; de l'or, de l'argent, des joyaux, du riz, de la toile, tout lui est bon ; et ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans, qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande et bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la plupart des autres Villes des Indes, ni fossés ni murailles. Elle est dans les terres, à quatre lieues du cap de *Comorin*, au pied des montagnes, qui rendent ce cap fameux par les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre, qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même-temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hiver et l'été, et que quelquefois dans un même jardin de cinq cens pas en carré, on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réunies, les arbres étant chargés de fleurs et de fruits d'un côté, pendant que de l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loisir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fausseté du fait ; mais il est certain que des deux côtés du cap les vents sont toujours opposés, et soufflent comme s'ils voulaient se combattre ; de sorte que quant à la côte occidentale du cap de *Comorin*, les vents viennent de l'Ouest, à la côte orientale ils viennent de l'Est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* jusqu'au cap de *Comorin*, ayant presque toujours eu le vent

au Sud-Est ou au Sud-Ouest, nous le trouvâmes au Nord-Est dès que nous eûmes passé ce cap. Comme donc cette diversité des vents, sur-tout lorsqu'elle est durable, contribue infiniment à la diversité des saisons, il n'est pas incroyable que vers la pointe du cap il puisse y avoir, dans un assez petit espace de terrain, des endroits tellement exposés à l'un des vents, et tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud et les impressions qui les suivent se fassent sentir en même-temps dans des lieux assez peu éloignés, comme dans d'autres qui le seraient beaucoup davantage. Mais je laisse à nos savans à rechercher la raison physique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il semble que des principes tout semblables devraient également la causer.

Ce serait ici, mon Révérend Père, le lieu de vous faire une description exacte de tout le pays qui est entre *Cotate* et *Pondichery*, puisque je l'ai parcouru dans ce voyage; mais il faudrait plus de temps que je n'en ai maintenant. On me presse de finir ma lettre, et je remets à une autre occasion ce qui me resterait de curieux à vous mander.

J'ajoute seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les Chrétiens à *Tanjaour*, et dont je ne doute pas que quelques-uns de nos Missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille Chrétiens ont déjà confessé généreusement Jésus-

Christ, quoique leurs persécuteurs n'aient rien épargné pour ébranler leur constance et les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, et se sont laissés chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou bien se sont vu enlever leurs femmes et leurs enfans pour être prostitués d'une manière infame. D'autres, enfermés dans des cachots puans et obscurs, ont long-temps souffert une faim et une soif cruelles. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractère des Idoles qu'ils ne voulaient pas adorer. On a arrêté en cette occasion deux de nos Pères, dont un a eu le bonheur de mourir, les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avait reçus dans sa prison. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des Missionnaires qu'on a laissés en liberté n'ont eu guère moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, et la tendre compassion que leur causait le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs Supérieurs, qui leur avaient défendu de se montrer d'ici à quelque temps, et pour animer et fortifier de près et de loin, par des exhortations et par des lettres vives et touchantes, ceux de leur troupeau que la persécution semblait avoir ébranlés. Nous

espérons que les personnes pleines de zèle et de charité auront pitié de cette Chrétienté désolée ; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il serait nécessaire que nous eussions de quoi tirer nos pauvres Néophytes de l'extrême misère où les a réduits leur constance à pratiquer l'Evangile que nous leur enseignons. Jugez, mon Révérend Père, de notre affliction, quand nous voyons ces vrais Confesseurs de Jésus-Christ venir à nos pieds nous demander quelque assistance, et que notre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre et à engager tout ce qu'on peut avoir, jusqu'aux vases sacrés, lorsqu'il sera absolument nécessaire ; mais on sera bientôt au bout, et les meubles les plus précieux de notre Eglise ne s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penser. Un besoin si pressant parle assez au cœur de ceux qui sont touchés du salut des ames, et de l'honneur dû aux Autels. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du Père Tachard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy.

A Pondichery, le 4 de Février 1703.

MONSIEUR,

IL est bien juste que je vous fasse part des premiers fruits de notre Mission Française de *Carnate*, puisque cet établissement si important pour la publication de l'Evangile, et pour la conversion de plusieurs Nations, est une suite du zèle, de l'habileté et de la fermeté avec lesquels vous nous avez conservé, par les traités de paix, le Fort et la Mission de Pondichery, d'où l'on envoie avec tant de bénédictions du Ciel des ouvriers Evangéliques dans les Royaumes voisins.

Après les débris de notre Mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plupart de nos Pères se retirèrent à Pondichery sur la côte de *Coromandel*, où je les fus joindre après mon troisième voyage en France. En voyant le grand nombre d'Idolâtres qui nous environnaient à l'Ouest et au Nord, nous fûmes touchés d'un véritable desir de travailler à leur conversion. Les grands progrès

que les Jésuites Portugais avaient faits vers le Sud, où ils avaient formé une Chrétienté de près de deux cent mille ames, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au Nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery: mais les Hollandais nous en ayant chassés presque aussitôt que nous eûmes commencé à faire nos premières fonctions dans l'Eglise que nous y avions bâtie, nos espérances allaient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la Royale Compagnie, et vous devîntes en même-temps comme le restaurateur de notre Mission chancelante, dont vous étiez déjà en tant de manières le bienfaiteur, comme de toutes nos autres Missions du Levant, des Indes Orientales et de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquième voyage, je trouvai le Père Mauduit, qui avait déjà commencé un établissement à trente ou quarante lieues d'ici vers le Nord-Ouest, après avoir quitté la Mission de Maduré, où il avait appris la langue et les coutumes du pays. Il était allé à *Carouvepondi*, où il cultivait une centaine de Chrétiens qu'il avait baptisés depuis qu'il s'y était établi. Ce même Père avait fait divers voyages et diverses découvertes dans les pays

voisins, et sur-tout vers le Nord-Ouest, où il avait eu occasion d'annoncer l'Evangile à divers Peuples, et de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses Apostoliques, il jeta les fondemens de l'Eglise de *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie de *Carnate*, et de l'Eglise de *Ponganour*, grande Ville et fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avait eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingts Idolâtres.

Avant que de partir de France cette dernière fois, j'avais obtenu de notre Père Général que le Père Bouchet revînt dans notre nouvelle Mission Française. Ce Père après la révolution de Siam avait passé dans la Province de *Malabar*, et s'était consacré à la Mission de Maduré, où Dieu avait donné tant de bénédiction et de succès à son zèle, qu'il avait formé à *Aour*, à quatre lieues de la ville de *Trichirapaly*, qui est aujourd'hui la Capitale du Royaume, une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens qu'il avait baptisés de sa main. Dès que je lui eus signifié la volonté de nos Supérieurs, il se mit en état de quitter sa Mission, et malgré les larmes et les instantes prières de ses chers Néophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances, dont le seul récit m'a souvent tiré les larmes des yeux, et il est difficile de voir l'empressement, la tendresse et la douleur de tant de milliers de fervens Chrétiens, sans en être vivement touché. Cependant, il nous fallait nécessai-

rement un homme de son expérience et de sa capacité pour donner à la nouvelle Mission de *Carnate* une forme convenable à nos desseins, je veux dire, afin que ses fondemens fussent solides, et qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au salut des ames. Le Père Bouchet amena avec lui d'*Aour* un autre Missionnaire Français, nommé le Père de la Fontaine, qu'il avait formé de sa main; de sorte qu'au mois de Mars de l'année 1702, ils se trouvèrent trois Missionnaires dans le Royaume de *Carnate*. Le Père Bouchet fut nommé Supérieur de la nouvelle Mission; il était difficile de faire un meilleur choix, comme vous le verrez dans la suite. Il s'établit à *Tarcolan*, et ayant laissé le Père Mauduit dans son Eglise de *Carouvepondi*, il envoya le Père de la Fontaine à *Ponganour*, où l'on parle la langue *Talangue*, qui est aussi différente du Malabar que l'Espagnol l'est du Français.

Les Missionnaires qui s'étaient assemblés à *Carouvepondi* avaient résolu entr'eux, en entrant dans cette nouvelle Mission, de prendre l'habit et la manière de vivre des *Sanias Brames*, c'est-à-dire des Religieux pénitens. C'était prendre un engagement bien difficile, et il n'y a que le zèle et la charité Apostolique, qui en puisse soutenir la rigueur et les austérités. Car outre l'abstinence de tout ce qui a eu vie, c'est-à-dire, de chair, de poisson et d'œufs, les *Sanias Brames* ont des coutumes extrêmement gênantes. Il faut se laver tous les matins dans un étang public,

en quelque temps que ce soit, faire la même chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un *Brame* pour cuisinier, parce que ce serait se rendre odieux et indigne de son état, que de manger quoi que ce soit qui eût été préparé par des gens d'une *Caste* inférieure. Cet état les oblige à une extrême solitude, et à moins qu'un *Sanias* ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le prochain, il ne lui est pas permis de paraître hors de son hermitage. Je ne parle point ici d'autres Lois aussi gênantes, qu'un Missionnaire *Sanias* doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque avantage de ses travaux pour le salut des pauvres Indiens.

Tarcolan était une Ville considérable, pendant que les Rois de *Golconde* en ont été les maîtres ; et il y a trente ans qu'ils l'étaient encore : mais elle a beaucoup déchu de sa grandeur et de ses richesses depuis que les Maures s'en sont emparés par la conquête du Royaume de *Golconde*. Si l'on en croit les traditions fabuleuses des Gentils, elle était anciennement si belle et si magnifique, que les Dieux du pays y tenaient leurs assemblées générales, quand il leur plaisait de descendre sur la terre. Les Maures après l'avoir conquise, la voyant presque déserte par la fuite des habitans, qui craignaient l'avarice et la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque toutes les magnifiques pagodes que les Gentils y avaient bâties. Ils n'ont gardé que la principale

dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étendue des terres que le grand Mogol a subjuguées, et le nombre infini des Villes qu'il a prises, ne lui permettent pas d'y établir des gens de sa Religion, qui est la Mahométane : il a confié la garde de la plupart des Villes moins importantes à des Gentils, et il en doit être content, car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur, pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les Grands de l'Empire, leur donne, comme en souveraineté pendant leur vie, des Provinces particulières, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de Cavaliers, quand il en a besoin. Quelque puissans que soient ces Gouverneurs, ils ont des surveillans qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des Intendans de nos Provinces de France. L'emploi de ces *Divans*, qui sont indépendans des Gouverneurs ou *Omeraux*, est de lever les tributs de l'Empereur, et d'empêcher les injustices que ces petits Souverains exercent ordinairement sur les Peuples. Le Gouverneur-Général de *Cangibouran*, d'où dépend la ville de *Tarcolan*, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, et qui a rendu des services importans à l'Etat ; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner *Tarcolan* de la manière dont je viens de le dire. *Daourkan* a établi cinq Gouverneurs particuliers dans cette grande Ville ; on les

appelle *Cramani* : le premier de ces cinq Gouverneurs, qui avait un *Topo* auprès de *Tarcolan*, l'a donné au Père Bouchet, qui y a fait bâtir une petite Eglise et une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le Royaume de *Carnate*.

Peu de temps après que cet ancien Missionnaire eut paru dans ce *Topo*, c'est ainsi qu'on appelle ici ces sortes de bois de haute futaie, le bruit se répandit dans la ville et aux environs qu'il y avait un fameux pénitent auprès de *Tarcolan*. Le *Cramani* son bienfaiteur fut le premier à lui rendre visite dans ce petit hermitage ; le Père Bouchet, qui sait parfaitement la langue et les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le *Cramani* fut charmé, non-seulement de la vie austère du *Sanias Brame*, et de son désintéressement à ne rien prendre de personne, sous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ses manières polies et de la sainteté de ses discours. Il faut connaître la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venait continuellement à son hermitage. Il m'assure qu'il avait de la peine à trouver le temps de réciter son Bréviaire, de faire ses prières, et de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes visites ont été interrompues à diverses reprises par la jalousie des *Brames* et des *Joguis*, qui fesaient courir le bruit, par leurs émissaires, que le *Sanias* du *Topo* était de la *Caste* abominable des *Pranguis*, qui habitent les côtes des

Indes, qu'il buvait du vin en secret, qu'il mangeait de la viande avec ses disciples, et qu'il commettait toute sorte de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du *Sanias*, qui rendait fort probable ce qu'on disait de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire; mais le *Cramani* son bienfaiteur ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du Missionnaire, et son exactitude à garder toutes les pratiques les plus sévères de son état, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foi, et c'est assurément un fervent Chrétien.

Ces bruits si désavantageux à la Religion s'évanouirent tout-à-fait par deux ou trois visites importantes que le *Sanias* Romain reçut dans sa solitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des *Brames*, fut un célèbre *Brame*, Intendant de *Daourkan*. Il y a divers degrés de noblesse parmi les *Brames*, comme il y en a en Europe parmi les Gentilshommes. Cet Intendant-Général était *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la première noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au Missionnaire; et après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avait qu'un seul Etre souverain qui méritât nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante et plus avantageuse à notre sainte Religion. *Daourkan*, qui est le Gouverneur-Général du Royaume de *Carnate*, comme je l'ai déjà dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, et l'a fait son

Lieutenant-Général. Celui-ci ayant eu ordre de son père de se rendre à *Velour*, dernière place des *Marastes*, qui était assiégée depuis plusieurs mois par les Maures, et qui était sur le point de se rendre, comme elle a fait depuis deux mois, passa à *Tarcolan*, et alla voir le *Sanias* pénitent. Comme les visites des Grands de cet Empire ne se font qu'en grande cérémonie et qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* vint à l'hermitage au son des tambours et des timbales, accompagné d'un gros corps d'infanterie et de cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une manière plus respectueuse que fit ce Seigneur avec le *Sanias* Romain. Il lui offrit des terres, l'assura de sa protection, et après s'être recommandé à ses prières, il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on fesait au Missionnaire sur le *Pranguinisme*, c'est-à-dire, en l'accusant d'être Européen, a diminué, et les Gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'estime pour la doctrine et la personne du Père, après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs et leurs maîtres.

Le Gouverneur particulier de *Tarcolan* vint ensuite, et tous les habitans de cette ville suivirent son exemple; de sorte que la loi de Dieu ne paraît plus avec opprobre; au contraire, chacun s'empresse de l'écouter et de s'en instruire. Il faut cependant de la patience pour laisser fructifier cette divine semence; car ces Idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le Père Mauduit après avoir établi deux Eglises, l'une à *Carouvepondi* et l'autre à *Eroudourgan*, ville qui n'est qu'à trente lieues de *Pondichery*, vers le Nord-Ouest, s'est appliqué à l'étude du *Grandan*, qui est la langue savante du pays. Pour rendre son ministère plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres, qui sont écrits en cette langue, et paraître savant dans les sciences dont leurs Docteurs font profession. Les *Brames*, qui veulent être seuls les dépositaires des sciences, ne permettent point qu'on traduise les Auteurs qui en traitent, et d'ailleurs ils en sont infiniment jaloux ; persuadés que la science est le véritable caractère de la noblesse.

Le Père de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de sa Mission. Il a su gagner la bienveillance du Prince de *Ponganour*, où il s'est établi, et de la Princesse son aïeule, qui est régente de ses Etats pendant sa minorité. Outre près de cent adultes, tous de *Castes* distinguées, qu'il a baptisés, il compte neuf *Brames* parmi ses Néophytes, c'est-à-dire, qu'il a lui seul en huit mois baptisé plus de *Brames* adultes que presque tous les Missionnaires de Maduré n'en ont baptisé en dix ans. Si ces conversions continuent, comme nous avons lieu de l'espérer, on pourra l'appeler l'Apôtre des *Brames*, et si Dieu fait la grâce à un grand nombre de ces nobles Savans d'embrasser le Christianisme, on convertira aisément toutes les autres *Castes*. Ce n'est pas que de si grands

succès,

succès, au commencement d'une Mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître; c'est à nous à nous conformer en tout et par-tout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos Missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espère que Notre Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos Missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prières et celles de leurs Néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnaissance de ce père de famille qui récompense jusques à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserais vous dire que je joins mes faibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect et de reconaissance que moi, etc.

LETTRE

Du Père Tachard, Supérieur-Général des Missionnaires Français de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 30 Septembre 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

NOUS avons jusqu'à présent attendu l'arrivée des vaisseaux de France ; mais quoique la saison soit déjà avancée, il n'en a encore paru aucun, et nous ne savons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau Danois, qui est le seul qui retourne en Europe.

Notre Mission du Royaume de Carnate commence à s'établir solidement. Nous y avons présentement quatre excellens Missionnaires, dont le Père Bouchet, qui a tant fait de conversions dans le Maduré, est Supérieur. Les trois autres sont les Pères Mauduit, de la Fontaine et Petit. Le Père de la Breuille s'était aussi consacré à travailler dans ce vaste champ ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à

Pondichery, je n'ai pas cru devoir l'exposer une seconde fois à une vie si dure et si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persécution contre le Père Bouchet. On l'a mis en prison avec ses Catéchistes, et on l'a menacé de le brûler tout vif, et de lui faire souffrir des tourmens qui font horreur. On était sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, et on devait y mettre le feu, lorsque Notre Seigneur détourna les Juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a présenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps; mais sa douceur et son air modeste et grave semblaient retenir ses bourreaux. Quand il fut arrêté, on se saisit de sa chapelle, et de tous les petits meubles de son hermitage, et on lui enleva toutes les aumônes qu'il avait, soit pour son entretien et celui de ses Catéchistes, soit pour la subsistance des autres Pères. Enfin, après avoir demeuré un mois en prison, où il ne prenait qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques Chrétiens qui avaient été les compagnons de ses souffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avait enlevé, et il a fallu y suppléer comme nous avons pu. La manière dont ce fervent Missionnaire s'est comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre sainte Religion,

les Infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer sa patience et la joie qui était répandue sur son visage.

Le Père de la Fontaine a eu aussi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrès qu'il fesait, en conçurent de la jalousie, et résolurent de le faire chasser de son hermitage avec outrage et ignominie. Dans cette vue ils engagèrent quelques Néophytes de leur *Caste* à l'accuser de se servir de vin au sacrifice de la Messe, ce qui passe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts et des peines humiliantes, dont Notre Seigneur a tiré sa gloire, la persécution a cessé, et ce Père travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la conversion des Gentils.

Le Père Petit ne sachant pas encore assez bien la langue du pays, s'est retiré dans une espèce de désert où il demeure pour l'apprendre et pour se former peu-à-peu aux bizarres coutumes de ces peuples, et à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le Père Mauduit est actuellement en prison, d'où il m'écrit en ces termes : *J'ai été battu, bafoué et meurtri jusqu'à la mort avec mes bons Catéchistes ; mais enfin je suis encore vivant et en état de rendre service à Dieu, si mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, et je vous prie de me secourir.* Je vous avoue, mon Révérend Père, que cette triste nouvelle m'a percé le cœur ; mais ce qui me pénètre

de douleur est de nous voir presque dépourvus de tout, et dans une espèce d'impossibilité de secourir ce pauvre captif pour Jésus-Christ. Nous commençons à vendre nos meubles, et ce qui nous reste d'instrumens de Mathématiques pour ne pas manquer à nos chers Missionnaires dans des nécessités si pressantes.

Les Pères Quenein, Papin et Baudré sont dans le Royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an passé sur les vaisseaux de la Royale Compagnie. Sa santé ne lui a pas permis d'entrer dans la Mission des terres, à laquelle il souhaitait ardemment de se consacrer.

Nous sommes ici cinq Prêtres et deux Frères de notre Compagnie, tous fort occupés. Le Père de la Breuille, qui est revenu de *Carnate*, à cause de sa mauvaise santé, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, enseigne la Philosophie. Le Père Dolu est Curé de la Paroisse des Malabares. Le Père de la Lane, venu par les derniers vaisseaux, apprend les langues du pays, pour entrer en Mission l'année prochaine. Le Père Turpin travaille très-utilement à la conversion des Gentils de cette ville, et apprend la langue latine à quelques jeunes Français et Portugais, qui se destinent à l'état Ecclésiastique. Le Frère Moricet apprend à lire et à écrire, l'arithmétique, le pilotage et autres sciences aux enfans, afin qu'ils puissent dans la suite gagner leur vie.

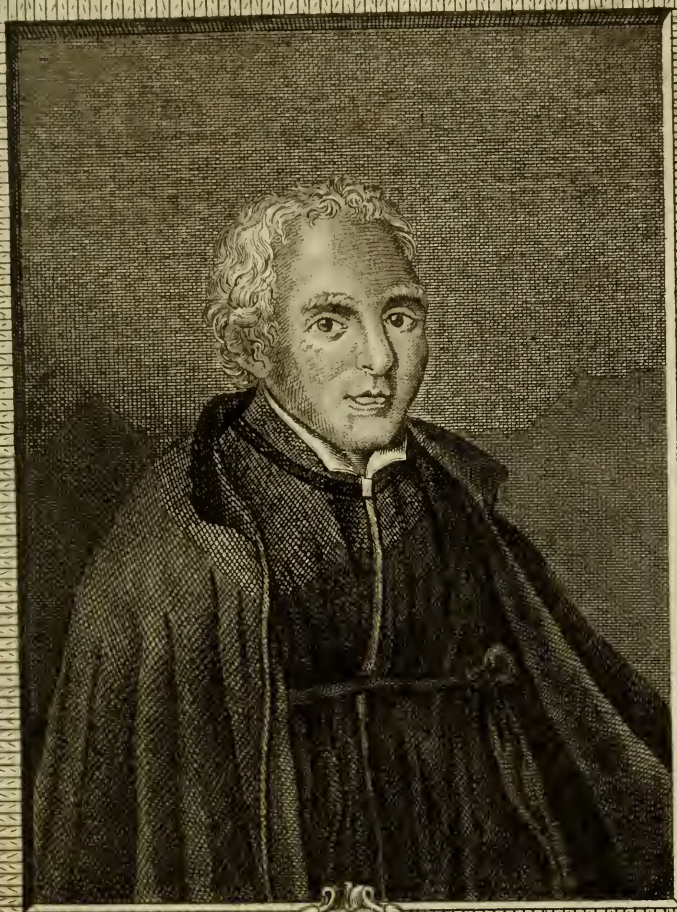
Nous tâchons sur-tout de bien élever cette jeunesse, et de lui inspirer la crainte de Dieu et des sentimens de piété. Le Seigneur a béni cette année nos travaux, car nous comptons plus de trois cens personnes adultes, baptisées dans notre Eglise. La ville de Pondichery s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y en avait encore qu'environ deux mille Chrétiennes. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embrassera notre sainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, et je puis vous assurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaisseaux Français, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, et de vous assurer que je suis toujours avec un très-profond respect, etc.

LETTRE

Du Père le Gobien, aux Missionnaires Français à la Chine et aux Indes.

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

QUELQUE sensibles que nous ayons été ici à la perte que nous avons faite du Révérend Père Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de sa mort, qui doit maintenant



LE REVEREND PERE ANTOINE VERJUS,
Instituteur et premier Directeur des Missions Françoises, de la Compagnie de Jesus à la Chine et aux Indes Orientales. Mort à Paris le 16 Mai 1706 âgé de 75. Ans.

Canu fécit

avoir été portée jusqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impressions, et peut-être encore de plus vives, puisque vous perdez en sa personne celui que vous regardiez, avec raison, comme le père et le fondateur de vos Missions. Il l'était en effet; et c'est à l'établissement de cet ouvrage si nécessaire au salut des ames, qu'il a employé une bonne partie de sa vie. Il y a consacré ses soins, ses veilles, sa santé, le crédit de ses amis, toutes les pensées de son esprit, et j'ose dire, toute la tendresse et tous les mouvemens de son cœur.

J'ai cru, mes Révérends Pères, pour ne vous pas laisser sans quelque consolation dans une si juste douleur, et pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai su par moi-même, et ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de sa vie et de ses vertus. Le récit que je vous en ferai sera court et simple, et ne contiendra rien qui ne soit conforme à l'exacte vérité. Mais j'espère, sa mémoire vous étant aussi chère qu'elle l'est, que vous en serez touchés, et que vous y trouverez même, quelques fervens que vous puissiez être, de quoi vous instruire et vous édifier.

Le Père Antoine Verjus naquit à Paris le 24 Janvier de l'année 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, et cet assemblage de bonnes qualités, qui font toujours naître de grandes espérances, et qui attirent l'attention et les

soins particuliers des parens. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veillait d'une manière spéciale à sa conservation ; et l'on a toujours regardé, dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particulière de Dieu, mais encore comme une chose qui approchait du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenait à la Campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avait commis pour son éducation, il monta sur un puits très-profond, qui n'était couvert que de mauvaises planches, et se fesait un divertissement de s'y promener comme sur une espèce de théâtre, quand les deux planches du milieu lui manquèrent tout-à-coup sous les pieds. Il était perdu sans ressource, si, en tombant, il ne se fût pris à une des planches qui restaient encore, et où il demeura attaché, n'ayant, pour soutenir tout le poids de son corps, ainsi suspendu, que l'extrémité de ses doigts. Il demeura en cet état jusqu'à ce qu'une jeune paysanne accourut au bruit qu'elle entendit ; mais comme elle n'avait pas assez de force pour l'aider à sortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, et d'appeler du monde à son secours. Alors un homme inconnu s'approcha ; et, l'ayant retiré sans peine, il l'avertit d'aller sur l'heure même à une chapelle de la sainte Vierge, qui était dans le voisinage, pour y rendre grâce à Dieu de l'avoir délivré d'un péril si évident.

Il le fit avec joie, car il avait déjà envers elle une dévotion particulière, qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Toute la bonté de son cœur se fit connaître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de sa maison, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avait sauvé la vie, afin de lui procurer la récompense qu'il méritait. Mais cet homme, que la Providence semblait n'avoir conduit là que pour le tirer de ce péril, disparut à l'instant ; et quelque diligence qu'on fît pour le trouver, ou du moins pour savoir qui il était, on n'en put jamais être instruit.

A l'égard de la jeune paysanne, pour reconnaître le service qu'elle lui avait rendu, il s'appliqua à l'instruire lui-même des Mystères et des devoirs de la Religion, et il le fit si parfaitement, tout enfant qu'il était encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de Religieuse chez les Hospitalières de la place Royale, où elle a donné, pendant toute sa vie, de grands exemples des vertus propres à son état. Il courut dans sa jeunesse, malgré l'attention de ses parens, plusieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une manière si visible, que le Père Verjus, qui parlait peu de lui, avouait quelquefois à ses amis qu'il ne pouvait en rappeler le souvenir sans être pénétré de la plus vive reconnaissance.

Monsieur Verjus, qui comptait pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étaient

accompagnés et soutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuses inclinations d'un fils qu'il aimait tendrement. Quoique personne ne fût plus capable que lui de donner à ses enfans une éducation heureuse, comme le savent ceux qui l'ont connu, et comme il a assez paru par les fruits solides qu'ils ont retirés de ses soins, et par la manière dont ils se sont distingués dans la profession qu'ils ont suivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre Collége de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès et dans les sciences et dans la piété. Dès-lors on admirait en lui des sentimens nobles et élevés beaucoup au-dessus de son âge; un naturel égal et sans humeur, une sagesse anticipée, un esprit vif et pénétrant, et qui ne se rebutait pas aisément du travail, beaucoup de fermeté et de courage, en un mot, les plus heureuses dispositions du monde à servir quelque jour utilement l'Etat dans le siècle, comme plusieurs autres de sa famille. Mais Dieu, qui voulait l'attirer à son service, lui inspira d'autres vues. Dans le temps qu'on songeait à le retirer du Collége pour lui faire prendre le parti de l'épée, il se sentit fortement pressé de quitter le monde, et d'entrer dans notre Compagnie. Le Père Petau, à qui il avait déjà confié sa conscience, fut celui qu'il consulta sur son dessein. Ce grand homme, aussi recommandable par sa sagesse et par son éminente vertu, que par cette capacité profonde

qui le rendit une des plus vives lumières de son siècle, se fit un plaisir de l'écouter ; et comme il connaissait déjà, par lui-même et par le témoignage public, la piété constante et les talens naturels du jeune homme, après quelques entretiens particuliers, il l'assura que sa vocation venait de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à son père, qui en fut vivement touché, et qui mit d'abord tout en œuvre pour s'opposer au dessein de son fils ; mais comme la tendresse ni l'autorité paternelle ne gagnaient rien sur un esprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaisir aux environs de Paris, pour voir s'il n'y avait point quelque légèreté dans son dessein, et si le commerce du monde ne lui inspirerait point d'autres sentimens.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zèle ardent pour la conversion des Infidèles, qui a si fort éclaté dans la suite de sa vie. Il se trouva un jour chez un Gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaisir au Père, le Gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils : mais, bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'insinua même si bien dans l'esprit du Gentilhomme, et lui parla sur la conversion des Infidèles d'une manière si pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ses aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laissa sur cela un mémoire écrit de sa main, où il l'exhortait

à donner deux mille écus au noviciat des Jésuites, pour y élever de jeunes Missionnaires propres à aller porter les lumières de l'Evangile dans le Nouveau-Monde. Ce mémoire se trouva dans les papiers du Gentilhomme, après sa mort, avec son testament, qui était, en effet, chargé de cette aumône, et qui fut exécuté avant même que le Père Verjus eût fait ses premiers vœux de Religion.

Cependant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avait pris pour faire changer de résolution à son fils, n'avaient servi qu'à la fortifier, ne voulut plus s'opposer aux desseins de la Providence, et il en fit le sacrifice à Dieu, en homme vertueux et plein de Religion.

La séparation coûta cher à l'un et à l'autre, et le Père Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il sentit les mouvemens de la nature se réveiller dans son cœur, d'une manière si forte, qu'il en fut ébranlé. Mais, dès qu'il fut au Noviciat, il protesta à Jésus-Christ que sa Croix lui tiendrait lieu, à l'avenir, de tout ce qu'il avait eu de plus cher dans le monde. En même-temps ses peines s'évanouirent, et il ne songea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venait d'embrasser.

On ne saurait dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa profession. Il était alors dans sa dix-neuvième année; et, comme il avait l'esprit mûr et fort avancé, il prit les choses de la piété,

non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particulièrement aux vertus solides, et propres à former un homme destiné à travailler au salut des ames. La conversion du Nouveau-Monde ayant été le principal attrait de sa vocation, c'est là qu'il rapportait ses prières, ses communions, ses mortifications et toutes les autres pratiques de la vie Religieuse; et son zèle le porta dès ce temps-là à écrire à notre Père Général pour lui demander la permission de s'y consacrer lui-même le plutôt qu'il se pourrait. Ce fut dans de si saintes dispositions qu'il fit ses premiers vœux.

Après son noviciat on l'envoya régenter en Bretagne. Le desir qu'il avait de se consacrer aux Missions ne s'y ralentit pas; au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de plusieurs fervens Missionnaires, que les Jésuites avaient de tous côtés dans cette Province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on observe dans notre Compagnie, qu'il n'était pas encore mûr pour des emplois si difficiles; qu'outre les forces du corps et un âge plus avancé, il fallait acquérir beaucoup de connaissances, et s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devait pas aller dans le Nouveau-Monde pour se rendre Saint, mais plutôt qu'il fallait se rendre Saint, pour être en état d'aller travailler avec succès à la conversion du Nouveau-Monde.

Ainsi, il ne songea qu'à se perfectionner dans son emploi; et les classes furent pour

lui une espèce d'apprentissage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il espérait de le faire un jour dans les Missions, à souffrir, à travailler, à instruire et à former les autres à la vertu. A mesure qu'il enseignait à ses écoliers les voies du salut, il marchait à grands pas dans celle de la perfection ; et comme il rapportait tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenait à la poésie et à l'éloquence, ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sut si bien allier l'un avec l'autre, que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit, en effet, des progrès très-considérables, et il se trouvait parmi nous peu de personnes qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit, et qui entendissent plus finement les Belles-Lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès, et il crut alors pouvoir espérer que le Père Général écouterait ses prières, et qu'il lui accorderait enfin la grâce qu'il avait si long-temps desirée. Bien des raisons cependant paraissaient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnait sans ménagement à tout ce qu'il entreprenait, son extrême application à l'étude lui avait causé des maladies considérables, jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours, et de laisser les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paraissait entièrement ruinée, et on désespérait qu'il pût jamais se rétablir. D'ailleurs on devait avoir de la peine à se priver

en France d'un homme que son esprit, sa capacité et son excellent naturel rendaient propre à d'autres fonctions importantes, et qui demandaient moins de forces que les emplois de la vie apostolique.

Cependant sa fermeté et son zèle lui firent presser si fortement ses Supérieurs, qu'il leur fit une espèce de violence ; et malgré tous les obstacles qu'on lui opposa, il obtint enfin du Père Général la permission de partir. Mais Dieu ne lui inspirait ce grand zèle que pour éprouver sa fidélité, ou plutôt il attendait encore plus de son zèle, que ce qu'il lui avait inspiré. Il ne demandait qu'une place parmi les Missionnaires ; et Dieu en le destinant à en être le Père et le conducteur, voulait, en quelque manière, qu'il les remplît toutes.

Monsieur le Comte de Crecy qui fut averti, quoiqu'un peu tard, de son dessein, ne put jamais se résoudre à perdre un frère qui lui était si cher. Il s'opposa fortement à son départ ; et il lui fut d'autant plus aisé d'y réussir, que les Médecins déclarèrent que, dans la faiblesse où se trouvait alors le Père Verjus, il ne pouvait pas même entreprendre le voyage, sans courir risque de sa vie. Les raisons et les prières de Monsieur de Crecy touchèrent les Supérieurs, et il fut conclu que le Père Verjus resterait en France. Tout ce qu'on put faire pour le consoler, fut de lui donner quelque espérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on était alors obligé de lui refuser.

Le Père Verjus songea donc à rétablir sa santé. Mais comme il n'attendait rien des remèdes ordinaires, qu'il avait si souvent et si inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que sa piété lui inspira. Il avait une grande vénération pour la mémoire de Messire Michel le Nobletz, célèbre Missionnaire de Bretagne, qui était mort quelques années auparavant en odeur de sainteté (1), et dont il avait ouï parler avec admiration durant son séjour en cette Province. Il l'invoquait souvent dans ses dévotions particulières; et pour obtenir sa guérison par les mérites de ce saint Missionnaire, il s'engagea par vœu à écrire sa vie. Cette vie, qu'il donna sous le nom de l'Abbé de saint André, fut reçue du public avec un applaudissement général. (2) On la lut dans toutes les Communautés, et on la proposa aux Ecclésiastiques des Séminaires, comme un modèle parfait pour ceux qui travaillent à la conversion des ames.

L'estime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'était pourtant qu'un premier essai, ne donna jamais envie au Père Verjus de s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritait, pourvu que le prochain en retirât un solide avantage: et cela a été une des maximes qu'il a le plus constamment suivies, de travailler toujours sans aucune vue d'intérêt propre, sachant

(1) Le 5 Mai de l'année 1652.

(2) Elle fut imprimée à Paris chez François Muguet, en 1666.

bien que Dieu nous récompense au centuple, non-seulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'esprit des hommes. Ce travail qui devait être, ce semble, un obstacle au rétablissement de sa santé, devint un remède à son mal, comme sa foi le lui avait fait espérer. Il se trouva dans la suite beaucoup mieux; et quoiqu'il ne fût point encore assez fort pour exécuter ses premiers desseins, il ne désespéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au salut du prochain.

On eût bien souhaité qu'il se fût appliqué à la prédication. Il avait pour cela des qualités qui ne se trouvent guères réunies dans la même personne; une éloquence naturelle et pleine d'onction, une politesse qui n'avait rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'esprit et dans l'action, une imagination qui répandait par-tout de l'agrément et de la clarté, et sur-tout un sens droit, un discernement juste, et un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de vrai et de solide en chaque chose: mais la faiblesse de sa poitrine et un asthme continuel empêchèrent toujours les Supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en consola plus aisément que ses amis, parce qu'il redoutait ce que ce ministère a d'éclatant; mais, pour ne pas laisser languir son zèle, il résolut d'écrire sur des matières de piété. Pour connaître ce que le Père Verjus était capable de faire en ce genre-là, outre la vie de Monsieur le Nobletz, dont

j'ai parlé, il ne faut que jeter les yeux sur celle de saint François de Borgia, qu'il a beaucoup plus travaillée, et à laquelle il eût encore voulu mettre la dernière main sur la fin de sa vie, si ses occupations et ses incommodités lui eussent laissé quelques momens de loisir. C'est un ouvrage plein de cet esprit du Christianisme et de ces grands sentimens, qui font paraître la vertu dans tout son jour. Tout y respire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la solitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, et la douceur de la prière et de la contemplation : il est difficile de lire cette histoire avec quelque attention, sans être également touché et des grands exemples qu'on y remarque, et de la manière vive et éloquente dont les choses sont exposées par l'auteur.

Le Père Verjus avait sur-tout pour écrire une facilité merveilleuse. Rien, ce me semble, ne lui coûtait ; et dès qu'il prenait la plume, tout ce qu'il voulait dire se présentait d'abord à son esprit, et coulait comme de source, sans qu'il fût obligé de le chercher. Je me suis moi-même fait souvent un plaisir de lui voir écrire un grand nombre de lettres sur des affaires importantes, qui demandaient de la réflexion et de la justesse : il les écrivait toutes aussi vîte que si on les lui eût dictées ; et je trouvais à la fin non-seulement qu'il n'avait rien omis d'essentiel, ni pour le fond ni pour l'ordre, mais qu'il y avait partout un agrément et un tour d'esprit, où il

est difficile d'arriver, même avec beaucoup d'étude et de travail. Il y a peu de personnes, en France, d'une certaine distinction, qui n'aient lu ou reçu de ses lettres, soit de celles qu'il écrivait en son nom, soit de celles qu'il a écrites pour le Révérend Père de la Chaise. Comme il tenait lui-même un registre de celles particulièrement qui étaient sur des affaires importantes, le nombre qu'on en a est si prodigieux, qu'on pourrait être surpris, qu'avec ses autres occupations, il ait pu fournir à un si grand travail.

Il serait à souhaiter, pour le public, qu'on eût conservé les lettres qu'il a écrites à feue Madame de Malnouë (1), sur différens sujets de spiritualité. Cette Princesse, si recommandable par sa piété, par son esprit et par sa politesse, pouvait elle-même servir de modèle à tous ceux qui se piquaient de bien écrire. Elle se connaissait parfaitement en ces sortes d'ouvrages; et le commerce qu'elle avait avec tout ce qu'il y avait de plus poli et de plus spirituel, lui donnait lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle disait quelquefois que dans les lettres des personnes de sa connaissance qui écrivaient le mieux, il lui semblait voir tout-d'un-coup ce qu'ils avaient d'esprit; mais que dans celles qu'elle recevait du Père Verjus, elle apercevait, comme en éloignement et en perspective, un fond d'esprit en réserve, qui allait incomparablemant au-delà de ce

(1) La Princesse Marie-Eléonore de Rohan, Abbesse de Malnouë.

qu'il en voulait faire paraître. Elle voulut mettre à la tête de son admirable Paraphrase sur le Livre de la Sagesse une préface de la façon du Père Verjus. Ce Père en fit une très-courte, et en si peu de temps, qu'il sembla y affecter quelque sorte de négligence. Cependant elle parut si belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvait se lasser de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence sans art et sans étude, valaient un livre entier.

La réputation que le Père Verjus s'était acquise de bien écrire, le fit rechercher de plusieurs personnes de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit et de ses talens; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyait être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent; mais c'était dans une conjoncture où le devoir et l'amitié semblaient l'exiger de lui. Parmi ceux-là, on peut mettre l'Apologie de M. le Cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitait de la paix; plusieurs Manifestes français et latins pour les Princes d'Allemagne, contre les prétentions de la Cour de Vienne, et quelques autres écrits de même nature qui regardaient les intérêts de la France, et qu'il fit pour soulager M. le Comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi.

Ce fut en 1672 que ce Ministre, accablé par la multitude des affaires dont il était chargé, et encore plus par ses indispositions, souhaita, pour sa consolation et pour son soulagement, avoir auprès de lui le Père Verjus, dont il connaissait mieux que personne l'habileté et la facilité pour le travail.

Le Père Verjus s'acquit, dans toutes les Cours d'Allemagne, une grande réputation, non-seulement par son esprit, mais beaucoup plus encore par sa vertu et par sa droiture. On admirait en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappait, une modestie et des airs simples et unis, qui ont toujours fait son caractère parmi nous, et qui étaient encore plus remarquables au milieu du monde. Il se fesait honneur de porter son habit jusques dans les palais des Princes Protestans, où le nom de Jésuite était le plus en horreur; et il paraissait dans toute sa conduite un fond de piété et de Religion qui le fesait aimer et respecter de ceux dont il était connu.

Le premier Ministre de M. l'Electeur de Brandebourg (1), homme d'une capacité reconnue dans tout l'Empire, mais zélé Calviniste, et qui, dès son enfance, avait pris dans les livres de ses Docteurs d'étranges impressions contre les Jésuites, disait souvent qu'il passerait volontiers sa vie avec lui. Ce n'est pas que le Père le ménageât en aucune manière quand il s'agissait de Religion;

(1) M. le Baron de Schwerin.

il lui parlait sur ce sujet avec la liberté qui convient à un Ministre de Jésus-Christ; et il employa souvent toute la force de son zèle pour lui faire sentir ses erreurs et pour l'en détacher. S'il ne réussit pas à le convertir, la considération que ce Ministre avait pour lui fut cependant utile à la Religion. Il lui représenta combien il était honteux de recevoir et de récompenser, comme on fesait en quelques Cours d'Allemagne, et sur-tout en celle de son maître, certains réfugiés de France et d'autres Royaumes Catholiques, à qui le seul esprit de libertinage avait fait quitter leurs pays et leur Religion, et il ferma par-là à plusieurs, l'asile qu'ils cherchaient à leurs désordres. Ce n'était que par un esprit de zèle, et pour les ramener plus aisément dans le bon chemin, qu'il en usait de la sorte. Lorsqu'il pouvait les joindre et leur parler, il n'est point de mouvemens qu'il ne se donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquait à les instruire; il les effrayait par la crainte des jugemens de Dieu; il les gagnait par mille bons offices; il procurait leur réconciliation avec les Supérieurs, dont ils craignaient les châtimens et l'autorité; il tâchait de mettre à couvert leur honneur et celui de leur Ordre, s'ils étaient Religieux: enfin il les conduisait dans des lieux où il pouvait espérer que leurs personnes et leur salut seraient à l'avenir en sûreté. Cette espèce de Mission que son zèle lui avait inspirée jusques dans les Cours et dans les Palais des Princes hérétiques, l'oc-

cupait de telle sorte, et lui réussit si bien, qu'il semblait que la Providence ne l'y avait envoyé que pour faire rentrer dans l'Eglise ces esprits égarés.

Le premier Ministre du Duc de Hanovre (1) n'eut pas moins de considération pour le Père Verjus, qu'en avait eu celui de Brandebourg : il servait un Prince Catholique (2), et il avait le malheur de suivre le parti protestant. La beauté et l'élévation de son génie, jointes à une naissance très-distinguée, lui donnaient un grand crédit en cette Cour. Mais plus il avait de mérite, plus il était touché de celui du Père Verjus. Il se dérobait souvent à ses plus importantes affaires, pour l'entretenir et pour disputer avec lui. Il semblait qu'il cherchât la vérité ; il l'écoutait du-moins avec plaisir, quand le Père tâchait de la lui faire connaître. Mais ses préjugés l'emportèrent sur sa raison, et quoiqu'ébranlé, il ne put jamais se résoudre à abandonner ses sentimens. Il avoua pourtant de bonne foi que le Père Verjus l'avait entièrement persuadé que les opinions des Calvinistes n'étaient pas soutenables, et que pour lui, s'il pouvait une fois se déterminer à condamner celles de Luther, ce ne serait jamais que pour embrasser la Religion catholique. Il ajoutait aussi que le Père lui avait donné une haute idée des Jésuites, et qu'il se croirait fort heu-

(1) M. de Grote.

(2) Jean Frédéric, Duc de Hanovre, mort à Ausbourg le 27 Décembre 1679.

reux d'en avoir toujours auprès de lui deux ou trois de son caractère.

Mais la Princesse Sophie (1), palatine, alors Duchesse d'Osnabruk, et aujourd'hui Duchesse Douairière de Hanovre, dans qui l'esprit n'est pas moins distingué que la naissance, connut peut-être mieux que personne les excellentes qualités du Père Verjus. Elle l'honora de son estime et de sa confiance, et lui en donna, en diverses rencontres, des marques très-particulières. Comme elle comptait entièrement sur sa discrétion et sa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui sur plusieurs affaires importantes qui concernaient sa maison, et qui paraissaient même devoir être avantageuses à la Religion catholique. C'est ce qui fit que le Père Verjus répondit d'abord avec toute l'application de son zèle à l'honneur que lui fesait cette Princesse, et qu'il chercha à entrer dans les desseins qu'elle lui proposait. Ils furent cependant sans effet par divers obstacles qui les arrêtèrent, et auxquels le desir qu'il avait d'étendre la vraie Religion, ne lui permit pas d'être insensible.

Si le Père Verjus s'acquit tant d'estime à la Cour des Princes Protestans de l'Empire, il est aisé de juger qu'il ne se fit pas moins estimer chez les Princes Catholiques. M. l'Electeur de Cologne (2) M. l'Evêque de

(1) Fille de Frédéric V, Electeur, Comte Palatin du Rhin, et Roi de Bohême, et d'Elisabeth d'Angleterre.

(2) Maximilien-Henri, Duc de Bavière.

Strasbourg (1), et M. le Prince Guillaume de Furstemberg son frère, qui a été depuis Cardinal, lui donnèrent toutes les marques possibles de bienveillance. Non-seulement ils lui parlaient familièrement de leurs affaires et de leurs intérêts, mais ils cherchaient toutes les occasions de l'obliger. Ils lui accordaient avec plaisir les grâces qu'il prenait la liberté de leur demander, et qui jamais ne le regardaient personnellement. Ils l'invitaient même à se charger librement des prières qu'on voudrait leur faire par son canal, persuadés que ce qu'il aurait trouvé juste, mériterait toujours leur attention.

M. l'Evêque de Munster, Bernard de Gaalen, quoiqu'accablé d'affaires, et toujours occupé d'une infinité de grands projets, et M. le Duc de Hanovre, Catholique, qui était le Prince, et peut-être l'homme de l'Empire le plus savant dans la Religion, témoignaient souvent qu'ils ne se délassaient jamais plus agréablement qu'en sa compagnie. Ils lui trouvaient de l'érudition dans toutes les sciences, de la délicatesse pour les belles lettres, une critique fine dans les ouvrages d'esprit, et une douceur animée de je ne sais quelle vivacité, qui réveillait toujours la conversation; mais sur-tout une vertu à l'épreuve, et qui ne se démentait jamais : de sorte qu'ils le faisaient venir auprès d'eux le plus souvent

(1) François Egon de Furstemberg.

qu'ils pouvaient, et qu'ils ne s'en séparaient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui se distingua davantage, par l'estime qu'il eut pour le Père Verjus, fut, sans doute, le célèbre Evêque de Paderborn, alors Coadjuteur de Munster (1). Toute l'Europe sait que personne ne se connaissait mieux en mérite que ce grand Prince ; quelque caché qu'il pût être, il l'allait chercher jusques dans les lieux les plus reculés, parmi les Etrangers, aussi-bien que parmi ceux de sa Nation ; et il croyait ne pouvoir rendre assez d'honneur à ceux qui se distinguaient par quelqu'endroit. Dès qu'il connut le Père Verjus, il se l'attacha par les témoignages de la plus sincère affection ; et dans le dessein qu'il avait de le retenir toujours auprès de sa personne, il combattait continuellement les résistances de M. le Comte de Crécy, qui, de son côté, ne pouvait guères se passer de lui dans les différentes Cours d'Allemagne où le service du Roi l'appelait.

Le Père s'attacha d'autant plus à mériter et à cultiver les bonnes grâces de M. l'Evêque de Paderborn, qu'il reconnut en lui un grand fonds de Religion, et un desir très-ardent d'étendre par-tout la foi Catholique. Il sut avec quelle piété ce Prince si zélé avait déjà établi des Missions en Allemagne ; il lui persuada de répandre encore ses libé-

(1) Ferdinand de Furstemberg.

ralités jusqu'à la Chine, en donnant un fonds considérable pour y entretenir à perpétuité huit Missionnaires. Cette fondation, mes Révérends Pères, dont vous êtes parfaitement instruits par les relations publiques, et dont vous avez en partie recueilli les fruits, est également due et au zèle de cet incomparable Prélat, et au soin que le Père Verjus eut de la lui inspirer.

Comme la marque la plus sûre d'un mérite vrai et solide, est sans doute l'estime universelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque commerce, dans le dessein que j'ai, mes Révérends Pères, de vous faire connaître celui du Père Verjus, ne soyez pas surpris si je m'étends sur l'idée que les personnes les plus qualifiées en ont eue. La France a jugé de lui comme l'Allemagne; et le sentiment de ceux qui ont eu de la considération pour lui, lui est d'autant plus avantageux, qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connaître que les Etrangers.

Si le Père Verjus avait de la considération pour la personne de M. le Cardinal d'Estrées, cet illustre Prélat, qu'aucun autre n'a surpassé en générosité, ne manquait aussi aucune occasion de marquer l'estime qu'il avait pour le Père Verjus. Il semblait souvent descendre de son rang pour venir s'entretenir familièrement avec lui; il se fesait un plaisir de l'obliger et de le prévenir en toute rencontre; et comme si ce n'eût pas été assez de l'honorer de sa pro-

tection et de sa précieuse amitié, il voulut absolument lui faire accepter une pension considérable, non pas tant, disait-il, pour pourvoir à ses besoins, que pour faire connaître combien il le considérait. Le Père Verjus refusa constamment cette marque de sa bienveillance, et il l'assura toujours, de la manière la plus forte, qu'il ne se mettrait jamais hors d'état de pouvoir jurer que son extrême dévouement pour sa personne, avait été et serait toute sa vie désintéressé; mais que pour marquer à Son Eminence qu'il ne prétendait pas se défendre de lui avoir obligation, il consentait, quand elle aurait cinquante mille écus de rente, d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour les Missions. C'est ainsi qu'oubliant ses propres intérêts, il ne perdait jamais de vue ceux de l'Eglise et du prochain.

Il se servit encore plus avantageusement pour ses Missions de la faveur de M. le Marquis de Louvois, et de celle de M. le Marquis de Seignelay. On vit, durant quelques années, dans ces deux Ministres, une espèce d'émulation à qui donnerait au Père Verjus plus de marques de son pouvoir et de sa protection. Ils semblaient se disputer l'un à l'autre les occasions de lui procurer des grâces; et il ménagea si sagement leur bonne volonté, ou, comme il le disait lui-même, Dieu le conduisit si heureusement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux, que ses chères Missions pro-

sitèrent toujours de la disposition favorable où ces deux grands hommes étaient à son égard.

Mais de tous ceux qui étaient alors dans le Ministère, celui qui, sans contredit, lui voulut le plus de bien, ce fut M. le Marquis de Croissy. Ce Ministre a souvent dit qu'il ne croyait pas avoir dans le monde un ami plus attaché et plus solide. Aussi n'avait-il rien de caché pour lui dans ce qui regardait ses intérêts particuliers et ceux de sa famille; il lui communiquait ses desseins, il lui fesait part de ses succès; il déchargeait ses peines dans son cœur, et de quelque affaire qu'il lui parlât, il trouvait toujours dans les vues qu'il lui proposait, comme il l'a souvent témoigné lui-même, des conseils pleins de sagesse et de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singulière, et qui a été sue de peu de personnes, qu'il lui donna de son estime, en le proposant au Roi pour ménager une des affaires les plus délicates et les plus importantes de l'Europe, et qui demandait dans celui à qui on la confiait, le plus de sagesse et de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devait lui donner pour cela était déjà toute dressée et subsiste encore. Elle fesait voir jusqu'où allait la confiance qu'on avait en lui, puisqu'on lui remettait la disposition de plusieurs sommes considérables, qu'il devait employer selon les occurrences. Mais un changement inopiné, qui arriva par

rapport à cette affaire, fit prendre d'autres mesures, et le tira de l'embarras où on l'avait exposé sans le consulter. Car dans le temps qu'on jeta les yeux sur lui, et que le Roi agréa le choix que le Ministre voulait faire, le Père Verjus ne savait rien de ce qui se ménageait; et lorsqu'il en fut enfin instruit, il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avait à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire et le service du Roi un dévouement entier, qu'il avait assez fait paraître en d'autres occasions, dans celle-ci néanmoins il était combattu par l'opposition extrême qu'il avait pour tout ce qui paraissait ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit où ces deux considérations le mirent, lui fit regarder l'événement qui changeait la disposition des choses, et qui le tirait par-là d'une fonction si opposée à ses inclinations, comme un coup heureux, et comme une épreuve sensible de la protection de Dieu sur lui, dont il ne pouvait assez le remercier.

Il était si éloigné de se procurer, ou même de desirer des emplois éclatans, qu'il évitait avec soin les occasions les plus naturelles de se produire; et quoiqu'en différens temps de sa vie il ait eu occasion de rendre compte au Roi d'affaires très-importantes pour le bien de la Religion et pour celui de l'Etat, il l'a toujours fait par le ministère des personnes qui avaient l'honneur d'approcher Sa Majesté, sans vouloir paraître lui-même en rien. On lui représenta souvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'était, il ne

pouvait se dispenser de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandait de temps-en-temps sur ses Missions, et de la protection qu'il leur accordait; mais la parfaite reconnaissance dont il était pénétré à cet égard, ne le fit jamais sortir des règles de modestie qu'il s'était prescrites, et ses remercîmens passaient toujours par le même canal par où les grâces lui venaient.

M. le Maréchal de Luxembourg (1), que sa valeur et ses victoires ont rendu si célèbre dans l'Europe, avait pour le Père Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour personne. Quoique peut-être plus occupé de sa propre gloire et de celle de l'Etat, que du soin de son salut, il conservait pourtant en son cœur des principes de religion, qui lui fesaient estimer la vertu, et qui le portaient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en est souvent expliqué à ce Père, qui ne désespérait pas de le voir un jour aussi vif et aussi ardent pour Dieu qu'il l'avait été pour le monde. Mais ce fut particulièrement dans une de ces conjonctures, où il est si avantageux de trouver un homme sage et affectionné sur qui on puisse compter, qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avait en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvait avoir de grandes suites pour sa personne, il voulut l'entretenir et lui ouvrir sa conscience. Il souhaita même avoir son avis sur

(1) François-Henri de Montmorency, Duc de Piney et de Luxembourg, Pair et Maréchal de France, mort à Versailles le 4 Janvier 1695.

un Mémoire important qu'il préparait, et qui devait être présenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la suite, elle a continué jusqu'à la mort; et le Père Verjus s'en servait toujours pour lui inspirer des sentimens chrétiens.

Il n'est pas nécessaire de vous rien marquer en détail sur la considération que le Révérend Père de la Chaise avait pour le Père Verjus, et sur la confiance qu'il lui a témoignée. Vos missions en ont trop ressenti les effets pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connaissait des vues droites et désintéressées, et un zèle très-ardent et plein de sagesse pour l'avancement de la Religion, il se servait volontiers de lui dans les affaires qui pouvaient se communiquer, et particulièrement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageait la multitude des affaires dont il était chargé. Il entrait aussi avec plaisir dans tous les desseins que le Père Verjus lui proposait pour le bien de ses chères Missions, et les appuyait de son crédit.

En voilà assez, mes Révérends Pères, pour vous faire connaître les sentimens qu'on avait dans le monde pour le Père Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auraient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, et qu'il eut ensevelis avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut toujours pour lui dans son Ordre. Les Généraux qui ont gouverné de son temps, l'ont toujours regardé comme un homme solide et extrêmement attaché aux véritables intérêts de son Corps, qu'il ne séparait jamais de ceux de l'Eglise. Ils prenaient volontiers ses avis, ils entraient avec plaisir dans ses vues, ils admiraient son zèle et respectaient sa vertu. Les Supérieurs de Paris eussent bien souhaité, pour sa conservation, qu'il eût modéré son travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvaient approuver, ils donnaient des éloges continuels à ses bonnes intentions, à sa tendre piété, et à sa profonde humilité.

Mais quelle idée n'en avaient point les particuliers qui étaient assez heureux pour vivre avec lui ? Ils trouvaient dans sa personne non-seulement un fond d'édification, mais encore une ressource assurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ses occupations, il était toujours prêt à les recevoir et à s'employer pour leur service. Il ne ménageait, pour les contenter, ni sa peine, ni son crédit; et les Jésuites étrangers étaient si convaincus de sa générosité, qu'ils s'adressaient à lui comme s'il eût été à Paris le Procureur de toutes les Provinces.

Vous jugerez par-là, mes Révérends Pères, de ce qu'il pouvait être pour ses amis. Personne n'en a eu un plus grand nombre, et personne, peut-être, n'a mieux su les cultiver, et n'a plus mérité leur attachement. Il n'attendait pas qu'ils s'ouvrissent à lui dans

leurs besoins; il y pensait le premier, et il se fesait un plaisir de les prévenir. Quelques bons offices au reste qu'il eût rendus, il ne souffrait qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnaissance; et il disait ordinairement que c'était lui faire plaisir que de lui donner occasion d'en faire aux autres.

Il est temps, mes Révérends Pères, que je reprenne la suite de sa vie, et que je vous parle de ce qui en a fait et la plus longue et la plus douce occupation. Le Procureur des Missions du Levant étant mort, pour le remplacer, on jeta les yeux sur le Père Verjus, et il reçut cet emploi, non-seulement comme une disposition de la Providence, mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyait avoir faite en demeurant en France. Par-là il se trouvait continuellement occupé de ce qui était le plus capable de nourrir son zèle; et au lieu qu'en devenant Missionnaire, il aurait été borné à une Eglise et à une Province; par ce nouvel emploi, il était chargé de la conversion de plusieurs Royaumes. Aussi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord persuadé qu'une santé plus forte que la sienne était nécessaire pour en remplir toutes les obligations; et il compta moins sur son courage, que sur les secours de la Providence.

Ces Missions manquaient alors, en plusieurs endroits, d'ouvriers faute d'un revenu suffisant pour les entretenir; et la piété des Fidèles s'étant refroidie, on était contraint

d'abandonner sans instruction un grand nombre de Schismatiques. Mais le Père Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Eglises ; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établissemens ; il les pourvut de Ministres qu'il prit dans toutes nos Provinces ; et au lieu que ses prédécesseurs étaient obligés de refuser la plupart de ceux qui se présentaient, il se plaignait toujours de n'en pas avoir assez. On fut surpris de sa conduite, et les Supérieurs lui demandaient souvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (1) ? Où trouverez-vous de quoi entretenir un si grand nombre de Missionnaires ? A quoi il répondait que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne fallait jamais appréhender que la Providence nous manquât. Il ajoutait aussi que ce n'était pas les aumônes qui nous donnaient de bons Missionnaires, mais que les bons Missionnaires nous procuraient infailliblement des aumônes, selon cette parole de Jesus-Christ : *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu, et le reste vous sera donné* (2).

Aussi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le Père Verjus d'entreprendre une bonne œuvre ; alors il empruntait hardiment de grosses sommes, et ne craignait point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeait nécessaire au salut du prochain. L'expérience qu'il avait que Dieu ne se lais-

(1) Joan. chap. 6. vers. 5.
(2) Matthieu, chap. 6. vers. 33.

sait jamais vaincre en libéralité, animait chaque jour sa confiance. Il écoutait froidement les avis de ceux qui trouvaient de la témérité dans ses desseins ; ou bien il leur disait en souriant : *Arcæ meæ confidito. Comptez un peu sur mes fonds.* Ce qu'il entendait de ces fonds inépuisables du Père de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non-seulement le Ciel bénissait d'une manière particulière les saintes entreprises du Père Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageait dans ses besoins, mais beaucoup plus encore par la multitude d'excellens sujets qui se présentaient à lui de toutes parts. Le nombre en était si grand, que si on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur et au zèle du Père Verjus, nos autres Missions, et je peux dire même nos Colléges, auraient été dépeuplés. Ce n'est pas que le Père, en les invitant à entrer dans la vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flatter la nature ou la curiosité. Vous le savez, mes Révérends Pères, bien loin de leur cacher les Croix qui se trouvent comme répandues et comme semées dans les voies de l'Apostolat, il affectait, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parlait que de ce qu'ils avaient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, » écrivait-il à l'un d'eux, au Thabor que » Jésus vous appelle, c'est au Calvaire, c'est » à la mort. Souvenez-vous, mon cher Père,

» qu'un Apôtre meurt à tout moment. Il ne
» faut pas vous cacher les difficultés à vous-
» même ; elles sont grandes, et la charité
» ordinaire n'est pas assez forte pour les sur-
» monter. Mais la charité de Jésus-Christ,
» qui vous presse, augmentera sans doute la
» vôtre. L'exemple de vos frères vous ani-
» mera, et vous vous trouverez, comme je
» l'espère de la miséricorde de Dieu, rem-
» pli de joie et de consolation dans vos
» travaux. »

Il s'expliquait à un autre en cette manière : « Je suis touché, mon Révérend Père,
» jusqu'à verser des larmes en lisant dans
» votre dernière lettre tout ce qu'il a plu à
» Dieu de vous inspirer pour la conversion des
» Infidèles. Il ne faut pas un courage moins
» grand que le vôtre pour entreprendre de
» si grandes choses. Mais soyez néanmoins
» persuadé que tout ce que vous vous repré-
» sentez dans la ferveur de vos prières, est
» beaucoup au-dessous de ce que vous éprou-
» verez. Donnez à votre zèle autant d'éten-
» due que vous pourrez, la Providence vous
» donnera encore des Croix que vous n'avez
» pas prévues. Mais cela même vous doit ani-
» mer. Le disciple n'est pas de meilleure
» condition que le Maître, et nous ne mé-
» riterions pas d'être à la suite de Jésus-
» Christ, si nous ne portions comme lui une
» pesante Croix. »

Toutes ses lettres et tous ses discours étaient pleins de ces sentimens ; et il ne pouvait souffrir qu'en écrivant à ceux qui se pré-

sentent pour les Missions, on parlât de certains petits adoucissemens qu'on trouve quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il était, au-contraire, persuadé que plus une Mission est dure, fatigante, laborieuse, plus on trouve des Jésuites qui veulent s'y consacrer, et il disait avec esprit qu'il en était d'un Apôtre comme d'un bon Général d'armée, qui, dans le combat, se porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'est pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvait adoucir la vie pénible de ses Missionnaires. Il les aimait avec une tendresse de père ; il compatissait à toutes leurs souffrances ; et jamais il ne recevait de leurs lettres sans les mouiller de ses larmes, sur-tout quand il y trouvait des signes de leur Apostolat, je veux dire des Croix et des afflictions.

Lorsqu'ils étaient sur le point de partir, il pourvoyait à leurs besoins au-delà même de leurs desirs. Il employait tout son crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des Intendans, et l'amitié des Capitaines. Il avait par-tout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Constantinople, en Perse et dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent et des autres choses nécessaires. Enfin, il se croyait d'autant plus obligé de contribuer même à leur commodité, qu'il les trouvait plus ardens à souffrir tout pour Jésus-Christ.

Vous avez vous-mêmes, mes Révérends Pères, mille fois éprouvé sa charité, et

vous pourriez mieux que moi dire jusqu'où allaient sur cela ses saintes inquiétudes. Quoique nous en ayons vu ici une infinité d'exemples édifians, il y en a bien d'autres qui nous ont échappé; et il faudrait vous entendre chacun en particulier pour les connaître parfaitement.

Le Père Verjus n'avait pas moins d'estime que de tendresse pour ses chers Missionnaires; et il n'y en avait aucun parmi eux qu'il ne regardât avec respect, et dont il n'admirât la vertu et le mérite. Si leurs voyages n'étaient pas heureux; si dans le compte qu'ils lui rendaient de leurs entreprises, il ne trouvait pas que les progrès répondissent à ses espérances; s'il s'élevait quelque persécution, il n'en rejetait jamais la faute sur eux: à l'entendre parler, c'était toujours à lui qu'il fallait s'en prendre; et, en ces occasions, il disait ordinairement: Je vois bien que je gâte tout, et que, par mes péchés, j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le service du Seigneur, il est quelquefois arrivé que les Missionnaires d'un pays se plaignaient qu'on négligeait leur Mission, pendant qu'on semblait ne songer qu'à étendre les autres; et ils écrivaient même sur ce sujet des lettres assez vives, que la vue des besoins véritables, où se trouvaient les Peuples dont ils étaient chargés, leur arrachait. Le Père Verjus, loin de les condamner, louait toujours leur zèle; il leur représentait ses raisons, le

malheur des temps, l'état peu favorable de ses affaires; il tâchait sur-tout de les bien convaincre de sa bonne volonté, et il fesait tous ses efforts pour les consoler. Dans les temps les plus difficiles, il ne perdait jamais courage ; et, bien loin de se rebuter par les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun fesait naître, il se fortifiait, si je l'ose dire, à mesure qu'il se sentait faible, et une entreprise manquée était pour lui une raison d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le Père Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établissemens qui se sont faits par les Jésuites Français aux Indes et à la Chine. Il en prévit les difficultés, sachant sur-tout les différends qui étaient alors entre la Cour de Rome et celle de Portugal, au sujet des Vicaires Apostoliques et des Evêques Français que la sacrée Congrégation avait nommés, et qui avaient obtenu une pleine juridiction en ce pays-là, contre les privilèges que le Roi de Portugal soutenait lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il serait difficile, quelques mesures qu'on prît, de concilier des intérêts si différens, et de contenter en même-temps les Evêques Portugais déjà établis dans les Indes, et les Evêques Français qui s'y établissaient de nouveau; les uns et les autres prétendant qu'on devait absolument dépendre d'eux. Cependant comme c'était par les ordres exprès du Roi que devaient partir les six premiers Jésuites, qui allèrent à la Chine en qualité

de Mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourraient se ménager avec les uns et les autres, et qu'on aurait même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la Couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées : et il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le Marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer, pour soutenir et pour avancer cet ouvrage, malgré les obstacles et les persécutions par lesquels le Démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, et qui, comme vous savez, et comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnait la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes, il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse et par la mer Rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire passer des Missionnaires sur ses vaisseaux, et nous devons savoir gré à la Compagnie Royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainsi on vit en peu de temps nos Missionnaires répandus dans les Royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tunquin et de la Chine. Ces succès de-

vaient assurément borner le zèle du Père Verjus ; mais il assurait qu'il ne mourrait point content. qu'il n'eût au-moins établi cent Jésuites Français en Orient ; et si ses souhaits n'ont pas été entièrement accomplis, il s'en est peu fallu.

On ne saurait assez admirer comment en si peu d'années le Père Verjus put trouver des fonds suffisans, pour fournir à tant de nouveaux établissemens, sur-tout lorsqu'on sait jusqu'où allait son désintéressement, et combien il était éloigné de ces vues basses, où la conscience et l'honneur peuvent le moins du monde être intéressés. Il pressait les personnes zélées, autant qu'il lui était possible, de contribuer à une si sainte œuvre. Il tâchait de les y porter par ses discours, par ses lettres, par ses amis, et par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuse. Mais s'il pouvait s'apercevoir que dans les dons et les aumônes qu'on lui fesait, il entrât quelque autre vue que le desir de glorifier Dieu, c'en était assez pour l'obliger à les refuser.

Bien des gens seraient encore en état présentement de rendre témoignage à la vérité, et je pourrais citer moi-même plusieurs exemples dont j'ai eu connaissance, et qui en seraient une preuve honorable à sa mémoire, mais je me contenterai d'en rapporter un très-édifiant, et propre à faire connaître son caractère.

Un père de famille qui avait un bien très-considérable, se trouvant au lit de la mort,

et voulant songer à sa conscience, fit appeler le Père Verjus pour se confesser. Il n'avait aucune habitude avec lui ; et sa seule réputation l'avait porté à lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avait dessein d'abandonner tout son bien à notre Compagnie. Le Père Verjus écouta froidement la proposition, et sans passer plus avant, il voulut savoir si le mourant ne laissait point d'enfans dans le monde. Cet homme qui paraissait accablé de son mal, se réveilla alors tout-d'un-coup ; et comme si la colère lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta si violemment contre les déréglemens de son fils, et il en fit un portrait si affreux, que le Père Verjus jugea d'abord qu'il y avait dans le Père plus d'animosité que de raison.

Cependant pour ne pas révolter un esprit irrité, il s'étendit en général sur la mauvaise conduite des enfans, qui s'attirent souvent la juste indignation de leurs parens. Il le loua ensuite de ce que contre la coutume de quelques pères, il ne s'était point aveuglé sur les défauts de son fils. Mais quand après un long discours il s'aperçut que le malade lui donnait volontiers son attention. « Après » tout, Monsieur, lui dit-il, l'action que » vous allez faire, mérite beaucoup de ré- » flexion : vous devez bientôt paraître devant » Dieu, et il ne sera plus temps alors de » réparer le tort que vous faites à votre fils, » si par hasard il se trouve moins coupable » que vous ne vous l'êtes imaginé. Vous ne

» voudriez pas mourir chargé de la moindre » injustice à l'égard de votre plus cruel en- » nemi ; combien plus devez-vous appréhen- » der d'ôter injustement le bien et l'honneur à » la personne du monde qui vous doit être la » plus chère ! Je ne veux point croire que ce » jeune homme soit tout-à-fait innocent, » puisque vous l'accusez vous-même ; mais » je n'ose aussi le juger digne d'une punition » si sévère, jusqu'à ce qu'on lui ait donné » le temps de justifier sa conduite. Au reste, » Monsieur, l'aigreur, la colère et l'empor- » tement ne sont pas de bonnes dispositions » pour se préparer à mourir. Faites venir » votre fils, parlez-lui en père, et non pas » en ennemi ; écoutez tranquillement ses » excuses, et faites ensuite ce que la raison, » l'amour paternel et la Religion vous inspi- » reront. Mais quelque parti que vous pre- » niez après cela pour disposer de vos biens, » jetez les yeux sur toute autre personne que » sur les Jésuites ; et pour moi quelque ar- » deur que j'aie pour l'établissement de mes » Missions, vous pouvez compter que mon » zèle ne servira jamais de prétexte, ni à la » vengeance d'un père, ni à la ruine d'un » fils. »

Ce discours, que le Père Verjus étendit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'était proposé. Le malade appela son fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta et le jugea moins criminel. De sorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut si parfaite, qu'elle fut suivie de lar-

mes, et de mille marques d'une tendresse réciproque.

Le jeune homme, dans la suite, ne pouvait s'exprimer assez vivement, sur les obligations qu'il reconnaissait avoir à un homme, qui, sans le connaître, et en quelque sorte contre ses propres intérêts, lui avait rendu un service si essentiel; et il disait souvent que s'il lui eût été permis de révéler certains secrets de famille qu'il devait prudemment ensevelir avec son père, le monde connaîtrait, dans la personne du Père Verjus, jusqu'où peut aller la sagesse, la bonté et le désintéressement d'un Confesseur.

Lorsqu'on le louait de ce détachement, il répondait agréablement qu'il n'y avait que deux choses qui pouvaient enrichir ses Missions. Recevoir peu et avec discrétion, et dépenser beaucoup et avec libéralité. Ce qu'il expliquait de cette manière : « je suis » persuadé, disait-il, qu'il y a certains biens » qui appauvrissent, au lieu d'enrichir. Ce » qui nous vient de la passion, de l'intérêt, de la cupidité, ne sert jamais à avancer » la gloire de Dieu. J'aime mieux, pour nourrir tous les Ministres de l'Evangile, ce » petit nombre de pains que Jésus-Christ » bénit dans le désert, que toutes les richesses qui ne seraient ni données ni reçues » dans un esprit de charité et de zèle. L'un » croît toujours et se multiplie au-delà même » de nos besoins : l'autre périt sans aucun » fruit ou ne sert qu'à une vaine ostentation. » Cela même nous doit inspirer une grande

» foi et une sainte prodigalité : car, lors-
» qu'on dispense avec confiance à ses Minis-
» tres le peu qui vient de Dieu, et que lui-
» même a béni, comme les Apôtres fesaient
» aux Peuples qui suivaient Jésus-Christ,
» le Ciel fait alors des miracles en notre fa-
» veur, et l'abondance suit de près notre
» pauvreté ». Le Père Verjus ne regardait pas ces maximes comme des idées de pure spéculation, il en fesait la règle ordinaire de sa conduite. Aussi tout semblait naître sous sa main, dès qu'il était dans le besoin, et la Providence lui fournissait à point nommé tous les secours nécessaires.

C'est par-là que les Missions dont il eut soin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorsqu'il en fut chargé, il avait commencé, si je puis m'exprimer ainsi, à être, comme un père de famille, borné à un petit nombre d'enfans, et il devint en peu d'années le père de plusieurs Nations. Quelque plaisir qu'il eût de voir les grands succès que le Ciel donnait à ses travaux, il connut bien qu'un seul homme ne pouvait plus remplir un emploi qu'il avait rendu si pénible. Il crut donc qu'il était temps de le partager, et il demanda instamment aux Supérieurs, pour être le compagnon de son zèle, une personne pour qui, depuis long-temps, il avait une véritable estime (1). Il lui remit le soin de toutes les Missions du Levant, c'est-à-dire, de Constantinople,

(1) Le Révérend Père Fleuriau.

de Grèce, de Syrie, d'Arménie et de Perse, et il se borna à celles des Indes Orientales et de la Chine. Mais son grand âge et ses infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué considérablement ses forces, il se crut enfin obligé de se décharger entièrement, et de se donner encore un second successeur (1) dans cette portion qu'il s'était réservée.

Ce fut alors qu'étant débarrassé de ses occupations extérieures, il s'occupa tout entier du soin de sa perfection. Il goûta sa liberté et sa solitude, non pas tant parce qu'elles lui procuraient du repos, que parce qu'elles lui donnaient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La prière, la mortification, la lecture de l'Ecriture-Sainte partagèrent tout son temps. Il s'occupait sans cesse des pensées de la mort, et il en parlait si souvent dans ses discours et dans ses lettres, qu'il semblait n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidiè morior*. Cette pensée lui devint encore plus familière depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout-à-coup sans connaissance, et avec des symptômes qui le menaçaient d'une mort subite.

Il regarda cette chûte comme un avertissement de ce qui devait bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grâce singulière, et il sentit de nouveaux desirs d'être

(1) Le Révérend Père Magnan, qui mourut à Versailles le 15 Décembre 1705.

bientôt en état de s'aller unir avec Jésus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avait fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible et humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, et il ne pouvait l'envisager sans trouble. Ce n'était dans son ame qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres : une foule de pensées se succédaient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochait, cent fois le jour, le retardement des progrès de l'Evangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avait été de temps-en-temps sujet, et qui devinrent alors presque continuelles, et une fâcheuse insomnie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuèrent à ces agitations de son esprit; et Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, et purifier son ame.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours néanmoins dans son cœur, une solide confiance en la miséricorde divine; et quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme et la paix, elle avait toute la force qui fait accepter avec soumission, et même avec action de grâces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avait pourtant ses intervalles; et la dernière année de sa vie il recouvra entièrement la paix. Mais comme il craignait qu'une longue maladie ne le plongeât en son premier

premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de semblables alarmes ; et il se tenait si sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne se séparait jamais de ses amis, sans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet presque subitement le 16 du mois de Mai 1706, à quatre heures du matin, dans la soixante et quatorzième année de son âge, étouffé par son asthme, dont les accès étaient devenus très-fréquens et très-violens.

Jamais mort, quelque subite qu'elle parût, ne fut moins imprévue que la sienne. Il s'y était préparé par l'innocence de sa vie, par la pratique constante des vertus religieuses, par de continuelles méditations sur la vanité du monde, par un travail infatigable pour avancer la gloire de Dieu, par un pressentiment intérieur qui l'obligeait à se tenir toujours prêt à aller paraître devant lui.

Nous avons, mes Révérends Pères, tous les sujets de croire qu'il était mûr pour le Ciel, et que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes ames, à qui il avait procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Père des lumières découvre souvent des taches dans ce qui paraît aux yeux des hommes le plus pur et le plus parfait, vous devez joindre vos prières aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il était nécessaire encore, le repos d'un homme, qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exem-

ples nous laissent encore une autre obligation, et que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature, l'éducation et la grâce avaient réunies dans la personne du Père Verjus, il semble qu'on ne puisse guère espérer de lui ressembler parfaitement; il est pourtant vrai qu'il se trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé, et toujours rempli de grands desseins, mais qui ne regardaient jamais que la gloire de Dieu, personne ne s'abaissait plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple et de plus commun. Comme il aimait la retraite, il aimait aussi la régularité; et il gémissait souvent de ce que ses occupations, ses voyages, ses visites et ses infirmités l'obligeaient quelquefois à se dispenser de certaines observances; car pour la prière, la lecture des livres spirituels, l'exactitude à réciter en son temps l'Office divin, à célébrer chaque jour les divins Mystères, et à se confesser régulièrement deux fois la semaine, rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardait les croix comme son partage, et il les aimait comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jésus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai et content, et que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite et dans ses

entretiens, il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse; un asthme succéda à cette langueur; ensuite il fut tourmenté par des migraines violentes; enfin des fluxions sur toutes les parties du corps, et des vapeurs très-fâcheuses achevèrent de ruiner sa santé. Il ne goûtait aucun des plaisirs innocens que les personnes mêmes les plus spirituelles se permettent quelquefois; et si quelque chose était capable de lui donner de la joie, c'était de penser que ses infirmités lui tiendraient peut-être lieu de purgatoire. C'est ainsi qu'il s'expliquait dans ses plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, selon notre coutume, un peu de relâche dans la conversation, il se retirait ordinairement en sa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormait très-peu, et était souvent obligé de passer une partie de la nuit sans se coucher.

Il recevait sur-tout avec plaisir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non-seulement il fuyait avec soin tout ce qui aurait eu parmi nous quelque air de singularité, mais dans les choses même les plus communes il se négligeait jusqu'à paraître quelquefois choquer la bienséance. Pour les présens qu'on lui voulait faire, il les refusait constamment, et disait même ordinairement, pour se défendre de les recevoir, qu'il n'en connaissait pas l'usage. M. de Crécy, son frère, plus attentif qu'un autre à ses besoins, lui envoya un jour une

table commode pour écrire, dont il jugea que le Religieux le plus austère pouvait sans peine se servir. Le Père la trouva trop propre, et M. le Comte de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autre fois il le pria d'accepter un fauteuil de maroquin tout uni, parce qu'il sut qu'il passait la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille, il le refusa avec la même fermeté que le reste ; et comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit : *Ce sont-là*, dit-il en riant, *les armes de Saül qui ne sont pas bonnes pour David.* En effet, il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois ; et de peur de le chagriner, on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avaient éprouvé sur ce point sa délicatesse, lui envoyèrent, sans se nommer, diverses choses qui pouvaient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement ; mais on sut que l'usage qu'il en fesait, était de les envoyer à l'Hôpital ; et il arrêta bientôt par-là le cours de ces libéralités.

Il semble qu'il eût perdu le goût, tant il était indifférent pour tout ce qu'on lui présentait à manger. Il commençait sans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, selon que le hasard le déterminait. Jamais il ne s'est plaint de la qualité des viandes ; et il ne trouvait rien de mauvais, parce qu'il croyait que tout était bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très-sensible au froid, il eut

bien de la peine à souffrir qu'on lui fît du feu dans sa chambre ; et pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du Père Général, qui en fut sollicité par une personne de la première distinction. Encore en usa-t-il si modérément, qu'il semblait plutôt en faire pour obéir que pour se chauffer. Et lorsque ses amis lui représentaient qu'il n'était pas de la bienséance de paraître faire usage de ces sortes d'épargnes, sur-tout lorsque des Cardinaux, des Evêques et d'autres personnes d'un rang distingué lui fesaient l'honneur de le visiter dans sa chambre, il disait qu'au contraire un peu d'avarice ne sied pas mal à un Religieux ; que les Grands du monde n'ignorent pas entièrement les engagemens de notre pauvreté ; et que quand ils ont assez d'humilité pour descendre jusqu'à nous, ils doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignait à cette parfaite mortification une sincère humilité. Malgré l'estime universelle où il était, il avait de très-bas sentimens de lui-même, et ces sentimens paraissaient dans la manière dont il s'exprimait, lorsqu'il était obligé de parler de lui. Il n'aimait ni les louanges ni la flatterie ; et il eût voulu paraître n'avoir part à rien, si ce n'est, comme je l'ai déjà marqué, pour se donner le blâme de tout ce qui tournait mal. Il traitait les autres, au-contraire, avec des manières pleines d'estime et de respect, et trouvait toujours lieu de leur dire des choses obligeantes.

Le mépris qu'il fesait de l'approbation et

des louanges des hommes sur ce qui le regardait personnellement, ne l'empêchait pas d'être vif, lorsqu'il s'agissait de la réputation de ses amis, ou de l'honneur de ses Missions. Son zèle s'allumait alors, et le rendait ardent à les défendre; mais c'était toujours d'une manière qui ne lui fesait rien perdre de sa douceur naturelle, et en gardant les règles les plus exactes de la charité chrétienne; car il avait sur ce point une extrême délicatesse de conscience, et il n'est point de moyen dont il ne se servît pour éviter toutes les contestations qui pouvaient altérer cette vertu. Si cependant, malgré les précautions qu'il pouvait prendre, on attaquait injustement des personnes dont il devait soutenir l'honneur et les intérêts, il n'épargnait aussi ni ses soins ni son travail, pour faire en sorte que le public fût instruit de la vérité, et rendît enfin justice au mérite. C'est lui, comme vous savez, qui engagea un de nos meilleurs Ecrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques Hérétiques avaient voulu noircir les nouveaux Chrétiens de l'Orient, en décriant le zèle de ceux qui avaient travaillé à leur conversion. C'est aussi particulièrement à sa prière, que, dans les dernières disputes sur les cérémonies Chinoises, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres se sont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être sensible à tout ce qui se passa dans cette affaire; et si on pouvait vous instruire en détail de la manière dont il s'y comporta, il n'en fau-

drait pas davantage pour faire son éloge.

Afin de conserver encore plus long-temps la mémoire d'un homme qui vous doit être si cher, on a fait graver son portrait. Les traits, qui en sont assez bien pris, vous retraceront aisément l'air de son visage, mais ils ne pourront vous bien représenter la pénétration et la vivacité de son esprit, beaucoup moins encore toute la bonté de son cœur et les autres qualités de son ame, qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu, que le Père Verjus était un bon ami, un parfaitement honnête homme, et un très-saint Religieux. Je suis avec tout le respect possible, etc.

Fin du dixième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Lettre *du Père Lainez, de la Compagnie de Jésus, Supérieur de la Mission de Maduré, le* 10 *Février* 1693, *aux Pères de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission ; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Père Jean de Brito.* Page 25

Lettre *du Père Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Villette, de la même Compagnie.* 53

Lettre *du même, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.* 67

Lettre *du Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.* 131

Lettre *du Père Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.* 138

Lettre *du Père Bouchet, Missionnaire de*

la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie. 143
Lettre du Père Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie. 146
Lettre du Père Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Directeur des Missions Françaises de la Chine et des Indes Orientales, de la même Compagnie. 208
Route qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaca et de Gobernadour. 211
Lettre du Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie. 216
Relation d'un voyage que le Père Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, a fait à l'Ouest du Royaume de Carnate en 1701. 224
Lettre du Père Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans. 250
Lettre du Père Tachard, Supérieur-Général des Missionnaires Français de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père

de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 254

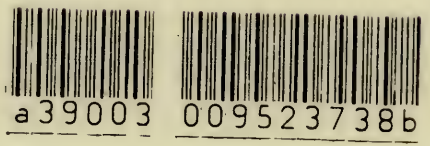
Lettre du Père Tachard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crécy. 279

Lettre du Révérend Père Tachard, Supérieur-Général des Missionnaires Français de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 290

Lettre du Père le Gobien, aux Missionnaires Français de la Chine et des Indes. 294

Fin de la Table du dixième Volume.

Universitas CANADIANA Ottaviensis


a39003 009523738b